

A L'OMBRE DE L'ABONDANCE



George Grant

A L'OMBRE DE L'ABONDANCE

Le projet biblique pour l'action charitable

George Grant

Traduction en Français et publication du livre de George Grant :
IN THE SHADOW OF PLENTY, The Biblical Blueprint for Welfare

[ISBN 0-930462-17-3]

par : *La trêve de Dieu*

BP 167 – 92805 Puteaux Cedex, France

www.trdd.org

© George Grant, 2010

Illustration de couverture : Chris Kou

Ce livre est disponible gratuitement en format électronique PDF, il est lisible gratuitement sur Internet (www.trdd.org), en téléchargement ou par courrier électronique personnel, à condition qu'il ne soit pas modifié. Vous n'êtes pas autorisé à vendre des exemplaires papier de ce livre que vous imprimeriez, car ils seraient sujets au copyright de l'auteur.

Les citations bibliques sont extraites de la version Segond 1910 (libre de droits), sauf indication contraire.

rev. j

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	1
Avant-propos.....	2

Première partie :

LE PROJET BIBLIQUE

10 principes.....6

Introduction de l'auteur.....	7
1. L'évangélisation en paroles et en actes.....	13
2. L'héritage du samaritain.....	29
3. L'autorité par le service.....	42
4. Au boulot.....	52
5. Du blé pour celui qui pourvoit.....	61
6. La charité commence à la maison.....	69
7. Soutenir celui qui soutient.....	80
8. Le cercle parfait.....	90
9. Ne pas outrepasser ce qui est écrit.....	99
10. La fondation de la paix.....	107

Deuxième partie:

LE PROJET BIBLIQUE :

3 stratégies.....120

11. Ce que devrait faire l'État.....	121
12. Ce que devrait faire l'Église.....	138
13. Ce que devraient faire les familles.....	154

Index 162

Bibliographie recommandée.....169

Livres de George Grant.....170

REMERCIEMENTS

Dans ses célèbres Mémoires, Sir James Mackintosh, le « politicien philosophe » du XVIII^e siècle, exprimait avec noblesse sa gratitude envers sa femme dévouée. En reconnaissance des efforts de ma bien-aimée Karen, je ne puis faire mieux que de reformuler les sentiments qu'il a exprimés, son union divine étant si semblable à la mienne.

« Dans mon choix, j'avais été guidé seulement par l'aveugle affection de ma jeunesse. Et j'ai trouvé une compagne intelligente et une tendre amie, une assistante pleine de discernement, la plus fidèle des épouses, et la mère la plus affectueuse que des enfants puissent jamais avoir. J'ai rencontré une femme qui, par la gentille surveillance de mes faiblesses, m'a conduit sans trop de mal à corriger celles qui étaient le plus dommageables... Pendant les périodes les plus critiques de mon existence, elle a maintenu l'ordre de mes affaires, dont elle m'a épargné le souci en le prenant sur elle. Elle m'a récupéré avec douceur de la dépression ; elle a soutenu ma nature faible et indécise ; et elle a toujours été là pour réprimander mon incurie et mon imprévoyance. C'est à elle que je dois ce que j'ai pu faire de mon existence ; à elle ce que je pourrai encore en faire. »

Il y a aussi d'autres personnes qui m'ont accompagné sur la brèche pendant que je me battais pour rendre finalement « tangible » ce manuscrit : mes aînés Frank Marshall, Kemper Crabb, Dave Marshall et Brian Martin ; mes mentors James B. Jordan, David Chilton et Gary North ; mes éditeurs David Dunham et John Mauldin ; mes collaborateurs de HELP J. D. McWilliams et Suzanne Martin ; mes « compatriotes des lectures de nuit » G. K. Chesterton, Lloyd Billingsley, William Gibson, Bruce Sterling, Alexander Schmemann, R. L. Dabney, R. J. Rushdoony, J. R. R. Tolkien, outre (croyez-le si vous le pouvez, Capitaine) William Ashbless ; et bien entendu, mes amis les plus chers : Ponch, Peut, et Punk.

Humble, Texas, deuxième dimanche de l'Épiphanie 1986

AVANT-PROPOS

*par Herbert Schlossberg, Ph. D.,
Auteur de Des idoles à détruire et Le parfum de la persécution*

Dans les années 1970, 1980 et 1990, il y eut un grand débat dans le monde évangélique sur l'importance relative de l'évangélisation et de l'action sociale, celle-ci étant comprise essentiellement comme l'aide aux pauvres. Dans les deux camps, la plupart pensaient à l'époque qu'évangéliser signifiait prêcher l'Évangile pour amener les gens à la foi qui sauve en Jésus-Christ. Quant à l'action sociale, elle signifiait quelque chose d'un peu plus vague : pour certains, elle voulait dire exercer personnellement des activités de charité ; pour d'autres, elle signifiait surtout soutenir les activités humanitaires de l'État.

Ce débat était la preuve d'une terrible faiblesse dans l'Église, aussi bien dans sa théologie que dans sa pratique. Les Évangéliques se retrouvaient unis dans leur insistance sur la Bible comme règle de la foi et de la pratique, mais ils n'arrivaient pas à percevoir que leur débat se livrait sur un terrain étranger à la pensée biblique. Dans la Loi, les Prophètes, les Évangiles et les Épîtres, il n'y a aucune idée d'opposition entre la communication de la Grâce de Dieu, d'une part, et la réalisation de bonnes œuvres, d'autre part. En vérité, c'est au cours de ses voyages missionnaires que Paul organisait la collecte de fonds pour les Chrétiens de Jérusalem qui vivaient dans le dénuement. Ce ministère était bien l'exemple premier de l'unité qui existe entre le croire juste et le bien faire.

Tout au long du Nouveau Testament, l'amour est décrit comme le trait marquant de la communauté chrétienne devant ses voisins païens, l'élément qui prouve que la vie de Dieu est en elle avec authenticité. L'affirmation de Jacques « Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même » coïncide avec le témoignage de la Bible entière selon laquelle la séparation entre vie intérieure et vie extérieure n'a aucun sens. De même, les œuvres sans la foi n'ont aucune signification religieuse, sauf comme témoignage permanent de l'inutilité d'essayer de nous sauver par nous-mêmes. Chaque génération de Chrétiens doit assumer la tâche d'établir comment vivre une vie intégrée, pleinement exemplaire des dimensions intérieures et extérieures, dans l'intégrité que seule rend possible la foi biblique.

Une fois que l'on est d'accord là-dessus, nous voici prêts à aborder

la question la plus épineuse de ces débats : nos responsabilités envers les pauvres doivent-elles s'exercer d'abord par des activités charitables personnelles ou bien par le soutien des politiques humanitaires de l'État ? Il pouvait y avoir des excuses pour une telle discussion vers 1975, mais plus aujourd'hui, après plus de trois décennies de « Guerre à la Pauvreté », dont échec lamentable est devenu de plus en plus évident. Le remplacement de la charité chrétienne par les « bonnes œuvres » humanitaires menées par des fonctionnaires de l'État constitue une catastrophe quasiment sans précédent.

Les écrivains comme P.T. Bauer, George Gilder, Marvin Olasky et Charles Murray, nous ont montré – avec des détails effrayants – comment les pauvres gens, aux USA et ailleurs dans le monde, ont été transformés par les politiques humanitaires en pupilles de l'État, en personnes sans défense, complètement déshumanisées par les programmes qui étaient censés trouver leur origine dans la compassion. Les critiques les plus amers du système d'assistance sociale de l'État sont les économistes noirs Thomas Sowell, Glen Lowrie et Walter Williams, fatigués de voir les leurs anéantis par des politiques de « compassion ».

Il est honteux que nous soyons obligés de continuer d'insister sur ces raisons pour convaincre les gens que l'assistance sociale de l'État n'est pas le moyen d'obéir aux commandements bibliques d'aider les pauvres. La bataille, cependant, a été largement gagnée sur le front intellectuel, et il nous reste seulement à mener une opération de nettoyage, ainsi que le travail politique pour rendre cette victoire opérationnelle.

Mais il y a encore un point à mettre au clair. Si le système d'assistance de l'État est la mauvaise méthode pour aider les pauvres, sommes-nous sûrs de vouloir trouver la bonne ? La gauche politique ne s'est pas privée d'attribuer toute opposition au système à une indifférence cruelle au bien-être des pauvres. C'est peut-être une explication intéressée, mais elle n'est pas entièrement fautive. Un de mes amis, qui dirigeait l'une des agences de l'administration Reagan travaillant sur ce problème, m'a raconté il y a quelque temps son vécu à la tête de cette agence après sa prise de contrôle. Il se vit d'abord confronté à la gauche politique, qui lui disputait chaque mesure à prendre, comme il s'y attendait. Mais il découvrit aussi que des

conservateurs faisaient opposition à son désir de s'assurer que justice soit faite aux intérêts légitimes des pauvres. Il en conclut que beaucoup de conservateurs ne s'intéressent nullement aux pauvres.

Les Chrétiens ne devraient pas se trouver dans la nécessité de choisir entre ces idéaux païens qui s'opposent. L'État n'est pas notre sauveur et nous ne cherchons pas en lui la rédemption terrestre. Pas plus qu'il n'est le moyen par lequel nous devrions promouvoir nos intérêts aux dépens de nos concitoyens.

Et cela nous amène à la question de savoir comment feront les Chrétiens pour obéir au mandat biblique de servir les pauvres, après avoir vu la réalité du système d'assistance sociale de l'État. Comment pourrions-nous reconnaître qui nous devons aider, et qui nous devons éviter d'aider ? Comment réaliser cette tâche au moyen des acteurs et des activités communautaires que les commandements bibliques placent au centre de nos loyautés : la famille et l'Église ? Comment faire en sorte que les gens pauvres deviennent productifs et nous rejoignent dans l'assistance aux démunis, plutôt que de devenir des assistés ou des personnes à charge ? Comment traduire ces prescriptions qui ont réussi il y a trois mille ans dans un milieu pastoral, en des termes qui les rendent efficaces pour le travail de Dieu au vingt-et-unième siècle ? Et par-dessus tout, comment concevoir notre responsabilité envers les pauvres, de manière à ce qu'elle se trouve intégrée dans une compréhension biblique de la souveraineté du Christ sur l'univers tout entier, et qu'elle n'isole pas ce travail du reste de notre vie, ce qui en ferait une idole, et donc, quelque chose de mauvais ?

Nous sommes redevables à George Grant de nous aider à trouver notre chemin dans ce labyrinthe de questions. Plutôt que de continuer à taper sur la carcasse morte du système d'aide sociale, il laisse là ce gâchis en putréfaction et fonce vers le grand air. Il nous montre nos véritables responsabilités, en citant les mêmes passages de la Bible que les défenseurs de l'aide publique. Mais il le fait sans les sentiments d'impuissance et de culpabilité qui sont les traits caractéristiques du préchi-précha humaniste, y compris de celui proféré, à tort, par des Chrétiens.

En outre, il nous présente le problème dans son contexte historique correct. Nous n'affrontons pas des problèmes sans précédent : les pauvres ont été là depuis le début, et l'Église chrétienne a toujours fait

quelque chose pour eux. Les orphelinats de C.H. Spurgeon à Londres au dix-neuvième siècle ne sont pas aussi célèbres que sa chaire, mais ils ont constitué une partie aussi importante de son ministère. Le docteur Grant démontre bien que nous ne sommes pas isolés ni dans l'espace ni dans le temps, mais que nous faisons partie d'une communauté qui a toujours servi les pauvres avec ardeur, aussi bien loin de nous, dans l'Antiquité, que près de nous, dans nos familles et chez nos voisins. Le corps du Christ est l'agent dévoué qui réalise les commandements de Dieu, et cela inclut le ministère envers les pauvres.

Mais le docteur Grant veut que son livre soit un manuel de service autant qu'un instrument pour comprendre notre vrai rôle dans l'aide aux pauvres. En le lisant, nous y apprenons comment rendre visibles les pauvres invisibles ; comment recueillir et distribuer des aliments ; comment trouver des logements pour les sans-abri ; comment fournir une aide spirituelle en même temps que physique ; comment se prémunir contre les poursuites judiciaires ; comment travailler ensemble en tant que familles et communautés, évitant ainsi l'atomisation insidieuse qui dévaste notre société toute entière – et tout cela dans le contexte de la vérité biblique.

Je ne vois rien d'autre qui soit aussi utile pour nous aider à dépasser la tâche nécessaire mais limitée de la critique, que d'avancer vers les réalisations pratiques dans ce domaine vital. Le docteur Grant a fondé son travail sur des analyses solides, une théologie solide et une expérience solide. Mais ce n'est pas le dernier mot. Si nous arrivons à mettre en pratique ce qu'il nous dit, nous devrions être en mesure de constituer un solide savoir-faire qui accroîtra l'utilité de ce présent manuel. On appelle ce processus « grimper sur les épaules de ses prédécesseurs ». Je crois que le docteur Grant serait heureux que l'on grimpe ainsi sur ses épaules.

Première partie : ***LE PROJET BIBLIQUE*** ***10 principes***

Heureux celui qui s'intéresse au pauvre ! Au jour du malheur l'Éternel le délivre. L'Éternel le garde et lui conserve la vie. Il est heureux sur la terre, et tu ne le livres pas au bon plaisir de ses ennemis. L'Éternel le soutient sur son lit de douleur ; tu le soulages dans toutes ses maladies.

(Psaumes 41:1-3)

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

Il y a des affamés à l'ombre de l'abondance.

Encore aujourd'hui.

La pauvreté abonde au milieu de la richesse. Et ce, malgré une « guerre à la pauvreté » massive, qui a mobilisé des milliards de dollars, des milliers d'experts et des centaines de programmes dans un arsenal sans précédents d'activisme social.

Des chiffonniers pitoyables hantent les ruelles semées d'ordures juste à côté de l'avenue Michigan, à Chicago.

Des gangs d'adolescents impitoyables, poussés par la faim et le désespoir, pillent les barrios de Los Angeles Est.

Des jeunes mères du « district honteux » de Gary dans l'Indiana, fréquentent l'infâme petite route qui borde le lac, habillées en vêtements moulants de lamé doré et en élastane, pour arrondir en cachette leur aide sociale par la contribution de quelques « clients ».

Avec toutes leurs possessions terrestres entassées dans des cabas crasseux, les femmes sans-abri du centre-ville de Manhattan traînent sans but, aux heures de pointe, au milieu des foules de Grand Central Station.

Les habitants des vieux immeubles de St. Louis Est s'alignent en furie devant les bureaux délabrés du gouvernement, quand leurs timbres d'aide alimentaire ne leur suffisent plus pour arriver à la fin du mois.

Dans un bidonville sur les bords de la rivière San Jacinto, juste au nord du grand complexe pétrochimique de Houston, les enfants de l'école primaire descendent de leurs cars scolaires et pataugent dans la boue et la saleté vers les baraques en carton qu'ils appellent « chez nous ».

La « Guerre à la Pauvreté » [lancée en 1964 par le président Lyndon B. Johnson, NDT] était censée débarrasser notre pays du spectre épouvantable de la faim et de la privation. Elle était censée rendre tous les citoyens capables de productivité et d'autosuffisance. Elle devait ouvrir la porte à un âge nouveau d'abondance et de prospérité. Selon les termes de son promoteur, le président Lyndon Johnson, elle devait « éliminer le paradoxe de la pauvreté au sein de l'abondance ».

Mais plus de trente ans après, ce paradoxe demeure.

La « Guerre à la Pauvreté » a été un échec lamentable. Même les présidents plus récents, comme Bill Clinton, ont dû admettre que les grands programmes gouvernementaux d'aide sociale ont engendré une classe inférieure et permanente d'Américains sans espoir.

En fait, la pauvreté augmente. En 1950, un Américain sur douze (quelque 21 millions) vivait au-dessous du seuil de pauvreté. En 1979 ce chiffre avait grimpé à un sur neuf (environ 26 millions). Aujourd'hui [2002, NDT], un Américain sur sept (36,5 millions) est tombé au-dessous de ce seuil.

Plus de vingt pour cent des enfants américains vivent dans la pauvreté (contre 9,3 % en 1950 et 14,9 % en 1970). Et pour les enfants noirs de moins de six ans, les chiffres sont encore plus accablants : une proportion record de 51,2 %.

Aujourd'hui, 24,3 % des femmes âgées qui vivent seules, vivent dans la pauvreté, et trop souvent dans une pauvreté abjecte. Elles n'étaient que 7 % en 1954.

Ils y a trois millions d'Américains sans-abri qui vivent à l'arrière de leur voiture, sous les ponts, dans des entrepôts abandonnés, près de feux allumés dans des bidons dans la rue, ou dans des refuges publics infestés de poux. Même au plus fort de la Grande Dépression, quand les réfugiés du « *désert de poussière* » étaient confrontés aux « raisins de la colère » sur les chemins et sentiers des États-Unis, il n'y a jamais eu autant de dépossédés errants.

La criminalité est en hausse. Les niveaux d'éducation sont en baisse. Les chiffres du chômage ont finalement reculé des hauts niveaux de la « récession » aux niveaux inférieurs de la « reprise », mais avant que les bureaucrates ne fanfaronnent, il faut y regarder de plus près : le fait est qu'un chômage irréductible de longue durée persiste avec la même vigueur, et avance chaque mois, à petits pas, vers des niveaux record.

Au milieu de ce désastre humain, où sont-elles les têtes pensantes de la « Guerre à la Pauvreté » ? Que font-elles ? C'est très simple, elles continuent à gaspiller énormément de temps, d'argent et de ressources.

En 1951, les dépenses de tous les programmes d'aide sociale de l'État dépassaient tout juste 4 milliards de dollars. En 1976, la « Grande Société » était allée bien plus loin sur les traces de l'administration Kennedy, en dépensant 34,6 milliards de dollars. En

1981, les activistes de l'aide sociale furent horrifiés par « l'attitude grippe-sou » de Washington, alors que les dépenses d'aide sociale étaient « limitées » à « tout juste » 316,6 milliards de dollars. Les chiffres de 1997 ont dépassé mille milliards de dollars !

Les timbres de l'aide alimentaire ont grimpé, de 577 millions de dollars en 1970, au niveau stupéfiant de 26 milliards de dollars en 1995.

Dans le quart de siècle passé depuis que l'administration Eisenhower a quitté la Maison Blanche, et que la « Guerre à la Pauvreté » a été lancée : les dépenses de santé se sont multipliées par *six* (en dollars constants) ; les frais de l'assistance publique, par *treize* (toujours en dollars constants) ; les dépenses en éducation ont dépassé *vingt-quatre fois* les niveaux antérieurs à la réforme ; les coûts de la sécurité sociale se sont multipliés par *vingt-sept* , et le coût du logement a grimpé de manière astronomique : *cent vingt-neuf* fois plus cher.

En 1996, les dépenses de toutes les catégories de la sécurité sociale, c'est à dire l'« Aide aux Familles avec Enfants Dépendants » (AFDC), l'Assurance Chômage, le « Revenu Supplémentaire de Sécurité » (SSI), l'« Indemnisation au Travailleur », et les « Allocations Alimentaires », ont demandé 52,7 % du budget fédéral.

Mais au lieu d'améliorer les choses, cette si coûteuse « Guerre à la Pauvreté » en constante escalade, n'a fait que les empirer. Les politiques mêmes qui avaient été pensées pour *aider* les pauvres n'ont réussi qu'à aggraver leurs problèmes. Les politiques sociales ont sapé les familles, encouragé la promiscuité, promu la dépendance et découragé le travail et la diligence.

La « Guerre à la Pauvreté » a été menée avec un discours vertueux et une ferveur passionnée. Mais quel est le résultat de cette « guerre » ?

Il y a plus de misère qu'autrefois.

Il y a plus de désespoir qu'autrefois.

Il y a plus de pauvreté que jamais.

Pourquoi ?

Pourquoi les projets les mieux préparés sont-ils tombés en ruines ? Pourquoi les ressources les plus énormes ont-elles été si ouvertement gaspillées ? Pourquoi cette « guerre » s'est-elle soldée par un échec absolu ?

Pourquoi ? Parce que la « Guerre à la Pauvreté » a complètement ignoré, et a par conséquent violé, le plan de Dieu pour la vie : la Bible.

Les bureaucrates de Washington qui ont conduit pendant des années la « Guerre à la Pauvreté » ne peuvent certainement pas être accusés de ne pas s'intéresser aux pauvres (Psaumes 41:1). Mais ils ont eu le tort de prendre les choses en leurs propres mains. Au lieu de respecter le conseil sage et sans erreur des Écritures, ils ont « fait ce qui leur semblait bon » (Juges 21:25). Malgré toutes leurs bonnes intentions, leurs programmes étaient de toute évidence centrés sur l'homme. Autrement dit, ils étaient humanistes !

« Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre. » (2 Timothée 3:16-17). Ainsi, tenter de réaliser la « bonne œuvre » de l'aide aux pauvres sans tenir compte des instructions claires de la Bible est pure folie (Romains 1:18-23). C'est inviter l'insuffisance et l'incompétence (Deutéronome 28:15). Toutes les tentatives de ce genre sont vouées à la frustration et à l'échec, comme l'a démontré amplement et pertinemment la « Guerre à la Pauvreté ». L'humanisme et tous ses programmes, ses politiques et ses projets ne peuvent pas être efficaces, car l'humanisme est un discours sans contact avec la réalité (Éphésiens 5:6). C'est « une vaine tromperie » (Colossiens 2:8). Seule la Bible peut témoigner des choses telles qu'elles sont *réellement* (Psaumes 19:7-11). Seule la Bible fait face à la réalité de manière directe, pratique, complète et honnête (Deutéronome 30:11-14). Ainsi, seule la Bible peut apporter la lumière de solutions vraies aux problèmes qui harcèlent l'humanité (Psaumes 119:105).

L'intention première de ce livre est d'examiner de manière simple et brève ce que dit la Bible sur le secours aux pauvres. Qu'est-ce que les Écritures enseignent à propos de l'aide sociale ? Ou du travail ? Ou de la charité ? Ou des systèmes d'allocations issus de « droits sociaux » ? Et sur le rôle du gouvernement civil ? Et sur celui de l'initiative privée ? Ou des Églises ? Et sur la redistribution des revenus ? Que dit vraiment la Bible sur la justice, la miséricorde et la compassion ? Ou sur les droits civils et la discrimination positive ? Ou sur l'oppression et l'esclavage ?

Une fois qu'une épure de principe claire aura été tirée du projet biblique sur le secours aux pauvres, alors – et seulement alors –

pourra-t-on faire des recommandations de politiques spécifiques (Deutéronome 15:4-8). Seulement alors pourra-t-on dessiner les grandes lignes stratégiques, concevoir les tactiques et lancer les programmes (Josué 1:8)

Mais ne pensez surtout pas que ce livre, du fait qu'il concentre principalement son attention sur les principes bibliques, est un livre de théorie et non de pratique. La Bible étant en elle-même de nature pratique (Proverbes 3:5-6), ce livre, inévitablement, l'est aussi. En fait, nous espérons qu'il se montrera efficace en tant que manuel pour l'action (Jacques 1:22).

Le philosophe chrétien Cornelius Van Til a dit : « la Bible fait autorité sur tout ce dont elle parle. Et elle parle de tout ». Même des sujets aussi profanes que la pauvreté et l'aide sociale. Ainsi donc, faire appel au projet des Saintes Écritures pour résoudre les dilemmes complexes de notre culture ne signifie pas prôner une résurrection naïve d'archaïsmes moisis et poussiéreux. « Heureux plutôt, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui y obéissent ! » (Luc 11:28), parce que « ...l'Écriture ne peut être abolie » (Jean 10:35).

Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ?

Il en est ainsi de la foi: si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même.

Jacques 2:14-17

1. L'ÉVANGÉLISATION EN PAROLES ET EN ACTES

L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et Il les en revêtit. (Genèse 3:21)

La pauvreté n'est pas nouvelle. Elle accable l'humanité depuis la nuit des temps. Enfin presque.

Tout a commencé dans le jardin d'Éden.

Adam et Ève se sont appauvris eux-mêmes au milieu des richesses du jardin d'Éden en péchant contre Dieu et en violant sa loi. Là, tout à coup, à l'ombre de l'abondance, ils ont connu le vrai manque. Ils sont devenus tout à fait indigents.

La peine et la douleur devinrent leur partage (Genèse 3:16). La dureté et la calamité, le cours de leur vie (Genèse 3:17). Ils tombèrent de la richesse aux loques, d'un jardin bien arrosé à un désert de plus en plus aride (Genèse 3:18-19, 23-24).

Lorsque Dieu vint à eux dans la fraîcheur du soir, ils s'étaient blottis l'un contre l'autre dans leur misère et leur honte (Genèse 3:7-8). Il contempla leur triste état et vit leur pitoyable pauvreté.

Comment Dieu réagit-Il ? Que fit-Il ?

Premièrement, Il prononça une Parole de jugement sur eux. Il conduisit une sorte de poursuite judiciaire devant un tribunal, avec questions, interrogatoire, contre-interrogatoire et condamnation. Il jugea leur péché (Genèse 3:14-19).

Ensuite, Il prononça pour eux une Parole d'espoir. Il commença les livres prophétiques et révéla la promesse d'un Libérateur, d'un Sauveur. Il leur donna de bonnes nouvelles (Genèse 3:15)

Et finalement Il confirma Sa Parole par des faits. Il tua un animal (ou des animaux) et les revêtit de peaux. Il les couvrit. Il fut miséricordieux. Au jugement et à la grâce, Il ajouta la charité (Genèse 3:21).

Là, donc, dans la fraîcheur du jardin, à l'ombre de l'abondance, Dieu confronta Adam et Ève à leur péché. Et Il le fit en répondant à leur dénuement, premièrement par le jugement, deuxièmement par de bonnes nouvelles, et troisièmement par la charité.

Voilà le modèle biblique, le modèle divin, de la *véritable évangélisation*.

La véritable évangélisation annonce aux hommes pécheurs qu'ils ont désobéi à un Dieu Saint, qu'Il les trouvera, et qu'il prononcera une condamnation contre eux.

La véritable évangélisation offre aussi l'espoir. Elle dit aux hommes pécheurs qu'un Sauveur existe, qui écrase la tête du serpent et les rachète de leur détresse.

Mais pour essentielles que soient ces deux annonces, la véritable évangélisation n'est pas complète sans la charité. La véritable évangélisation comprend à la fois la Parole et les actes.

Dieu *confirma* sa Parole de jugement et sa Parole d'espoir au moyen de la compassion sacrificielle, miséricordieuse. La véritable évangélisation, *c'est cela*.

Lorsque nous proclamons l'Évangile à la face des nations, nous devons prendre soin de bien suivre ce modèle. Si nous ne réussissons pas à partager l'horreur de Dieu face au péché et à la révolte, nous n'évangélisons pas vraiment. Si nous n'arrivons pas à partager Son apport gracieux de la Croix du Christ, nous n'évangélisons pas vraiment. Cela devrait être tout à fait évident par les Écritures. Mais en même temps, si nous omettons la charité qui *témoigne* de la *charité suprême* de Dieu, nous n'aurons pas vraiment évangélisé non plus. Et cela aussi devrait être évident par les Écritures.

Excuses et prétextes

Avez-vous jamais remarqué les excuses qu'Adam et Ève ont fournies pour leur péché ?

Adam a dit : « La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé » (Genèse 3:13). « Ce n'est pas moi, c'est elle ! »

Ève a dit : « Le serpent m'a séduite et j'en ai mangé » (Genèse 3:13). « Ce n'est pas moi, c'est lui ! »

A vrai dire, ni l'un ni l'autre n'ont vraiment menti. Les deux excuses étaient vraies. Mais elles étaient quand même *boiteuses*. Les deux pécheurs ont refusé de reconnaître le fait qu'ils avaient, *eux-mêmes*, désobéi au Dieu Tout-puissant. Ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Mais ils s'en sont pris à d'autres : Adam à Ève, et Ève au serpent.

Et cela n'est pas le pire pourtant. *Les deux s'en sont également pris à Dieu*. C'est la femme donnée par Dieu qui est en faute, dit Adam. Autrement dit : « Dieu, c'est *Toi* qui as semé la pagaille. Tu m'as mis dans un mauvais environnement. Je n'ai fait que répondre aux circonstances. Ce n'est pas ma faute, Dieu. C'est la *Tienne* ! »

Ève dit à peu près la même chose : « Écoute, Dieu, on m'a trompée. Ce n'est pas ma faute, je ne suis qu'une femme. Il est très astucieux, ce serpent. Diabolique, même ! Il savait exactement comment s'y prendre pour séduire quelqu'un comme moi. Alors, pourquoi l'as-Tu laissé entrer dans le jardin ? C'est de *Ta* faute, finalement. Tu aurais mieux fait de ne pas me laisser me faire piéger ! »

Cette forme d'argumentation est l'essence de la pauvreté pécheresse et rebelle. Là où elle existe, il est très difficile d'échapper à la spirale descendante de l'indigence. Si nous refusons de nous voir comme agents responsables devant Dieu, si nous refusons de voir notre environnement comme quelque chose que l'on peut transformer par les vertus du travail, de l'économie et de la prévoyance, notre sort incontournable sera la pauvreté d'âme et de corps. Si, comme Adam et Ève, nous insistons pour dire que quelqu'un d'autre est responsable de notre condition, alors nous serons toujours pauvres.

Voilà pourquoi Dieu prononce Sa parole de *jugement*. Il refuse d'excuser notre péché. Il nous force à accepter la responsabilité personnelle de notre pénible sort.

La Grâce et la Charité

Mais Dieu ne nous abandonne pas à la sévérité de la condamnation. Il joint à son jugement la grâce et la charité.

Adam et Ève ont péché. *Ensuite*, ils ont tenté de couvrir leur péché par de pitoyables bricolages : des tabliers en feuilles de figuier. *Ensuite*, ils ont essayé de se cacher de Dieu. *Ensuite*, ils ont tenté d'accuser l'autre, ou leur environnement, ou Dieu, ou n'importe qui, sauf eux-mêmes.

Ils méritaient la mort (Genèse 2:17 ; Romains 6:23). Ils avaient mangé le fruit défendu. Mais Dieu se calma charitablement. Au lieu de mettre immédiatement à exécution Sa sainte colère, il leur fit *grâce* et prolongea leur vie.

Il ne fit pas que cela. En plus, Il prit soin avec grâce de leurs besoins. Il les couvrit.

Dieu prolongea leur vie par *grâce*. En attendant le moment de la mort de Son Fils Jésus, et Il leur accorda la vie à cause de ce sacrifice ultime.

Dieu couvrit leur nudité avec la *charité*. En prévision de la robe de

justice du Christ, Il leur accorda une couverture à cause de cette substitution ultime.

Dieu leur fit *grâce* (en leur laissant la vie). Et Dieu leur donna la *charité* (en les revêtant). Il est clair que la grâce et la charité sont les deux faces d'une même réalité. Toutes les deux viennent de la même racine grecque : *charis*. Toutes les deux proviennent du trône de miséricorde du Dieu Tout-puissant. Toutes les deux sont nécessaires pour parfaire le travail d'évangélisation initié par le jugement.

Dieu a *donné*. L'homme a reçu. La grâce et la charité ont suivi de près le jugement. Nulle contrainte légale ici, sauf, pour l'homme, l'obligation de faire confiance à Dieu et de se soumettre à Lui.

La véritable évangélisation respecte toujours ce modèle, qui comporte deux messages clairs : le jugement futur de Dieu, et la voie légale de sortie par le Christ, qui porte sur lui les péchés. Ainsi, quand il prêche la bonne nouvelle, celui qui évangélise imite réellement la démarche de Dieu qui se prononce d'abord *contre* le pécheur et lui *fait grâce* ensuite.

Mais s'il s'arrête là, il n'a pas vraiment évangélisé. L'évangélisation n'est pas seulement une affaire de paroles. Elle comporte aussi des actes. Elle implique la charité de la part du porteur du message, qui imite le don de Dieu quand il couvrit Adam et Ève. Dieu est le modèle du jugement, de la grâce *et* de la charité.

L'évangélisation d'Ésaïe

Ce modèle d'évangélisation est visible dans le témoignage du prophète Ésaïe. Il annonce le jugement. Il annonce une voie de sortie. Et ensuite il formule un appel à la charité.

Conformément au modèle de Dieu, il proclame :

Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme une trompette, et annonce à mon peuple ses iniquités, à la maison de Jacob ses péchés !... Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés, et que l'on rompe toute espèce de joug ;

Partage ton pain avec celui qui a faim, et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile ; si tu vois un homme nu, couvre-le, et ne te détourne pas de ton semblable.

Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ta guérison germera promptement ; ta justice marchera devant toi, et la gloire de l'Éternel t'accompagnera.

Alors tu appelleras, et l'Éternel répondra; tu crieras, et il dira : me voici ! Si tu éloignes du milieu de toi le joug, les gestes menaçants et les discours injurieux,

Si tu donnes ta propre subsistance à celui qui a faim, si tu rassasies l'âme indigente, ta lumière se lèvera sur l'obscurité, et tes ténèbres seront comme le midi.

L'Éternel sera toujours ton guide, Il rassasiera ton âme dans les lieux arides, et Il redonnera de la vigueur à tes membres ; tu seras comme un jardin arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent pas.

Les tiens rebâtiront sur d'anciennes ruines, tu relèveras des fondements antiques ; on t'appellera réparateur des brèches, celui qui restaure les chemins, qui rend le pays habitable.

(Ésaïe 58:1, 6-12)

Dieu fit bien comprendre son programme d'évangélisation à Ésaïe. *D'abord*, il devait dire aux hommes de Judée qu'ils étaient dans le péché.

« Annonce à mon peuple son iniquité ». Ensuite, il devait leur révéler la voie de sortie : il fallait qu'ils jeûnent dans le repentir. *Enfin*, il devait les orienter vers une charité juste : il ne s'agissait pas de s'affamer par un jeûne *rituel*, mais de détacher les chaînes de la méchanceté, de renvoyer libres les opprimés, de partager son pain avec ceux qui ont faim, d'accueillir chez soi les malheureux sans asile, de procurer des vêtements à ceux qui étaient nus.

Encore une fois, voici le plan d'évangélisation de Dieu. Premièrement, annoncer le jugement du péché ; deuxièmement, proclamer la bonne nouvelle de l'espérance ; et troisièmement, entreprendre le travail de la charité. Un : *la colère contre le péché*. Deux : *la grâce qui recouvre le péché*. Trois : *la charité qui apaise les blessures du péché*.

L'évangélisation du Christ

Jésus aussi a confirmé ce modèle d'évangélisation. Lorsqu'il commença son ministère public dans la ville de Nazareth, il entra à la synagogue, comme il le faisait habituellement, et il se leva pour lire. Ce qu'il lut fut significatif : le passage d'Ésaïe 61 qui parle de la venue du Messie.

Qui est le Messie ? C'est l'Oint du Seigneur qui prêche l'Évangile aux pauvres :

L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres ; Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du Seigneur (Luc 4:18-19).

Ésaïe avait prophétisé que l'Oint du Seigneur parcourrait les chemins et les sentiers pour guérir les boiteux, rendre la vue aux aveugles et reconforter ceux qui ont le cœur brisé. Jésus démontra sa position de Messie en faisant littéralement ce qu'Ésaïe avait dit qu'il ferait. C'est pourquoi il annonça hardiment, dans la synagogue, l'accomplissement de la prophétie : « Aujourd'hui cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est accomplie. (Luc 4:21) ».

Jésus-Christ n'a jamais répugné à annoncer la condamnation du péché par Dieu (Matthieu 7:13-23). Pas plus qu'il n'a hésité à annoncer la bonne nouvelle de l'espérance (Matthieu 11:28-30). Mais sans les actes de charité qui confirmaient ces paroles, il aurait semblé n'être qu'un faux sauveur de plus, rien qu'un autre faux Christ.

Jésus démontra qu'il était le Messie en joignant les actes à la Parole. Il authentifia ses affirmations en combinant le jugement et la grâce avec la charité : il apporta la liberté aux captifs.

Aussi la Charité eut-elle une position centrale dans son ministère parmi nous. Il devint pauvre pour nous, faisant la charité parce que telle était sa tâche messianique : suivre le modèle éternel de Dieu et sauver les hommes de leur destruction.

Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. (2 Corinthiens 8:9).

C'est au Christ que nous devons tout. Nos richesses, de quelque manière que nous les définissions, viennent de Lui. Il a vécu la pauvreté pour rendre possible notre bonheur. Il s'est fait serviteur pour nous. Il a exercé la charité envers nous.

Puis ce fut la charité absolue : il a souffert la mort et la séparation de Dieu, son Père pour apaiser la colère éternelle de Dieu contre nous.

Il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le

nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse (Philippiens 2:7-10).

Voilà une charité réelle ! Oui, Jésus a apporté un message de jugement (Matthieu 23:13-36). Oui, Jésus a apporté un message de grande espérance (Matthieu 28:18-20). Mais il ne s'est pas borné à des paroles. Il les a authentifiées par des actes.

La charité, que prouve-t-elle ?

Pour poser un défi aux hommes par l'Évangile, il faut d'abord les aimer. Ésaïe aimait les gens de Judée. Il a sacrifié sa vie entière à apporter le message du salut à ceux qui voulaient bien l'entendre et qui étaient peu nombreux. Un homme qui a été aimé par Dieu doit montrer de l'amour aux autres : d'abord, en proclamant le jugement de Dieu à venir ; ensuite, en annonçant sa gracieuse voie de sortie, et troisièmement, en démontrant son engagement total envers le Dieu d'en haut, par le soin des pauvres et des démunis.

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. (1 Corinthiens 13:1-3).

La charité, que démontra-t-elle dans la vie de Jésus ? Elle démontra qu'il se souciait des hommes. Elle prouva qu'il les aimait. Elle démontra qu'il était prêt à mettre sa vie en jeu. Elle prouva qu'il était tout à fait obéissant à son Père. Enfin, elle démontra que ses Paroles avaient de l'autorité, parce qu'elles se traduisaient par des *actes*.

Peu après l'annonce de son autorité messianique dans la synagogue à Nazareth, Jésus guérit un paralytique. Jésus le fit devant les Pharisiens et les hommes de loi, qui l'observaient pour voir s'il ne commettait pas quelque transgression de la Loi de Dieu. Le paralytique avait été transporté jusqu'à lui par un procédé exceptionnel : pour éviter la foule qui entourait Jésus, ses amis l'avaient descendu au travers d'un trou qu'ils avaient percé dans la toiture.

Voyant leur foi, Jésus dit : Homme, tes péchés te sont pardonnés. Les scribes et les pharisiens se mirent à raisonner et à dire : Qui est celui-ci,

qui profère des blasphèmes ? Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? Jésus, connaissant leurs pensées, prit la parole et leur dit : Quelles pensées avez-vous dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, de dire : Tes péchés te sont pardonnés, ou de dire: Lève-toi, et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. Et, à l'instant, il se leva en leur présence, prit le lit sur lequel il était couché, et s'en alla dans sa maison, glorifiant Dieu. Tous étaient dans l'étonnement, et glorifiaient Dieu ; remplis de crainte, ils disaient : Nous avons vu aujourd'hui des choses étranges. (Luc 5:20-26).

Jésus a d'abord attiré l'attention de cet homme sur ses péchés. Jugement. Ensuite il lui a pardonné. Grâce. Et finalement, comme preuve de son autorité pour juger et pardonner, il l'a relevé. Charité. La Parole était jointe à l'action.

Remarquez que, lorsque le Christ eut pourvu ainsi aux besoins de cet homme, la foule entière fut « dans l'étonnement ». Tous « glorifiaient Dieu, remplis de crainte ». Voyant la Parole et l'action ensemble, ils ont dit, complètement stupéfaits, « nous avons vu aujourd'hui des choses étranges ».

Jésus a *authentifié* les paroles de sa bouche avec les actes de ses mains. Jésus a *démontré* la réalité de ses affirmations. Et ainsi, les gens *ont cru*.

Pourquoi une part si importante de notre évangélisation a-t-elle aujourd'hui si peu d'effets ? Pourquoi nos meilleurs efforts rencontrent-ils si souvent des oreilles sourdes ? Se pourrait-il que nous nous soyons écartés du modèle d'évangélisation de Dieu ? Se pourrait-il que nous ayons dépouillé la Parole évangélique de sa validité et de son authenticité, par notre négligence à l'accompagner de la charité évangélique ?

Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même.

(Jacques 2:14-17)

Le monde cherche des *preuves*. Il lui faut des *témoignages probants*.

Lorsque Jésus joignait les actes à la Parole, les gens qui entendaient et qui voyaient ont eu leurs preuves. Il ne leur en a pas fallu plus. Ils ont bien vu que cet Évangile n'était pas une simple et vague promesse. C'était un Évangile d'espoir. De véritable espoir. C'était un Évangile qui faisait *avancer les choses*.

Parler est facile. Investir du temps pour évangéliser ne l'est pas.

Exercer la charité vérifie les affirmations de l'Évangile. Cela dit au monde qu'il y a vraiment un Dieu souverain et gracieux qui lève un peuple fidèle, qui bénit ces gens et leur donne un esprit d'amour. Elle dit au monde qu'il y a un Dieu qui réapprovisionne les magasins vides, qui remplit à nouveau les citernes vides, qui repeuple les aires de battage désertées, et qui ouvre les mains et les cœurs. Cela dit au monde qu'il y a un Dieu qui arme ceux qui le suivent d'une telle assurance, qu'ils deviennent capables de donner sans jamais craindre de manquer, de sacrifier sans jamais manquer de rien, de servir sans jamais douter qu'ils seront pourvus. Cela fournit des preuves.

Les paroles sur le jugement absolu et l'espérance parfaite ont besoin d'être étayées aux yeux des pécheurs. Cet « étai » est la charité.

L'évangélisation sera tout simplement incomplète si nous n'arrivons pas à suivre le modèle de Dieu, qui joint le jugement et l'espérance à la charité.

La parole et les actes dans l'Histoire

Toujours et partout où la bonne nouvelle a été annoncée, les fidèles ont mis l'accent sur la priorité des bonnes œuvres, en particulier des œuvres de compassion envers les indigents. Ils ont joint le message de jugement et d'espérance à la charité. Tous les grands renouveaux dans l'histoire de l'Église, des voyages missionnaires de Saint Paul à la Réforme, de la venue en Alexandrie d'Athanase au "Grand Réveil" d'Amérique du Nord, se sont accompagnés d'une explosion d'assistance chrétienne : établissement d'hôpitaux, fondation d'orphelinats, démarrage de services de secours, construction d'hospices, organisation de soupes populaires, constitution de sociétés caritatives. Ceux qui étaient affamés furent nourris, ceux qui étaient nus furent vêtus, et les sans-abri furent logés. Les actes étaient joints à la Parole.

Cette conjonction s'est toujours prouvée néfaste aux ennemis de l'Église. Les apostats peuvent soutenir des débats théologiques et des

discussions philosophiques. Ils peuvent subvertir l'histoire. Et ils peuvent saper la force morale. Mais ils sont impuissants devant les prouesses extraordinaires de l'Église en matière de compassion désintéressée.

St Augustin (354-430) n'a pas seulement changé le visage de l'Église par ses brillants traités de théologie ; il transforma aussi l'aspect de l'Afrique du Nord par l'implantation d'établissements de charité dans treize villes, qui furent un modèle de Christianisme authentique pour tout l'Empire Romain.

Bernard de Clairvaux (1090-1153) ne lança pas seulement le plus grand mouvement monastique de tous les temps en allumant la ferveur évangélique dans la France entière et au-delà ; il constitua aussi un réseau d'établissements de charité pour s'occuper des pauvres dans l'Europe entière, réseau qui persiste à ce jour.

John Wyclif (1329-1384) ne relança pas seulement l'intérêt pour les Écritures, à une époque particulièrement lugubre et décadente, en faisant une traduction anglaise du Nouveau Testament ; il mit aussi en marche un mouvement populaire de prêcheurs laïques et de personnes travaillant dans l'assistance et le secours qui redonnèrent de l'espoir aux pauvres pour la première fois en plus d'un siècle.

Jean Huss (1374-1415) ne fit pas qu'ébranler les fondations de la hiérarchie ecclésiastique médiévale par ses sermons émouvants d'évangéliste ; il mit aussi sur pied aussi une véritable armée de secouristes d'urgence en un temps où l'Europe Centrale affrontait des désastres en série.

La Genève de Jean Calvin (1509-1564) ne fut pas seulement connue dans le monde entier comme la ville de la Réforme, le centre du plus grand renouveau depuis l'époque apostolique ; elle fut connue aussi comme un refuge sûr pour tous les Européens en détresse : les pauvres, les persécutés, et les dépossédés.

George Whitefield (1714-1770), le fondateur du Méthodisme (John Wesley fut introduit dans le mouvement et plus tard instruit par Whitefield) ne fut pas seulement le premier instigateur du "Grand Réveil" d'Amérique du Nord ; il fut aussi le principal soutien du premier orphelinat de la Géorgie et l'initiateur de la première association de secours et du premier hôpital dans la colonie.

Charles Haddon Spurgeon (1834-1892), ne fut pas seulement «le prince des pasteurs », prêchant la bonne nouvelle du « Christ, et Christ

crucifiés » dans toute l'Angleterre victorienne ; il fut aussi le fondateur de plus de 60 établissements de charité, comprenant des hôpitaux, des orphelinats et un hospice.

Dwight L. Moody (1837-1899) ne fut pas seulement le premier évangéliste des sombres lendemains de la Guerre entre les États [Guerre de Sécession] ; il fut aussi responsable de plus de 150 missions de rue, soupes populaires, centre médicaux et autres missions de secours.

Et l'histoire continue. De François d'Assise à Francis Schaeffer, de Polycarpe à William Carey, les croyants fidèles se sont toujours occupés des pauvres, des démunis, de la veuve et de l'orphelin. Ils ont joint les actes à la parole.

Pour eux, la charité était, et est encore, une partie essentielle du travail évangélique. Et à la suite de leurs actes, des âmes ont été sauvées, des nations converties, et des cultures ramenées à la vie. Le travail de leurs mains a prouvé le bien-fondé et l'authenticité du message de leur bouche. La « paix qui dépasse tout entendement » est devenue l'héritage du grand nombre, parce que le peuple de Dieu fidèle à l'Alliance a observé Ses Commandements.

Ésaïe savait cela. Tout comme St Augustin, St Bernard, Wyclif, Huss, Calvin, Whitefield, Spurgeon, Moody et la foule des autres au long de la glorieuse marche de l'Église à travers les âges. Ils ont su « que Dieu ne fait point acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui Le craint et qui pratique la justice Lui est agréable » (Actes 10:34-35). Et que telle est « la parole qu'Il a envoyée aux fils d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus Christ » (Actes 10:36).

Ainsi, ils savaient que les actes justes de compassion étaient essentiels pour l'accomplissement de la mission de l'Église, et qu'ils ne pouvaient être subordonnés même aux tâches les plus délicates : la formation de disciples, le soin pastoral ou la reconquête culturelle, Ils savaient que les paroles de leur bouche devaient être authentifiées par le travail de leurs mains.

La foi au travail

En écrivant à Tite, jeune pasteur de la toute nouvelle Église crétoise, l'apôtre Paul a martelé cette vérité fondamentale avec une persistance et une insistance impressionnantes. La culture crétoise était caractérisée par le mensonge, l'impiété, la paresse et la

gloutonnerie. (Tite 1:12). Et il lui fallait procéder là à une reconstruction chrétienne complète ! Il devait y introduire la paix avec Dieu à travers le Christ. Aussi, les instructions de Saint-Paul étaient-elles précises et ciblées. Tite devait prêcher le jugement et l'espérance, mais aussi placer les bonnes œuvres au centre de son programme. La charité devait être sa priorité centrale.

Paul écrivait :

Car la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent selon la sagesse, la justice et la piété, en attendant la bienheureuse espérance, et la manifestation de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire un peuple qui lui appartienne, purifié par lui et zélé pour les bonnes œuvres (Tite 2:11-14).

La parole *et* les actes.

C'était là un sujet très familier pour Paul, et il ne visait pas exclusivement cette culture crétoise gênante. Tout comme Ésaïe avant lui, il revenait là-dessus chaque fois que l'occasion s'en présentait. Un peu plus tôt, il avait écrit à l'Église d'Éphèse pour dire :

Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions. (Éphésiens 2:8-10)

Dieu nous sauve par la grâce. Il n'y a rien que nous puissions faire pour mériter ses bonnes grâces. Nous restons condamnés par son jugement. Le salut ne peut pas être gagné (sauf par le Christ) ni mérité (sauf par le Christ). Mais nous ne sommes pas sauvés de manière capricieuse, sans raison et sans but. Au contraire, « nous sommes son ouvrage, créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres ». Nous sommes « sa possession », mise à part et purifiée pour être « zélée pour de bonnes œuvres ». La parole et les actes sont inséparables. Au jugement répond la grâce. A la grâce répond la charité. Voilà l'essence même du message évangélique.

Ainsi, Paul dit à Tite qu'il doit organiser en conséquence son nouveau ministère parmi les Crétois. Lui même devait « être un modèle de bonnes œuvres » (Tite 2:7). Il devait enseigner à ces hommes « d'être prêts à toute bonne œuvre » (Tite 3:1). Les femmes âgées et les fem-

mes jeunes devaient être instruites de manière « à ce que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée » (Tite 2:5) ; et de même les serviteurs, « afin qu'ils honorent en tout la doctrine de Dieu notre Sauveur. » (Tite 2:10). Ils devaient tous « apprendre à pratiquer de bonnes œuvres pour subvenir aux besoins pressants, afin qu'ils ne soient pas sans produire de fruits. » (Tite 3:14). A l'intérieur de l'Église il y avait ceux qui « font profession de connaître Dieu, mais [qui] le renient par leurs œuvres, étant abominables, rebelles, et incapables d'aucune bonne œuvre » (Tite 1:16). Ceux-là, Tite devait les « [reprendre] sévèrement, pour qu'ils aient une foi saine » (Tite 1:13). Il devait constamment affirmer « ces choses, afin que ceux qui ont cru en Dieu s'appliquent à pratiquer de bonnes œuvres » (Tite 3:8).

En tant que pasteur, Tite avait d'innombrables tâches à remplir, dont il était responsable. Il avait des attributions d'administrateur (Tite 1:5), des missions quant à la doctrine (Tite 2:1), quant à la formation de disciples (Tite 2:2-10), des fonctions de prédicateur (Tite 2:15), de conseiller (Tite 3:1-2) et d'arbitrage (Tite 3:12-13). Mais au milieu de toutes ces charges, il y avait ses devoirs de *charité*, et c'était le fondement de ces responsabilités.

Et ce qui était vrai alors pour Tite, l'est aujourd'hui pour nous, parce que « voilà ce qui est bon et utile aux hommes » (Tite 3:8).

Ésaïe savait cela. De même que St Augustin, St Bernard, Wyclif et les autres. La véritable évangélisation joint les actes à la parole. Elle l'a toujours fait. Elle le fera toujours.

La Bible nous dit que si nous obéissions au commandement d'être généreux envers les pauvres, nous serions nous-mêmes heureux (Proverbes 14-21), Dieu nous garderait (Psaumes 41:1-2), nous n'éprouverions pas la disette (Proverbes 28:27), nous serions prospères et rassasiés (Proverbes 11:25), et même délivrés au jour du malheur (Psaumes 41:3). Dieu nous donnerait la paix (Ésaïe 26:12), nous bénirait et nous rendrait heureux (Psaumes 29:11), nous donnerait Sa paix (Jean 14:27), dirigerait nos pas dans le chemin de la paix (Luc 1:79) et, nous parlant toujours de paix (Psaumes 85:8), Il mettrait la paix dans le pays (Lévitique 26:6). Dieu authentifierait notre foi, notre message d'évangélisation (Jacques 2:14-26).

Soyons donc « zélés pour les bonnes œuvres » (Tite 2:14).

D'un extrême à l'autre

Malheureusement, comme les Israélites de l'époque d'Ésaïe et les Crétois envers lesquels Tite devait exercer son ministère, nous nous sommes détournés de la véritable évangélisation pour suivre nos propres programmes tordus.

Selon qu'il est écrit: « Il n'y a point de juste, pas même un seul ; nul n'est intelligent, nul ne cherche Dieu ; tous sont égarés, tous sont pervers ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul ; leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se servent de leurs langues pour tromper ; ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; ils ont les pieds légers pour répandre le sang ; la destruction et le malheur sont sur leur route ; ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux ».

(Romains 3:10-18).

Nous avons eu tendance à pratiquer une alternance entre une fuite pseudo spirituelle de la réalité et un activisme humaniste. Or, *aucune de ces deux positions* ne représente la position biblique. Nous avons adopté, soit une attitude piétiste (« je ne sais rien, je ne fais rien »), qui nous tourne tellement vers le ciel que nous ne sommes bons à rien sur terre ; soit une attitude de libéralisme au grand cœur (« sauvons les baleines affamées du tiers-monde »), qui nous rend aveugles aux problèmes que Dieu a placés tout près de nous.

La charité est essentielle dans le travail d'évangélisation, mais nous avons couru de droite à gauche, nous sommes allés d'un extrême à l'autre, avec toutes sortes de comportements extravagants et irréfléchis. Nous avons poursuivi des objectifs triviaux pour nous mettre en avant, nous sommes tombés dans des mondanités qui nous arrangeaient bien et des inepties lucratives, pendant que les peuples de la terre dépérissent dans l'abandon, ignorant la glorieuse espérance en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si nous voulons garder quelque espoir de remplir fidèlement la Grande Commission, si nous voulons un jour « saisir la vie véritable » (1 Timothée 6:19), alors nous devons commencer à « ...détacher les chaînes de la méchanceté, à dénouer les liens de la servitude, à renvoyer libres les opprimés...à partager (notre) pain avec celui qui a faim, et à faire entrer dans (notre) maison les malheureux sans asile... » (Ésaïe 58:6-7).

Nous ne pouvons pas nous permettre de continuer nos petits

manèges. Il y a des affamés à l'ombre de l'abondance. Les déposés, jeunes et vieux, noirs et blancs, hommes et femmes, réclament notre attention. Leurs voix s'élèvent des taudis des trous perdus dans les Appalaches, des rues de Philadelphie où règne le crime, des ruelles glacées de Baltimore, des vieux immeubles de Harlem infestés de rats, des HLM ravagés de Dallas.

Nous devons répondre à ces voix. Avec la Parole de Jugement de Dieu. Avec la Parole d'espérance de Dieu. Et avec la main charitable de Dieu.

Conclusion

Le premier principe du plan biblique pour l'aide sociale est que la charité achève le travail d'évangélisation. Elle fait partie intégrante du mandat d'évangélisation.

Nous ne connaissons jamais tous les bienfaits de la paix, l'abondance et la joie que Dieu prévoit pour ses fidèles, si nous ne comprenons pas cela. En fait, nous ne pouvons même pas prétendre être de ses fidèles si nous ne le comprenons pas. Les bonnes actions justes sont le résultat inévitable d'une vie donnée au Christ. Elles sont les fruits de la grâce. Elles authentifient, vérifient et manifestent l'œuvre de l'Esprit. Elles vont la main dans la main avec la Parole proclamée.

Un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'Église montre que c'est bien ce qu'ont compris les disciples du Christ dans tous les temps, à toutes les époques et sous toutes les dispensations. Ainsi, même si la formation de disciples, les missions, les soins pastoraux et l'éducation ont occupé l'attention de l'Église, la charité a maintenu son rôle prioritaire en parant la doctrine de vérité de grâce et d'amour. Sans la charité, la formation de disciples, les soins pastoraux et l'éducation sonnent creux et sont incomplets ; on ne peut même pas les démarrer.

La charité fait partie intégrante de l'accomplissement de la Grande Commission, et sans elle, l'évangélisation est affaiblie. En fait, sans la charité, l'évangélisation n'est pas une véritable évangélisation.

Résumé

Dieu a répondu au péché d'Adam et Ève, premièrement en annonçant le *jugement*, deuxièmement en proclamant l'*espérance*, et troisièmement en accordant la *charité*.

Ce modèle divin joignant l'action à la parole est le modèle biblique

de la véritable évangélisation.

Dans son message d'évangélisation aux Israélites, Ésaïe a respecté ce modèle, condamnant le péché, appelant au repentir et esquissant un style de vie de bonnes actions justes.

Jésus aussi a suivi le même modèle, en accomplissant les prophéties messianiques qui prédisaient son intégration de *la Parole et des actes*.

Ainsi, quand les premiers Chrétiens ont commencé à porter le Bonne Nouvelle aux peuples, ils ont tout naturellement, eux aussi, respecté ce modèle. De Tite en Crète à Spurgeon à Londres, l'histoire a toujours été la même : la charité authentifie le message évangélique ; sans elle, le renouveau piétine.

Si nous voulons allumer les feux de dévotion sainte et d'efficacité dans l'évangélisation, il nous faut revenir à cette vérité fondamentale : la foi sans les actes est morte. De cela dépend notre fidélité à accomplir la Grande Commission.

2. L'HÉRITAGE DU SAMARITAIN

Un docteur de la loi se leva, et dit à Jésus, pour l'éprouver : « Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Jésus lui dit : « Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? » Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même ». « Tu as bien répondu », lui dit Jésus ; « fais cela, et tu vivras ». (Luc 10:25-28)

C'était censé être uniquement un test. Direct. Simple. Une épreuve d'orthodoxie. Une épreuve de connaissances théologique. Pas vraiment un piège. Rien qu'un test.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » dit Jésus, « ...et ton prochain... ».

Bon, tout va bien jusque là. La réponse du Christ, parfaite comme celle d'un premier de la classe à l'école du Dimanche, aurait dû sonner comme de la musique aux oreilles de tout bon Pharisien. Il a soutenu sans hésiter la Loi Mosaique. Il a soigneusement évité d'« aller au delà de ce qui est écrit » (1 Corinthiens 4:6). Il a été impeccablement orthodoxe.

Si l'histoire se terminait là, ce serait moins une histoire qu'une sèche récitation de doctrine : vraie, bonne et nécessaire, mais pas vraiment captivante. Mais, naturellement, l'histoire *ne s'arrête pas* là. Elle continue : vraie, bonne, nécessaire, *et* captivante.

Le docteur de la loi ne voulait pas laisser Jésus se tirer d'affaire. Il poursuivit son contre-interrogatoire du Seigneur. Il insista sur sa question. Les hommes pécheurs adorent faire ça. Ils veulent mettre Dieu sur la sellette. Ils veulent mettre Dieu au banc des accusés.

Jésus ne le ferait pas passer pour un imbécile, *lui*.

Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit la parole, et dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit : 'Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour'. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? » « C'est celui

qui a exercé la miséricorde envers lui », répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit: « Va, et toi, fais de même ». (Luc 10:29-37).

Quelle histoire ! Ce qui avait commencé comme une épreuve, un affrontement théologique sur un sujet de droit, a été tout à coup transformé par le Seigneur Jésus en un moment de conviction. Le Pharisien se trouve maintenant obligé de prendre une décision. Et en même temps, il est confronté à un dilemme.

Un Samaritain ! Comme c'est étrange !

Sept cents ans auparavant, l'Assyrie avait envahi et dépeuplé le royaume septentrional d'Israël, y compris la Samarie. Les conquérants avaient mis en œuvre une politique cruelle de transfert de populations qui éparpilla aux quatre vents les habitants de la contrée. Les terres vides furent ensuite repeuplées par un assemblage hétéroclite de vagabonds et de vauriens provenant des bas-fonds de l'empire (2 Rois 17:24-41). Au lieu de considérer ces nouveaux venus comme autant de candidats à l'évangélisation juive, le peuple de Judée, qui resta encore indépendant pendant tout un siècle, se détourna d'eux avec mépris, et le désaccord racial entre Juifs et Samaritains entama sa progression implacable.

Les Samaritains étaient universellement méprisés par les bons Juifs. Ils étaient vus comme des métis qui observaient un culte religieux métissé. Pire que les Grecs, pire encore que les barbares Romains, les Samaritains étaient pour eux l'exemple même de la dépravation méprisable. Ils étaient suffisamment proches, par la géographie et la culture, pour connaître la version pharisienne de la vérité, et pourtant ils y résistaient. Ils n'avaient aucune excuse ; d'autres nations en avaient. Ils étaient par conséquent bien plus coupables que les autres. Du moins aux yeux des Juifs.

Et voilà que maintenant Jésus se permettait d'élever un Samaritain à une position éminemment respectable et honorable. Le Samaritain était le bon prochain, le héros de la parabole.

Jésus était en train de gifler collectivement les responsables religieux d'Israël.

Après avoir demandé un enrichissement de la réponse purement scolaire du Christ, le docteur de la Loi aurait pu s'attendre à une parabole l'encourageant à démontrer son amour de tous les hommes, *même* des Samaritains. Mais jamais de la vie il n'aurait supposé que le Christ lui démontrerait comment un homme si méprisé pouvait être

plus près du Royaume qu'un Juif pieux mais sans compassion.

Le docteur de la loi avait posé une question *passive*, en s'attendant à une réponse passive : « Qui est mon prochain ? » (Luc 10:29). Mais Jésus lui a répondu par un commandement *actif* : « Va, et toi, fais de même » (Luc 10:37). Autrement dit, Jésus ne lui a pas fourni une *information* sur celui qu'il devait aider ou non, parce que manquer au respect d'un commandement ne provient pas d'un manque d'information, mais d'un manque d'*obéissance* et d'*amour*. Ce n'est pas une compréhension plus fine qu'il fallait au docteur de la loi, mais un cœur nouveau. Comme celui du Samaritain !

A la fois l'amour et la Loi

Le Samaritain de l'histoire est un parangon de vertu. Il a strictement observé la Loi, faisant honte au sacrificateur et au Lévite qui « passèrent outre » (Luc 10:31-32). Il a prêté son attention aux besoins des autres (Deutéronome 22:4) et il s'est intéressé aux pauvres (Psaumes 41:1). Il a eu pitié du misérable et de l'indigent (Psaumes 72:13) et l'a affranchi de la violence (Psaumes 72:14). Connaissant la cause du pauvre (Proverbe 29:7), il lui a donné de sa richesse (Deutéronome 26:12-13) et partagé son pain avec lui (Proverbes 22:9).

Mais la *compassion* démontrée par le Samaritain est peut-être plus significative que sa stricte observance de la Loi. Il a fait beaucoup plus que de se « conformer au règlement ». Son obéissance n'était pas une obéissance sèche, détachée. Il s'est « revêtu d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience » (Colossiens 3:12). Il s'est fait « le père des misérables, et a examiné la cause de l'inconnu » (Job 29:16). Il a aimé son prochain comme lui-même (Marc 12:31), accomplissant ainsi la Loi (Romains 13:10).

Le Samaritain a respecté en même temps les exigences de la Loi et celles de l'amour ! Il a montré en même temps son obéissance et sa compassion, en respectant à la fois l'Esprit et la lettre. Il a joint les actes à la Parole.

Il existait des structures officielles, intégrées dans le cadre culturel d'Israël, pour le soin des personnes sans ressources. Il y avait des dispositions qui ordonnaient d'abandonner une partie des récoltes et des cueillettes aux pauvres et aux étrangers (Lévitique 19:9-10) ; (Deutéronome 24:19-22). Il y avait des banquets d'aumône (Deutéronome 14:22-29) et des dons d'aumône (Deutéronome

26:12-13). Il y avait des annulations de dette (Deutéronome 15:1-11) et des prêts disponibles à des conditions spéciales (Lévitique 25:35-55).

Mais là, le temps manquait pour convoquer une réunion communautaire, pour faire les démarches nécessaires ou pour présenter une demande formelle. Il y avait tout simplement un homme qui gisait sur la route, et qui était si près de mourir que les représentants religieux d'Israël craignaient, en le touchant, de tomber sous le coup des lois de l'Ancien Testament concernant le contact avec un cadavre (Nombres 19:11-16). Il leur aurait fallu passer par les obligations ennuyeuses d'un rituel de purification. Non, autant laisser cet homme par terre !

Le Samaritain, lui, refuse de « passer la main ». Il ne se soucie pas des ennuis du contact avec un mort, parce qu'il honore un principe fondamental de la vie : la charité. Il refuse de laisser à quelqu'un d'autre le « sale boulot », ce travail rituellement impur. Il accepte une responsabilité personnelle, sans chercher d'échappatoire. Il met au service de ce pauvre homme *son* temps, *son* argent et *son* énergie.

Pensant peut-être que quelqu'un viendrait – quelqu'un de mieux préparé, quelqu'un qui soit « appelé » à ce genre de ministère, quelqu'un d'autre, tout simplement –, ni le prêtre ni le Lévite « ne se sont souvenus d'exercer la miséricorde » (Psaumes 109:16) ; tandis que le Samaritain a secouru « le misérable et l'indigent » pour le « délivrer de la main des méchants » (Psaumes 82:4). Sans hésiter. Sans une arrière-pensée. Sans se chercher d'excuses. Il a simplement fait son travail. Il a fait ce qu'il *devait* faire. Il a fait ce qu'il avait l'*obligation morale* de faire. Il a manifesté la Loi *et* l'amour en action.

Il a réalisé que la charité faisait partie du travail de justice, du travail d'évangélisation. Et que c'était son travail. Qu'il ne pouvait pas le contourner.

Il ne s'est pas soucié de ce que le prêtre avait fait ou pas. De ce que le Lévite avait fait ou pas. Seul a compté pour lui le fait que Dieu avait inscrit la compassion dans sa Parole immuable et qu'Il avait fait que le chemin du Samaritain croise celui du pèlerin victime.

La charité était *son* travail.

Un modèle pour l'Église

Quand les premiers chrétiens lurent, ou entendirent, l'histoire du Bon Samaritain, ils en furent accablés, comme Jésus l'avait prévu.

Cela allait bien au-delà de l'observance de la Loi ! Il allait falloir une véritable puissance spirituelle pour imiter le Bon Samaritain, et ils savaient que cela était « impossible aux hommes » — jusqu'à ce qu'ils comprennent *Qui* était le Bon Samaritain *en réalité*.

Voyez-vous, cette histoire en elle-même ne fait que nous condamner. Qui peut être à la hauteur d'une tâche pareille ? Seul *Le Bon Samaritain* : Jésus Lui-même (cf. Jean 8:48), un homme de la « Galilée des *païens* » (Matthieu 4:15). Comme les Samaritains qui craignaient Dieu de 2 Chroniques 28:8-15, Jésus était venu « libérer les captifs ».

Les premiers Chrétiens comprirent que ce que la Loi (le prêtre et le Lévite) n'avait pu faire, Jésus l'avait fait. Après tout, le souci du prêtre était légitime : le contact avec une personne impure l'aurait souillé, et empêché d'exercer la tâche qui lui était attribuée. Mais Jésus avait supprimé les restrictions imposées par la Loi cérémonielle. On entrait dans une ère nouvelle !

Les premiers Chrétiens comprirent également que l'auberge de la parabole était l'Église, et que l'aubergiste symbolisait les pasteurs. Mais plus que cela, ils comprirent que le Saint-Esprit avait été répandu sur eux, et les plaçait dans une *union* éthique avec Jésus-Christ le Bon Samaritain, qui les *rendait capables* d'imiter sa grâce et sa compassion.

La parabole ne les condamnait plus. Elle les libérait, plutôt, pour réaliser des œuvres d'amour et de compassion, par lesquelles viendrait le Royaume des Cieux.

La foi du Bon Samaritain est devenue à partir de là, et à jamais, un modèle pour l'Église. En l'imitant, les fidèles saints des premiers temps de la Bonne Nouvelle, prirent en charge les indigents qui vivaient parmi eux, avec un empressement et une efficacité qui plongea dans la perplexité l'ensemble de la population. Étant les seuls à avoir accès au « pain de la vie » (Jean 6:48), ils savaient que si *eux* ne nourrissaient pas les foules d'âmes affamées de leur temps, *personne* ne le ferait. Ils étaient poussés par une sainte compulsion.

Luc nous parle de la libéralité de l'Église de Jérusalem, dirigée par Barnabas, d'une manière particulièrement charitable :

Les apôtres rendaient avec beaucoup de force témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus. Et une grande grâce reposait sur eux tous. Car il n'y avait parmi eux aucun indigent : tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de ce qu'ils

avaient vendu, et le déposaient aux pieds des apôtres ; et l'on faisait des distributions à chacun selon qu'il en avait besoin. Joseph, surnommé par les apôtres Barnabas, ce qui signifie fils d'exhortation, Lévite, originaire de Chypre, vendit un champ qu'il possédait, apporta l'argent, et le déposa aux pieds des apôtres. (Actes 4:33-37)

Écrivant aux Corinthiens, Paul décrit les attributs de Bon Samaritain de l'Église Macédonienne.

Nous vous faisons connaître, frères, la grâce de Dieu qui s'est manifestée dans les Églises de la Macédoine. Au milieu de beaucoup de tribulations qui les ont éprouvées, leur joie débordante et leur pauvreté profonde ont produit avec abondance de riches libéralités de leur part. Ils ont, je l'atteste, donné volontairement selon leurs moyens, et même au delà de leurs moyens, nous demandant avec de grandes instances la grâce de prendre part à l'assistance destinée aux saints. Et non seulement ils ont contribué comme nous l'espérions, mais ils se sont d'abord donnés eux-mêmes au Seigneur, puis à nous, par la volonté de Dieu.

(2 Corinthiens 8:1-5).

Et la foi du Bon Samaritain fut imitée par beaucoup d'autres, aussi bien par des Églises que par des individus, pendant toute l'ère du Nouveau Testament : Tabitha (Actes 9:36-41), Tite (2 Corinthiens 8:16-17), Paul (Actes 11:27-30), Pierre et Jacques (Galates 2:9-10), Phoebé (Romans 16:1-2), Stéphanas, Fortunatus et Achaïcus (1 Corinthiens 16:17-18), Philémon (Philémon 5), Épaphrodite (Philippiens 2:25-30), l'Église de Thyatire (Apocalypse 2:19), Tychique (Éphésiens 6:21-22), et Corneille (Actes 10:31). Tous, sans exception, démontrèrent la réalité de leur foi par leur compassion désintéressée. A l'instar du Bon Samaritain, ils ont respecté à la fois les exigences de la Loi et celles de l'amour. Comme Lui, ils ont réalisé que la charité fait partie du travail de justice, du travail de l'évangélisation. Et que c'était *leur* travail.

C'était *leur* travail. Pas celui du gouvernement civil. Pas celui de la bureaucratie. Pas celui des Pharisiens. Ni du Sanhédrin. Ni des Romains, des Grecs ou des Juifs. C'était *leur* travail.

C'était un travail que personne d'autre ne pouvait faire.

Et parce qu'ils l'ont fait, ils ont pu vaincre l'Empire Romain en moins de trois siècles.

Le secours de Dieu Lui-même

Le peuple de Dieu a toujours été aimé et secouru par Dieu Lui-

même.

Quand ils sont restés sans abri, Il leur a procuré un asile. Par exemple, quand Abraham n'était encore qu'un berger errant, le Seigneur fit alliance avec lui en lui disant :

Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve d'Euphrate, le pays des Kéniens, des Keniziens, des Kadmoniens, des Héthiens, des Phéréziens, des Rephaïm, des Amoréens, des Cananéens, des Guirgasiens et des Jébusiens (Genèse 15:18-21).

Lorsque ses descendants se virent poussés par la famine à quitter leurs foyers, Dieu toucha le cœur du Pharaon d'Égypte pour qu'il ouvrît son pays aux Juifs, en disant :

Tu as ordre de leur dire : Faites ceci. Prenez dans le pays d'Égypte des chars pour vos enfants et pour vos femmes ; amenez votre père, et venez. Ne regrettez point ce que vous laisserez, car ce qu'il a de meilleur dans tout le pays d'Égypte sera pour vous (Genèse 45:19-20).

Plus tard, lorsque la situation en Égypte leur rendit la vie insupportable, Dieu leur promit un nouveau foyer, un pays où coulerait le lait et le miel.

L'Éternel dit : J'ai vu la souffrance de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu les cris que lui font pousser ses oppresseurs, car je connais ses douleurs. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays dans un bon et vaste pays, dans un pays où coulent le lait et le miel, dans les lieux qu'habitent les Cananéens, les Héthiens, les Amoréens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens. Voici, les cris d'Israël sont venus jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que leur font souffrir les Égyptiens. Maintenant, va, je t'enverrai auprès de Pharaon, et tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël (Exode 3:7-10).

Chaque fois que le peuple s'est trouvé exilé, seul, accablé par la fatigue dans un désert aride, Dieu est accouru à son secours et lui a donné un abri.

Le père des orphelins, le défenseur des veuves, c'est Dieu dans sa demeure sainte. Dieu donne une famille à ceux qui étaient abandonnés, Il délivre les captifs et les rend heureux ; les rebelles seuls habitent des lieux arides (Psaumes 68:5-6).

Ainsi, tout au long des âges, Son peuple a crié sa louange en disant :

Je t'aime, ô Éternel, ma force ! Éternel, mon rocher, ma forteresse, mon libérateur ! Mon Dieu, mon rocher, où je trouve un abri ! Mon bouclier, la force qui me sauve, ma haute retraite ! Je m'écrie : Loué soit l'Éternel ! Et je suis délivré de mes ennemis (Psaumes 18:1-3).

Mais les hommes de ce peuple n'ont pas seulement élevé de joyeux cantiques de louanges, ils ont été amenés à offrir eux-mêmes un logis aux sans-abri. Ayant goûté à l'abondance de la bonté de Dieu, ils se sont sentis obligés de servir pareillement les autres. Ils sont devenus de « Bons Samaritains ». Comme l'apôtre Paul, ils ont affirmé la nécessité de donner ce qui leur avait été donné.

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction ! Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ (2 Corinthiens 1:3-5).

Ils prirent soin de l'étranger, de l'inconnu, de l'immigré parmi eux, du faible, du pauvre et du méprisé, parce qu'eux-mêmes avaient été un jour dans cet état de dénuement et que Dieu les avait gracieusement relevés (Exode 22:21-24, 23:9 ; Lévitique 19:32-34).

Les « Bons Samaritains » de Dieu abritent les dépossédés, parce qu'eux-mêmes ont été abrités.

De même, lorsqu'ils ont eu faim, Dieu les a nourris. Il les a nourris dans le jardin (Genèse 2:16). Il leur a donné la manne dans le désert (Exode 16:4). Il les a nourris de pain le matin et de viande le soir (Exode 16:12). Il les a nourris dans un pays généreux où abondaient les raisins, les grenades et les figues, où coulaient le lait et le miel (Nombres 13:23-27). Il les a nourris pendant les famines (Ruth 1:1-6), dans les périodes d'oppression (Ezéchiel 34:13-14), de détresse (1 Rois 19:1-8), de sécheresse (1 Rois 17:1-16) et en temps de guerre (1 Samuel 21:1-6).

«L'Éternel ne laisse pas le juste souffrir de la faim » (Proverbes 10:3).

Lorsque Jésus, le vrai Bon Samaritain, est venu, Il est venu *donner à manger*. Les hommes étaient affamés. Alors Jésus leur a donné à manger. Il leur a donné à manger des pains et des poissons (Jean 6:1-14). Et il leur a donné à manger le « pain de la vie » (Jean 6:33). Il leur a dit « Je suis le pain de la vie. Celui qui viendra à Moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en Moi n'aura jamais soif » (Jean 6:35).

Et il poursuivit :

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde (Jean 6:47-51).

De toute évidence, « cette parole est dure ; qui peut l'écouter ? » (Jean 6:60). Mais une chose saute aux yeux. Jésus est venu nourrir les affamés. Il est venu nous inviter à sa table de banquet (1 Corinthiens 11:23-25). Il est venu souper avec nous, et nous avec lui (Apocalypse 3:20). Il est venu dresser une table devant nous en face de nos adversaires, oindre d'huile nos têtes et remplir nos coupes jusqu'à ce qu'elles débordent (Psaumes 23:5). Il est venu nous nourrir au glorieux festin des noces de l'Agneau (Apocalypse 19:7-9).

Depuis, les Chrétiens ont mis l'Eucharistie au centre de leur office religieux hebdomadaire. Ils se réunissent pour manger. Dieu rassemble les siens autour de Lui, et les nourrit de Sa générosité.

Il en résulte que les « Bons Samaritains » de Dieu nourrissent à leur tour les affamés, parce qu'ils ont été eux-mêmes nourris. Et de ce fait, ce sont les *seuls* capables de nourrir. Ils sont les *seuls* à avoir reçu les aliments de Dieu Lui-même. Ils sont les *seuls* à avoir été vraiment abrités, vraiment nourris. Ils sont les *seuls* à connaître le refuge authentique, la nourriture authentique. Et ils sont les *seuls* à avoir toujours devant les yeux les rappels constants de cette disposition divine : la terre promise et la communion commémorative.

Le peuple de Dieu est le seul capable d'effectuer un service de « Bon Samaritain », parce que c'est le seul à y avoir été rendu capable par le service du « Bon Samaritain ».

Les Chrétiens sont censés assujettir toute la terre (Genèse 1:28 ; Matthieu 28:19-20). C'est leur travail : une mission assignée par Dieu, pour l'exécution de laquelle eux, et eux seuls, sont équipés pour l'éternité. Mais le pouvoir *et* l'autorité viennent par le service. Il n'y a pas dans la Bible de principe de domination qui soit plus fondamental. La charité est le premier pas vers la réforme et la victoire (Ésaïe 58:10-12).

De la table du Seigneur

Au long de l'histoire, les Chrétiens ont pris soin des pauvres, se rappelant le soin qu'ils avaient eux-mêmes reçu d'en haut. Et ils l'ont particulièrement retenu à propos de la Cène du Seigneur. Depuis des siècles, l'Église Libre Presbytérienne d'Écosse assure la distribution d'aumônes immédiatement après le repas de communion. De même, les Églises Chrétiennes Réformées font traditionnellement des dons spéciaux aux pauvres, au terme du service trimestriel de l'Eucharistie. Les Baptistes primitifs ont des dispositions spéciales pour faire des dons caritatifs quand on passe les éléments de la communion, de sorte que tous puissent festoyer. Les Églises liturgiques historiques distribuent de la nourriture et des vêtements pendant les Eucharisties de Noël et de Pâques, afin que tout le monde partage l'abondance de la table du Seigneur, même ceux qui se trouvent dans les chemins et le long des haies (Luc 14:16-24). Parce que « heureux celui qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu » (Luc 14:15).

Cette intégration particulière des préoccupations physiques et spirituelles n'est possible que parmi le peuple de Dieu. Les bureaucraties ne peuvent pas même aborder le soin total des pauvres que fournit l'Église. Pas plus que ne peuvent le faire les États, ou les autres associations et groupements séculiers.

C'est pourquoi il est vraiment tragique que l'Église perde la vision de tout ceci. Quand elle minimise le Repas du Seigneur en faveur d'affaires « plus importantes », quand elle tente de séparer les affaires « célestes » des affaires « du monde », quand elle distingue entre « le sacré » et « le profane », quand elle néglige les problèmes « sociaux » pour s'occuper des questions « spirituelles », quand elle délègue à des tiers sa responsabilité en matière de soin des pauvres, elle devient comme le sel qui a perdu sa saveur (Matthieu 5:13). Elle délaisse la Grande Commission de gagner toutes les choses pour le Seigneur Jésus (Matthieu 28:18-20). Elle ne s'efforce plus de « réunir toutes choses en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » (Éphésiens 1:10). Elle fait le jeu des ennemis de la vérité (1 Pierre 5:8). Elle n'arrive pas à reconnaître que la charité est une composante essentielle du travail de la Bonne Nouvelle.

Dans un tel désordre de priorités, est-il surprenant que notre évangélisation se soit enlisée ? Est-il surprenant que le matérialisme se soit glissé dans nos Églises, presque à notre insu ? Est-il surprenant

que notre jeunesse abandonne le foyer pour entrer dans cette maison des horreurs qu'est devenue la culture américaine ? Est-il surprenant que nos familles soient en train de se désintégrer, que nos écoles tombent en ruines, et que l'humanisme séculier ait pris le contrôle des médias, des tribunaux et des arts ? Est-ce une surprise ? Faut-il s'étonner de ce que nos rues, nos allées et nos parcs soient encombrés des déchets humains d'une économie devenue folle ? Vraiment ?

Certainement pas.

Quand le peuple de Dieu oublie qui il est ; quand il oublie ce qu'il est censé faire ; quand il oublie qui il sert et dans quel but, alors le monde entier en souffre. « Quand il n'y a pas de révélation, le peuple est sans frein... » (Proverbes 29:18).

Les fondements mêmes de notre vie et de notre liberté sont en danger, parce que nous *avons oublié*. Et « quand les fondements sont renversés, le juste, que ferait-il ? » (Psaumes 11:3).

Que pouvons-nous faire ?

Et bien, c'est simple. Faire notre travail.

« Rebâtir sur d'anciennes ruines », « relever les fondements antiques », « réparer les brèches » et « restaurer les chemins » : « rendre notre pays habitable » (Ésaïe 58:12).

Et comment le ferons-nous ?

Là encore c'est simple. En faisant notre travail.

En donnant « notre propre subsistance à celui qui a faim », et en « rassasiant l'âme indigente » (Ésaïe 58:10).

C'est tout.

Mais bien entendu, c'est beaucoup. Et c'est ce qui mène à l'abondance.

Conclusion

Le second principe fondamental du projet biblique concernant l'aide sociale, c'est que la charité est *notre* travail. C'est le travail des Chrétiens.

Le Bon Samaritain présente à l'Église le modèle de la compassion et de la charité. Il est venu rappeler que, comme Dieu a pris soin de nous, il nous revient de prendre soin de ceux qui dans le monde sont en détresse. Il est venu comme un signe de tout ce que le Christ a fait pour nous, et de la responsabilité qui en résulte. Jésus est venu nourrir son peuple du pain de la vie, et c'est à nous maintenant de nourrir les

indigents avec cette même générosité. Il nous faut combiner les préoccupations spirituelles et physiques pour répondre aux besoins de l'homme *intégral*. C'est là l'une des dynamiques spéciales de la célébration de l'Eucharistie.

Le Bon Samaritain n'a pas attendu. Il ne s'est pas déchargé de sa responsabilité sur quelqu'un d'autre. Il a compris que c'était à *lui* de secourir la victime sur le bord de la route avec le même soin que celui dont il avait bénéficié de la part du Dieu Tout-puissant lui-même.

Pouvons-nous faire moins ?

Résumé

L'histoire du Bon Samaritain, si choquante qu'elle ait été pour celui qui interrogeait le Christ, était une défense classique de la foi de l'Ancien Testament, de la foi d'Abraham, d'Isaac, de Moïse, de David et de tous les prophètes : celle de la Loi et de l'amour.

Le héros de l'histoire, qui est en fait le Christ lui-même, refusait de fuir sa responsabilité très nette d'authentifier ses Paroles par des actes.

Les premiers Chrétiens, animés par la puissance du Saint-Esprit, utilisaient le Bon Samaritain comme modèle dans leurs propres œuvres : conformément à l'esprit de la Loi, ils prenaient soin des veuves et des orphelins, et soutenaient de manière sacrificielle diverses formes de secours social.

Ils savaient que la charité était *leur* travail à *eux* et à personne d'autre, parce qu'*eux seuls* étaient qualifiés, *eux seuls* avaient bénéficié des soins de Dieu Lui-même.

L'Eucharistie est emblématique du fait que Dieu prend soin de nos besoins essentiels et fondamentaux, et qu'il nous appartient de nous tourner pareillement vers le monde et de prendre soin des besoins des autres. Voilà notre travail.

Le défi face auquel nous nous trouvons est tout simple : faire notre travail ; maintenir l'héritage du Samaritain.

3. L'AUTORITÉ PAR LE SERVICE

Achaz avait vingt ans lorsqu'il devint roi, et il régna seize ans à Jérusalem. Il ne fit point ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, comme avait fait David, son père... L'Éternel, son Dieu, le livra entre les mains du roi de Syrie ; et les Syriens le battirent et lui firent un grand nombre de prisonniers, qu'ils emmenèrent à Damas. Il fut aussi livré entre les mains du roi d'Israël, qui lui fit éprouver une grande défaite. Pékach, fils de Remalia, tua dans un seul jour en Juda cent vingt mille hommes, tous vaillants, parce qu'ils avaient abandonné l'Éternel, le Dieu de leurs pères. Zicri, guerrier d'Éphraïm, tua Maaséia, fils du roi, Azrikam, chef de la maison royale, et Elkana, le second après le roi. Les enfants d'Israël firent parmi leurs frères deux cent mille prisonniers, femmes, fils et filles, et ils leur prirent beaucoup de butin, qu'ils emmenèrent à Samarie. (2 Chroniques 28:1, 5-8).

Il essayait simplement de sauver sa peau. Et apparemment, il n'y avait pas d'autre manière d'y réussir. Avec des armées ennemies à sa gauche et des armées ennemies à sa droite, tout secours semblait bon à prendre. Il se raccrochait à des chimères.

Il semble qu'un peu plus tôt sous le règne d'Achaz, Retsin, roi d'Aram (Syrie), et Pékach, roi d'Israël, tentèrent de l'obliger à entrer dans leur alliance défensive contre l'Assyrie (Ésaïe 7:1). N'ayant pu l'en convaincre, ils avaient décidé d'envahir Jérusalem (2 Rois 16:5). L'armée du jeune roi fut décimée, et un grand nombre de ses sujets furent emmenés en captivité.

Que pouvait faire le jeune roi ? Vers qui pouvait-il se tourner ? A qui se fier ?

Alors l'Éternel dit à Ésaïe : « Va à la rencontre d'Achaz, toi et Schear-Jaschub, ton fils, vers l'extrémité de l'aqueduc de l'étang supérieur, sur la route du champ du foulon. Et dis-lui : Sois tranquille, ne crains rien, et que ton cœur ne s'alarme pas, devant ces deux bouts de tisons fumants, devant la colère de Retsin et de la Syrie, et du fils de Remalia, de ce que la Syrie médite du mal contre toi, de ce qu'Éphraïm et le fils de Remalia disent : 'Montons contre Juda, assiégeons la ville, et battons-la en brèche, et proclamons-y pour roi le fils de Tabeel'. Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : « Cela n'arrivera pas, cela n'aura pas lieu. Car Damas est la tête de la Syrie, et Retsin est la tête de Damas. (Encore soixante-cinq ans, Éphraïm ne sera plus un peuple.) La Samarie est la tête d'Éphraïm, et le fils de Remalia est la tête de la Samarie. Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas. » (Ésaïe 7:3-9)

Au cœur d'une crise, Ésaïe est venu supplier le roi de placer sa

confiance dans le Seigneur. Même si ses armées étaient défaites, même si sa ville était assiégée, même si ses espérances étaient anéanties, Achaz pourrait compter sur la fidélité du Roi des rois. Il pourrait se tourner vers Lui. Après tout, que représentait Retsin à côté de la gloire redoutable du Dieu Tout-puissant ? Que représentait Pékach devant le Créateur souverain du ciel et de la terre ? Achaz pouvait rester dans le repos et attendre dans un silence confiant que Dieu le sauve de ses persécuteurs (Psaumes 7:1), car le Seigneur serait son rocher et son salut, sa haute retraite, son refuge au temps de la calamité (Psaumes 62:2). Le Seigneur Lui-même serait son bouclier, sa gloire et Il lui relèverait la tête (Psaumes 3:3).

Mais non, tout cela n'était pas suffisant pour l'infidèle Achaz. Il a voulu quelque chose de « plus sûr » que la promesse d'intervention et de faveur divine. Alors...

Le roi Achaz envoya demander du secours aux rois d'Assyrie
(2 Chroniques 28:16).

Pour Achaz la méthode de Dieu laissait à désirer. En fait, Dieu Lui-même n'était pas assez bon aux yeux d'Achaz. Il a préféré le trône de Ninive au trône céleste. Il a préféré la force de simples hommes à la force des armées de la gloire.

Et cette erreur d'appréciation, il l'a payée cher. Il l'a payée pendant le reste de sa vie.

Malheur, dit l'Éternel, aux enfants rebelles, qui prennent des résolutions sans moi, et qui font des alliances sans ma volonté, pour accumuler péché sur péché ! (Ésaïe 30:1).

Parce qu'il avait conclu une alliance impie, parce qu'il avait choisi de faire confiance aux hommes et à leurs projets, plutôt qu'à Dieu et à ses promesses d'alliance, Achaz provoqua la dévastation de son petit royaume.

Retsin et Pékach furent finalement repoussés, mais pour ce service les rois païens d'Assyrie lui firent payer un tribut énorme qui vida pratiquement le trésor royal (2 Chroniques 28:21). Achaz fut même obligé de dépouiller le Temple afin de payer les chefs de guerre de Ninive pour leur nouvelle « paix » imposée par la force (2 Chroniques 28:20-21). Il plaça un autel assyrien dans la cour du Temple (2 Rois 16:10-14) et relégua l'autel original d'airain, qu'il utilisa pour pratiquer la divination (2 Rois 16:15). Finalement, il en arriva à fermer le sanctuaire même du Temple, préférant les « hauts lieux » du

culte païen nouvellement installé (2 Chroniques 28:24-25), et désacralisant ainsi tout à fait le culte du Seigneur (2 Rois 16:17-18).

Et ce n'est qu'une petite partie des problèmes créés par l'attitude d'Achaz. Parce qu'en fin de compte, malgré toutes les dépenses, les chagrins et les compromis spirituels, l'Assyrie ne fut pas une alliée correcte. Lorsque les Édomites et les Philistins décidèrent de profiter de la situation de faiblesse de Juda, la hautaine Ninive ignora superbement la situation d'Achaz et le laissa impitoyablement mettre à sac (2 Chroniques 28:17-19).

L'autorité et le service

Il y a dans la Bible un principe fondamental de domination : *la domination par le service*. Ce principe est bien compris par l'État-providence moderne. Les politiciens et les planificateurs constatent que l'organisme qui fournit l'aide sociale au nom du peuple gagne à coup sûr l'allégeance du peuple. Alors, ils le « servent ». Et ils obtiennent la domination.

Jésus leur dit : Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas de même pour vous. Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Car quel est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; c'est pourquoi je dispose du royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en ma faveur, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. (Luc 22:25-30).

Malheureusement, les Chrétiens n'ont pas compris ce lien entre la charité et l'autorité. Ils sont tombés maintes et maintes fois dans le même piège qu'Achaz : les alliances avec l'ennemi.

Il faut bien qu'il y ait un responsable. On ne peut pas échapper à la responsabilité. Quand les gens sont dans le besoin, ou dans la crainte, ou dans le désespoir, ils cherchent une protection. Qui la leur donnera ? Et le protecteur, le bienfaiteur, que leur demandera-t-il en retour ?

Voilà pourquoi la responsabilité de la charité est, en dernier ressort, une question d'autorité. Et voilà aussi pourquoi la question de la charité est si explosive. Ce qui est en jeu, c'est le contrôle suprême de

la société. Et les hommes sont prêts à faire la guerre pour cela.

Ainsi, la bataille pour le contrôle de la charité est très semblable à une campagne militaire. Et Dieu a prévenu son peuple à plusieurs reprises : ne faites pas d'alliance avec les dieux étrangers. Ne faites pas d'alliances avec l'ennemi.

Les alliances impies

Les avertissements de Dieu contre la conclusion d'alliances impies sont clairs et nombreux.

N'entre pas dans le sentier des méchants, et ne marche pas dans la voie des hommes mauvais. Évite-la, n'y passe point ; détourne-t'en, et passe outre. Car ils ne dormiraient pas s'ils n'avaient fait le mal, le sommeil leur serait ravi s'ils n'avaient fait tomber personne ; car c'est le pain de la méchanceté qu'ils mangent, c'est le vin de la violence qu'ils boivent. Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour. La voie des méchants est comme les ténèbres ; ils n'aperçoivent pas ce qui les fera tomber. (Proverbes 4:14-19).

Lorsque les Israélites sortirent d'Égypte, Il insista sur la question.

Prends garde à ce que je t'ordonne aujourd'hui. Voici, je chasserai devant toi les Amoréens, les Cananéens, les Héthiens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens. Garde-toi de faire alliance avec les habitants du pays où tu dois entrer, de peur qu'ils ne soient un piège pour toi (Exode 34:11-12).

Le problème n'était pas tellement que les influences païennes des autres nations contamineraient le peuple de l'Alliance – même s'il est vrai que « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (1 Corinthiens 15:33). Le vrai problème était que *Dieu désirait que le peuple Lui fasse confiance, à Lui, et à Lui seul*. Pour sa sécurité, pour son conseil, pour son inspiration, pour ses règles de bien et de mal, de justice et d'injustice, de beauté et de connaissance, de plaisir et de sagesse, Dieu devait lui suffire entièrement, devait être sa seule source de secours et d'espérance.

Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, qui ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs, et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs, mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel, et qui la médite jour et nuit ! (Psaumes 1:1-2).

Chaque fois que le peuple de Dieu a violé ce principe fondamental, cela s'est terminé par une catastrophe.

Lot conclut une alliance impie avec Bera, roi de Sodome, et le résultat fut qu'il perdit toute sa fortune, sa situation, sa maison, et finalement sa femme (Genèse 19:1-26).

Asa conclut une alliance impie avec Ben-Hadad, roi d'Aram, et le résultat fut qu'il vida non seulement le trésor royal mais aussi celui du temple, laissant le royaume pratiquement en faillite (1 Rois 15:16-19).

Josaphat conclut une alliance impie avec Achab l'apostat, roi d'Israël, et le résultat fut qu'il faillit perdre sa vie dans la fraude et les intrigues (1 Rois 22:24-33 ; 2 Chroniques 18:1).

Refusant d'apprendre la leçon, Josaphat conclut une nouvelle alliance impie, cette fois avec le fils d'Achab, Achazia, et le résultat fut que toute la flotte royale fut détruite à Etsjon Guéber (2 Chroniques 20:35-37).

L'intention de Dieu n'était pas de rendre Israël simplement insulaire et isolationniste (Ésaïe 56:9-12). Ses interdictions n'étaient pas non plus l'expression de préjugés (Actes 10:34). Elles étaient morales et non politiques. Elles étaient éthiques et non culturelles.

Le rôle d'Israël était d'éduquer les nations de la terre (Ésaïe 49:6). Israël devait être la lumière des nations (Ésaïe 42:6). Cela signifie que le peuple de Dieu devait être un « peuple à part » (Deutéronome 14:2). Une « nation de sacrificateurs » pour le Seigneur (Exode 19:6). Il devait être absolument pur et intransigeant (Deutéronome 18:9-13).

Autrement, il ne serait pas capable de conduire tous les peuples de la terre à la vérité et à la vertu de justice (Matthieu 15:14). Il ne serait pas capable d'être « la pépinière du Royaume » (Jérémie 5:30-31). La domination s'obtenant par le *service*, chaque fois qu'il faisait *servir* des malfaiteurs à sa sécurité, il leur cédait son autorité et sa domination.

Ainsi, si les croyants doivent « faire de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et leur enseigner à observer tout ce que [le Christ a] prescrit » (Matthieu 28:19-20), alors nous devons *nous abstenir de toute alliance impie, en nous confiant uniquement et entièrement au Seigneur*.

La pépinière du Royaume

Lorsque l'Église a hérité de la charge d'Israël de prendre soin des nations de la terre avec les eaux de la vie (Apocalypse 22:17), avec le pain de vie (Jean 6:31 ; 1 Corinthiens 11:24), et la Parole de vie (1

Jean 1:1), elle a aussi hérité de l'interdiction de conclure des alliances impies.

Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger. Car quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle ? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit: « J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous », dit le Seigneur ; « Ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles », dit le Seigneur tout puissant. Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu (2 Corinthiens 6:14-7:1).

L'importance absolue de cet ordre est mise en lumière, d'une manière qui ne manque pas d'intérêt, dans la célébration de l'Eucharistie.

Le Repas du Seigneur ! Encore ?

Oui, encore ! Il s'avère que l'Eucharistie est l'une des sources *principales* de l'instruction biblique sur la charité.

Ce repas en commun devait être protégé de toute souillure et de toute banalisation : des divisions et des sectes (1 Corinthiens 11:18-19) ; de l'égoïsme et de la glotonnerie (1 Corinthiens 11:21-22), des motivations erronées et du manque d'engagement (1 Corinthiens 11:23-25), du formalisme desséché et de l'indignité (1 Corinthiens 11:26-27), et de la propre-justice et la tendance à condamner (1 Corinthiens 11:28-29).

Le repas devait être pur et sans souillure, parce qu'il était la célébration d'une Nouvelle Ère, d'une Nouvelle Alliance (Luc 22:20). Encore une fois, c'est de cela que Jésus parlait quand il disait :

Jésus leur dit : Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas de même pour vous. Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Car quel est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; c'est pourquoi je dispose du royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en ma faveur, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et

que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël (Luc 22:25-30).

Dans l'Ère Nouvelle de la Nouvelle Alliance, Jésus-Christ rassemble *son* peuple autour de *sa* table d'abondance, et les nourrit. Il les met ensuite sur des trônes pour juger le Royaume. A la différence des incroyants qui font confiance aux hommes et aux voies des hommes, les serviteurs qui gouvernent assis à la table de Dieu se distinguent par leur humble engagement à faire confiance au Christ et à ses voies.

En l'absence de pollution par des alliances impies et des luttes purement humaines, le service de l'Eucharistie était ainsi le signe suprême de l'influence de l'Église sur le monde. Il marqua sa domination sur les pouvoirs et les principautés, et la démarqua des soi-disant « bienfaiteurs » du monde. Il la mit à part comme la « pépinière du Royaume » : au service de la table même de Dieu.

Les miettes de cette table spirituelle nourriront le monde (Matthieu 15:27).

Les bureaucraties et les bienfaiteurs

En complète opposition à cette vérité biblique fondamentale, l'Église contemporaine a passé un accord avec les « bienfaiteurs », ce qui a pour résultat de diluer, ou peut-être même d'invalider son influence sur le monde. Bien que ses chefs reconnaissent volontiers leur responsabilité de service envers les pauvres, ils sont « descendus en Égypte » pour y chercher de l'aide. Comme Achaz, ils ont considéré des circonstances apparemment impossibles, et ils ont décidé de conclure une alliance impie. Au lieu de faire confiance à Dieu, en donnant à manger aux affamés, en habillant ceux qui sont nus, en logeant les sans-abri et en consolant ceux qui sont dans la détresse, comme Lui le faisait, depuis la table du Royaume, ils ont recouru à l'assistance des bureaucraties pesantes de l'État-providence.

Les Écritures exigent que ce soient les *Chrétiens* qui fassent le travail de la charité, et non les bureaucrates. Les Écritures affirment que c'est *l'Église* qui doit être le premier avocat des indigents, et non pas l'État. Il revient aux *Croyants* de montrer le chemin avec une compassion et une sollicitude constantes.

Aucun autre moyen ne peut faire acquérir au peuple de Dieu la domination et l'autorité à long terme. Le principe du service est le fondement de l'autorité.

Quand l'Église et ses dirigeants demandent plus d'intervention de l'État dans l'économie, plus de programmes « d'aide aux pauvres », et plus de législations pour procurer des droits sociaux, des allocations et des "discriminations positives", le travail du Royaume en est inévitablement compromis et paralysé. Une alliance impie a été conclue. Quand l'Église (et ses dirigeants) va demander à l'État de faire ce qu'elle devrait faire elle-même, quand elle essaie d'éviter la responsabilité qui est la sienne en la mettant sur les épaules de la bureaucratie, cela produit une déstabilisation. Quand l'Église abandonne la table du Seigneur et la responsabilité de servir depuis cette table, elle abandonne en même temps son droit de siéger aux trônes du jugement.

On doit prendre soin des pauvres.

Mais c'est à la communauté de la foi de s'en occuper. C'est à l'Église de prendre soin du monde, non à l'État. C'est *l'Église* qui doit servir.

Et elle doit le faire sans en être empêchée et entravée par des alliances impies.

C'est alors, et seulement alors, que l'Église pourra prendre la place qui est la sienne, en dirigeant, en influençant, en modelant et en guidant le monde. C'est alors, et seulement alors, que l'Église pourra être « comme un jardin arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent pas » (Ésaïe 58:11). C'est alors, et seulement alors, que l'Église pourra « rebâtir les anciennes ruines » et « relever les fondements antiques » et être appelée « réparateur des brèches, celui qui restaure les chemins, qui rend le pays habitable » (Ésaïe 58:12).

C'est alors, et seulement alors, que la Grande Commission pourra être en quelque mesure accomplie.

La leçon de Volker

William Volker était un millionnaire à une époque où un million de dollars représentait beaucoup d'argent. Il avait immigré et, parti de rien, il avait amassé une fortune. Et depuis les premiers temps de sa jeunesse, lorsqu'il avait commencé de travailler, il payait sa dîme. Au cours de sa vie, il a donné une fortune. Non, pas une fortune : plusieurs fortunes.

En 1910, devenu citoyen éminent de St. Louis (Missouri), Volker contribua à monter l'un des premiers organismes d'assistance sociale sur fonds publics qui aient existé aux États-Unis : le Département

Municipal d'Assistance Sociale. Il y apporta des sommes énormes : il fut le dernier grand donateur du secteur privé. Et il fit le dur apprentissage du lien direct qui existe entre la charité et l'autorité.

Le Département était géré par la ville. Et sur cette base charitable, les politiciens de la ville posèrent les fondations de l'une des machines politiques les plus puissantes de l'histoire américaine. L'homme qui hérita du contrôle du Département fut Tom Pendergast. Et comme il savait très bien se servir politiquement de ce contrôle, Pendergast a pu, pendant plusieurs décennies, faire et défaire les hommes politiques du Missouri, y compris un obscur Juge de Paix appelé Harry Truman.

Vers 1918, Volker a compris que sa décision avait vraiment fait du mal à la ville, et il se jura de ne plus jamais transiger sur ce principe fondamental : *la séparation de la charité et de l'État*. Plus jamais il ne mélangerait la charité et la politique. Il avait appris la leçon à la dure. Les politiciens cherchent toujours à acheter des suffrages avec l'argent des contribuables. Il adopta alors comme but de sa vie les paroles de Jésus : « Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes pour en être vus ; autrement, vous n'aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux » (Matthieu 6:1). A partir de 1918, il fit la charité en privé. Il donna des millions en secret. Même sa biographie fut intitulée *Mr. Anonymous*. Finies, les alliances impies.

Conclusion

Le troisième Principe fondamental du Projet biblique pour l'assistance sociale, c'est que l'Église ne doit pas compter sur le gouvernement civil pour faire son travail de charité, ni même chercher à s'assurer son aide. Ce serait une implication dans une alliance impie.

Achaz s'empêtra, lui et son royaume, dans une alliance impie, simplement pour n'avoir pas pu se résoudre à se fier à la suffisance du soin de *Dieu*. Par conséquent, la nation fut compromise et tomba dans les cycles terribles du péché et de la condamnation.

Dieu veut que son peuple soit la pépinière de son Royaume, nourrissant les nations de la terre de la bonté de la Parole. Il veut que ses serviteurs se distinguent nettement des « bienfaiteurs » du monde. Le Repas du Seigneur illustre cette distinction : les disciples confiants s'y nourrissent de l'inépuisable générosité de Dieu et servent le monde par la grâce venue de la foi, et non d'eux-mêmes.

La charité est trop importante pour la laisser à l'État. Il est aussi

bien trop dangereux de la laisser à l'État.

La charité est le travail de *l'Église*, et *non* de l'État. Ainsi, les Chrétiens individuels et les Églises locales doivent *faire* ce travail, sans l'aide impie du gouvernement civil.

Résumé

Achaz a conclu une alliance impie avec les ennemis de Dieu et entraîna de grandes souffrances pour ses sujets, le peuple de Juda.

En faisant cela, Achaz avait violé l'un des principes les plus essentiels dans les Écritures : le peuple de Dieu ne doit pas compter sur le monde ni sur les voies du monde ni sur les hommes du monde ; *seul* le Seigneur souverain est leur sécurité.

L'autorité s'obtient par le *service*, de sorte que quand nous permettons que des malfaiteurs nous servent de sécurité, nous leur cédon l'autorité et la domination.

L'Église a la charge d'être la pépinière du Royaume. Ainsi, c'est l'Église qui a le devoir d'apporter les bénéfices du Royaume aux nations, *pas* les bureaucrates, *pas* les « bienfaiteurs » : l'Église.

Ainsi, lorsque nous nous engageons dans une dépendance envers les hommes du gouvernement pour qu'ils réalisent notre travail, non seulement nous leur cédon une domination injustifiée, mais nous limitons aussi l'efficacité de notre impact évangélisteur.

La charité est trop importante pour la laisser à l'État. Il est aussi bien trop dangereux de la laisser à l'État. Il est temps que nous fassions notre travail.

4. AU BOULOT

Car, lorsque nous étions chez vous, nous vous disions expressément :
Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus.
(2 Thessaloniens 3:10)

Lorsque Jésus demanda des « moissonneurs » pour la récolte (Luc 10:2), il en trouva certainement un en Paul de Tarse !

Paul a travaillé au temps de la pauvreté et au temps de la prospérité (Philippiens 4:12). Il a travaillé dans la persécution et dans la popularité (Actes 14:8-19). Il a travaillé dans son pays et à l'Étranger (Actes 11:25-30). Il a travaillé pendant la saison et hors saison (2 Timothée 4:1-8). Il continuait à travailler même après avoir été frappé à coups de bâton, lapidé et naufragé (2 Corinthiens 11:25). Il travaillait à ses fréquents voyages, malgré les dangers sur les fleuves, les dangers de la part des brigands, des Juifs, des Païens, malgré les dangers du désert, les dangers de la mer et les dangers que causaient les faux-frères (2 Corinthiens 11:26). Il travaillait malgré de nombreuses difficultés : les nuits sans sommeil, la faim, la soif, le froid et les intempéries (2 Corinthiens 11:27). Paul travaillait, travaillait, travaillait.

L'importance du travail, il l'apprit tôt dans la vie, bien avant sa conversion. Bien qu'il fût mis à part, de par son éducation et ses capacités, pour devenir un enseignant de la Loi (Actes 22:3), il devait quand même apprendre un métier. Et il apprit celui de fabricant de tentes (Actes 18:2-3).

Faire des tentes est un travail difficile.

Plus tard, lorsqu'il commença à travailler pour la mission, il continua de financer son ministère en exerçant son métier. Parlant aux anciens d'Éphèse, il disait :

«Vous savez vous-mêmes que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux des personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré de toutes manières que c'est en travaillant ainsi qu'il faut soutenir les faibles, et se rappeler les paroles du Seigneur, qui a dit lui-même : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Actes 20:34-35).

Il ne manquait pas de bien le faire comprendre lorsque l'occasion s'en présentait. Il le souligne lorsqu'il écrit à l'Église corinthienne pour la première fois (1 Corinthiens 4:12, 9:14-15), et le fait encore dans sa deuxième lettre (2 Corinthiens 11:7, 2:13). Il signale cette circonstance deux fois dans la première lettre à l'Église

thessalonicienne (2:9, 4:11), et de nouveau dans sa seconde lettre (2 Thessaloniens 3:8). Et dans toutes les autres lettres du Nouveau Testament, sauf une, il y fait allusion, de manière directe ou indirecte.

En fait, il s'adressait volontiers à ses frères dans le ministère comme « compagnons d'œuvre » ou « collègues » pour être bien certain que l'idée avait été comprise (Romains 16:3, 9, 21 ; Philippiens 2:25, 4:3 ; Philémon 1, 24).

L'éthique biblique du travail

Cependant, Paul n'était pas un cas isolé parmi les héros de la foi, dans son attachement au travail diligent. Dieu s'est très souvent servi de travailleurs, d'ouvriers ordinaires, pour la mise en œuvre de son plan glorieux de rédemption. Il s'est servi de bergers comme Jacob (Genèse 30:31-43) et David (1 Samuel 17:15). Il s'est servi de cultivateurs comme Amos (Amos 7:14) et Gédéon (Juges 6:11). Il s'est servi de commerçants comme Abraham (Genèse 13:2) et Lydia (Actes 16:14). Il s'est servi d'artisans comme Aquilas (Actes 18:2-3) et Oholiab (Exode 31:6). Il s'est servi d'artistes comme Salomon (1 Rois 4:32) et Betsaléel (Exode 31:2-5). Et les disciples qu'il choisit pour convertir les nations de la terre au cours du premier siècle, furent des laboureurs, des hommes de peu d'estime : des collecteurs d'impôt et des pêcheurs (Actes 4:13).

Cela tient à ce que le travail est le moyen par lequel le peuple de Dieu gagne la domination promise de la terre. Finalement, les « artisans » triompheront des « cornes » (Zacharie 1:18-21). Autrement dit, les hommes qui travaillent avec application aux tâches ordonnées par Dieu, finiront par vaincre ceux qui s'emparent du pouvoir par la force et par la ruse. Remarquez que tout au long de l'Écriture, on voit les instruments du travail constamment détruire les instruments de la guerre et de l'intrigue.

Shamgar battit une armée de 600 guerriers philistins, armé seulement d'un aiguillon à bœufs (Juges 3:31).

Yaël défit le commandant de l'armée de Canaan avec un pieu de tente (Juges 4:17-22).

Gédéon mena à la victoire sur l'armée de Madian sa petite bande d'hommes fidèles, munis seulement de cruches vides, de torches et de trompettes (Juges 7:13-23).

Le pervers Abimélec mit en déroute toutes les armées qu'il attaqua,

mais ne put se défendre du morceau de meule que lui lança sur la tête la femme de Thébets (Juges 9:50-54).

Samson tua 1000 Philistins, rien qu'avec une mâchoire d'âne (Juges 15:14-16).

La brigade de Saül, découragée, sans épées et sans lances, réussit à délivrer Israël de la puissante armée des Philistins en opérant une diversion avec tout juste deux hommes (1 Samuel 13:19-14:23).

Et le jeune David terrassa le gigantesque guerrier Goliath sans armure, sans épée, et sans bouclier ni lance ; il n'avait que son bâton de berger, sa fronde, et cinq pierres lisses choisies dans un torrent (1 Samuel 17:40-50).

Même Christ utilisait des outils ordinaires, des instruments de travail, quand Il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle : Il les a clouées sur la croix (Colossiens 2:13-15) !

La domination vient *au travers* du service. Mais elle vient par le travail. Le travail est la main qui cueille le fruit d'or des très grandes et précieuses promesses de Dieu. Le travail, finalement et inévitablement, triomphera de la force et de la ruse. Le soc de la charrue et la serpe triompheront du glaive et de la lance.

Il arrivera, dans la suite des temps, que la montagne de la maison de l'Éternel sera fondée sur le sommet des montagnes, qu'elle s'élèvera par-dessus les collines, et que toutes les nations y afflueront. Des peuples s'y rendront en foule, et diront : Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies, et que nous marchions dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem la parole de l'Éternel. Il sera le juge des nations, l'arbitre d'un grand nombre de peuples. De leurs glaives ils forgeront des socs de charrue, et de leurs lances des serpes : une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre (Ésaïe 2:2-4).

C'est Dieu qui accorde la puissance, les richesses et la domination (Deutéronome 8:18), et il les donne aux travailleurs et aux ouvriers diligents (Proverbes 10:4).

Ainsi, loin d'être une amère conséquence de la Chute, le travail est un aspect essentiel du plan général de Dieu pour l'homme. En fait, « il n'y a rien de mieux pour l'homme que de se réjouir de son travail » (Ecclésiaste 2:24, 3:22).

Le travail fait partie du plan parfait de Dieu pour tous les hommes. Nous avons été faits pour le travail. Ainsi, l'abondance de travail est

une bénédiction. Le manque de travail est une malédiction.

Qui sont les pauvres ?

Selon l'Écriture, il y a fondamentalement deux catégories de gens pauvres. Ces deux catégories sont définies, au moins en partie, en termes de *travail*. Il y a les pauvres auxquels *est refusée* l'opportunité de travailler, et il y a les pauvres qui *refusent* l'opportunité de travailler. Les « Lois des Pauvres » des premiers temps de la reine Élisabeth, sur lesquelles se fondaient encore récemment les politiques sociales de notre Civilisation Occidentale, distinguaient entre les pauvres « dignes d'attention » et les pauvres « indignes d'attention ». La Bible les appelle respectivement les pauvres « opprimés » et les pauvres « paresseux ».

Il nous faut bien comprendre cette distinction, si nous voulons exercer en quelque mesure la charité biblique.

Les opprimés

Les opprimés sont objet de la préoccupation particulière de Dieu.

Heureux celui qui a pour secours le Dieu de Jacob, qui met son espoir en l'Éternel, son Dieu ! Il a fait les cieux et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve. Il garde la fidélité à toujours. Il fait droit aux opprimés ; Il donne du pain aux affamés ; l'Éternel délivre les captifs ; l'Éternel ouvre les yeux des aveugles ; l'Éternel redresse ceux qui sont courbés ; l'Éternel aime les justes. L'Éternel protège les étrangers, Il soutient l'orphelin et la veuve, mais il renverse la voie des méchants (Psaumes 146:5-9).

Je louerai de ma bouche hautement l'Éternel, je le célébrerai au milieu de la multitude ; car il se tient à la droite du pauvre, pour le délivrer de ceux qui le condamnent (Psaumes 109:30-31).

Je sais que l'Éternel fait droit au misérable, justice aux indigents (Psaumes 140:12).

Il relève les humbles, et délivre les affligés ; Il anéantit les projets des hommes rusés, et leurs mains ne peuvent les accomplir ; Il prend les sages dans leur propre ruse, et les desseins des hommes artificieux sont renversés : ils rencontrent les ténèbres au milieu du jour, ils tâtonnent en plein midi comme dans la nuit. Ainsi Dieu protège le faible contre leurs menaces, et le sauve de la main des puissants ; et l'espérance soutient le malheureux, mais l'iniquité ferme la bouche (Job 5:11-16).

Tu entends les vœux de ceux qui souffrent, ô Éternel ! Tu affermis leur cœur ; tu prêtes l'oreille pour rendre justice à l'orphelin et à l'opprimé,

afin que l'homme tiré de la terre cesse d'inspirer l'effroi (Psaumes 10:17-18).

L'Éternel fait justice, Il fait droit à tous les opprimés (Psaumes 103:6).

Lorsque Jésus commença son ministère, son attention se porta particulièrement sur les opprimés. Il demeura parmi eux (Luc 5:1-11) ; il mangea avec eux ; il les reconforta (Luc 12:22-34) ; il leur donna à manger (Luc 9:10-17) ; il guérit leurs maladies (Luc 7:18-23) ; et il exerça son ministère envers eux (Luc 7:18-23). Quand il résuma l'œuvre de sa vie, il cita Ésaïe en disant :

L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres ; Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du Seigneur (Luc 4:18-19).

Et lorsqu'il répondit à Jean-Baptiste, qui demandait des preuves quant à son identité de Christ, il dit :

Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute ! (Luc 7:22-23).

Les paresseux

Mais, tandis que les opprimés sont l'objet d'une attention particulière de la part de Dieu, les paresseux font l'objet de sa condamnation particulière.

Les paresseux laissent passer les opportunités (Proverbes 6:9-10), s'appauvrissent d'eux-mêmes (Proverbes 10:4), sont victimes d'un esclavage auto-infligé (Proverbes 12:24), et sont incapables d'arriver à quelque chose dans la vie (Proverbes 15:19). Le paresseux est orgueilleux (Proverbes 13:4), vantard (Proverbes 10:26), concupiscent (Proverbes 13:4), gaspilleur (Proverbes 12:27), imprévoyant (Proverbes 20:4) et nonchalant (Proverbes 24:30-34). Il se trompe lui-même (Proverbes 26:16), il est négligent (Ecclésiaste 10:18), improductif (Matthieu 25:26) et impatient (Hébreux 6:12). Le paresseux mourra de son relâchement, égaré par l'excès de sa folie (Proverbes 5:22-23). Bien qu'il se trouve toujours des excuses (Proverbes 22:13), sa paresse finira par le dévorer, (Proverbes

24:30-34), l'immobiliser (Proverbes 26:14) et lui faire éprouver la faim (Proverbes 19:15).

La véritable charité

Il y a une différence très nette entre les opprimés et les paresseux. Les opprimés *voudraient* travailler, si seulement ils le *pouvaient*. Les paresseux *pourraient* travailler, si seulement ils le *voulaient*.

Puisque le seul moyen de s'élever et de sortir de la pauvreté – et en fait, le seul moyen de réaliser le but que Dieu nous a fixés – est le travail diligent, la différence entre ceux qui veulent travailler et ceux qui ne le veulent pas a des implications *très* importantes en matière d'aide sociale.

La charité envers les opprimés comporte le fait de détacher « les chaînes de la méchanceté », de dénouer « les liens de la servitude » et de « renvoyer libres les opprimés » (Ésaïe 58:6) ; la charité implique de partager son pain avec celui qui a faim, de faire entrer les malheureux sans asile dans sa maison, et de vêtir ceux qui sont nus (Ésaïe 58:7). Elle implique de transformer la pauvreté en productivité.

La charité envers les paresseux, en revanche, comporte *l'avertissement* et *la réprimande* (2 Thessaloniens 3:15 ; Proverbes 13:18). La réponse compatissante et affectueuse envers un paresseux est de l'avertir. Il doit être averti des conséquences de l'immoralité (Proverbes 5:10), de la paresse (Proverbes 6:11), de la fraude (Proverbes 10:3), de la négligence (Proverbes 10:4), de l'égoïsme (Proverbes 11:24), de la vantardise (Proverbes 14:23), du relâchement (Proverbes 19:15), de l'ivrognerie (Proverbes 21:17), de la glotonnerie (Proverbes 23:21) et du vol (Proverbes 28:22). La charité envers le paresseux ne renforce pas sa complaisance en lui rendant la vie de plus en plus facile par le détournement d'allocations sociales accordées n'importe comment. Au lieu de cela, la charité envers le paresseux le prépare, et lui donne la possibilité de progresser *au-delà* de la dépendance, au-delà des aides sociales.

Subventionner les paresseux équivaut à *subventionner le mal*. C'est *subventionner la dépendance*. En fin de compte, c'est *subventionner l'esclavage* : d'abord l'esclavage moral, et ensuite l'esclavage physique. Par ailleurs, refuser de prendre soin des opprimés équivaut à *avaliser le mal*. C'est *avaliser l'injustice*. En fin de compte, c'est *avaliser l'esclavage* : encore une fois, l'esclavage moral et physique.

Mettre en œuvre la charité

L'apôtre Paul, maître travailleur pour le Royaume de Dieu, comprenait tout cela, et il a inséré dans le projet biblique d'aide sociale l'exigence fondamentale du travail ; exigence qui en dernier ressort marquait la distinction entre les opprimés, ou pauvres dignes d'attention, et les paresseux, ou pauvres indignes d'attention.

Nous vous recommandons, frères, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, de vous éloigner de tout frère qui vit dans le désordre, et non selon les instructions que vous avez reçues de nous. Vous savez vous-mêmes comment il faut nous imiter, car nous n'avons pas vécu parmi vous dans le désordre. Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais, dans le travail et dans la peine, nous avons été nuit et jour à l'œuvre, pour n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le droit, mais nous avons voulu vous donner en nous-mêmes un modèle à imiter. Car, lorsque nous étions chez vous, nous vous disions expressément : Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. Nous apprenons, cependant, qu'il y en a parmi vous quelques-uns qui vivent dans le désordre, qui ne travaillent pas, mais qui s'occupent de futilités. Nous invitons ces gens-là, et nous les exhortons par le Seigneur Jésus Christ, à manger leur propre pain, en travaillant paisiblement. Pour vous, frères, ne vous laissez pas de faire le bien. Et si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous disons par cette lettre, notez-le, et n'ayez point de communication avec lui, afin qu'il éprouve de la honte. Ne le regardez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère (2 Thessaloniens 3:6-15).

Ceux qui devaient se réunir autour de la table du Seigneur, pour manger par sa générosité, pour bénéficier de sa Charité, avaient l'obligation de travailler. S'ils le refusaient, ils en perdaient l'accès.

C'était aussi simple que ça.

Et cela n'a vraiment pas changé.

L'obligation des Chrétiens envers les opprimés est de dénouer les liens qui les entravent, non pas de leur fournir simplement une aide d'urgence. La tâche de Bon Samaritain consiste à les mettre sur la voie de la guérison. La charité implique l'éducation, la formation au travail, le conseil aux familles, la rééducation des jeunes et la gestion de l'argent, aussi bien que les soupes populaires, les missions de secours et la fourniture d'abris pour les sans-logis. La charité implique des actions juridiques et législatives pour ouvrir la moitié inférieure du marché, afin que les pauvres ne restent pas exclus de l'économie. la charité implique tout cela, plus la promotion des droits et des libertés

civiles.

L'obligation des Chrétiens envers les paresseux, c'est de faire sauter les encouragements à la paresse. La tâche du Bon Samaritain est de les remettre debout sur leurs deux jambes. La charité implique l'élimination de certains « droits sociaux » invalidants. (Quel mots pervers : ils signifient que les paresseux ont légalement *droit* à la richesse des personnes qui font des économies !) La charité implique de se débarrasser des programmes étatiques de discrimination positive, des subventions et des allocations sociales diverses, tout comme des programmes d'hygiène et de santé. Elle implique de se débarrasser de toutes les entraves que la législation oppose au travail : les réglementations de salaire minimum, les restrictions d'accès à certaines professions par des licences et les obligations de n'employer que du personnel syndiqué (le label syndical). La charité implique un amour honnête et franc. Après tout, être accommodant envers le péché ne fait de bien à personne.

Conclusion

Le quatrième principe fondamental du plan d'aide sociale de la Bible, c'est que le travail constitue la base de la charité. La productivité est le seul remède contre la pauvreté. La productivité est le fruit du travail. Ainsi, le travail doit être le moyen et la manière de secourir la pauvreté.

L'apôtre Paul a montré le caractère central de l'éthique du travail dans sa propre vie et dans son ministère. Il a illustré la vérité selon laquelle l'autorité s'obtient par le travail. Il a montré que le travail était essentiel dans l'appel de Dieu sur nos vies. Ainsi, tous les pauvres qui ne veulent pas travailler, non seulement se privent de l'opportunité d'être tout ce que Dieu veut qu'ils soient, mais ils se privent aussi de l'opportunité de recevoir le secours caritatif.

Donner de l'argent de manière indifférenciée n'est pas biblique. Travailler est biblique.

La charité, la véritable charité, la charité biblique, reconnaît ce fait et le met en pratique.

Résumé

Tout au long des Écritures le travail est un thème central. Il est au premier plan dans les écrits de Paul, aussi bien que dans tout l'Ancien

Testament, parce que le travail est au cœur de la finalité créée pour l'homme.

L'éthique biblique du travail est le fondement de tout ce que l'Écriture a à dire sur la richesse, la pauvreté, la domination et la charité.

Ainsi, les pauvres peuvent être identifiés et définis, au moins en partie, par leurs attitudes envers le travail : les opprimés auxquels l'opportunité de travailler est refusée et les paresseux qui refusent l'opportunité de travailler.

Selon l'Écriture, il nous faut être charitable aussi bien envers les opprimés qu'envers les paresseux, mais notre action caritative sera très différente pour les uns et pour les autres : de l'aide pour les opprimés, des avertissements pour les paresseux.

L'impératif de l'apôtre Paul est donc essentiel à la charité biblique : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ».

Si nous voulons accomplir notre devoir d'évangélisation consistant à prendre soin des pauvres, nous ne devons pas tomber dans le piège qui consiste à donner de manière indifférenciée. Nous devons nous assurer que notre charité respecte le plan biblique.

5. DU BLÉ POUR CELUI QUI POURVOIT

Quand vous ferez la moisson dans votre pays, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner. Tu ne ramasseras pas non plus les grappes restées dans ta vigne, et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés, tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis l'Éternel, votre Dieu (Lévitique 19:9-10).

Les collines onduleuses de Judée étaient animées par la moisson : les paysages, les sons et les senteurs. Lorsque Naomi et sa jeune belle-fille Ruth y accédèrent venant du sud-est, le contraste devait être saisissant. Les terres qui s'étendaient devant elles regorgeaient de céréales, et bourdonnaient de joie et d'activité. Les terres qu'elles laissaient derrière elles étaient arides, ravagées et assombries par des souvenirs de mort et de privation. Le pays qui s'étendait devant elles était Bethléhem, la "maison du pain". Le pays qu'elles quittaient était Moab, en fait le lieu de "pas de pain". Le pays devant elles était la terre promise. Le pays qu'elles quittaient était le lieu de la condamnation (Ruth 1:2, 6).

Mais si Bethléhem était la terre promise pour Naomi et pour Ruth, leur offrant de l'espoir là où tout n'avait été que désespoir, elles avaient quand même de sérieux problèmes à affronter. Elles étaient devenues pauvres. Elles étaient veuves. Naomi était âgée et Ruth était étrangère. Ni l'une ni l'autre ne possédait de ressource visible.

Que pouvaient-elles faire ?

Décidée à prendre en charge sa belle-mère (Ruth 1:14), Ruth fait la seule chose possible pour elle. Elle s'en va chercher du travail. (Ruth 2:2). Elle décide de mettre à profit les généreuses "lois des glaneurs" d'Israël.

Ruth la Moabite dit à Naomi, « Laisse-moi, je te prie, aller glaner des épis dans le champ de celui aux yeux duquel je trouverai grâce. » Elle lui répondit : « Va, ma fille ». Elle alla glaner dans un champ, derrière les moissonneurs. Et il se trouva par hasard que la pièce de terre appartenait à Boaz, qui était de la famille d'Élimélec. (Ruth 2:2-3).

Conformément à la Loi de Dieu, la charité était essentiellement une opportunité : l'opportunité de travailler. L'opportunité de trouver un emploi. L'opportunité de se tirer d'affaire soi-même.

Et Ruth ne voulait pas autre chose ! Elle n'avait pas besoin d'une allocation. Elle n'avait pas besoin de faire la queue, de patauger dans les formalités bureaucratiques. Elle n'a cherché que l'opportunité de

travailler.

Et voici, Boaz vint de Bethléhem, et il dit aux moissonneurs : « Que l'Éternel soit avec vous ! » Ils lui répondirent : « Que l'Éternel te bénisse ! » Et Boaz dit à son serviteur chargé de surveiller les moissonneurs : « A qui est cette jeune femme ? » Le serviteur chargé de surveiller les moissonneurs répondit : « C'est une jeune femme Moabite, qui est revenue avec Naomi du pays de Moab. Elle a dit: "Permettez-moi de glaner et de ramasser des épis entre les gerbes, derrière les moissonneurs." Et depuis ce matin qu'elle est venue, elle a été debout jusqu'à présent, et ne s'est reposée qu'un moment dans la maison. » (Ruth 2:4-7).

Glaner était un travail pénible, éreintant. Pour Ruth, cela ne pouvait être ni facile ni agréable de suivre les moissonneurs pour recueillir les épis oubliés, rejetés ou négligés. Mais elle était décidée à vivre selon les termes de l'alliance de Dieu (Ruth 1:16-17) et à se sortir de l'indigence en travaillant avec zèle et application. Sa détermination était impressionnante. Et elle impressionna particulièrement Boaz, le propriétaire du champ où elle glanait.

Boaz dit à Ruth : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ ; ne t'éloigne pas d'ici, et reste avec mes servantes. Regarde où l'on moissonne dans le champ, et va après elles. J'ai défendu à mes serviteurs de te toucher. Et quand tu auras soif, tu iras aux vases, et tu boiras de ce que les serviteurs auront puisé. » Alors elle tomba sur sa face et se prosterna contre terre, et elle lui dit : « Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux, pour que tu t'intéresses à moi, à moi qui suis une étrangère ? » Boaz lui répondit: « On m'a rapporté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère depuis la mort de ton mari, et comment tu as quitté ton père et ta mère et le pays de ta naissance, pour aller vers un peuple que tu ne connaissais point auparavant. Que l'Éternel te rende ce que tu as fait, et que ta récompense soit entière de la part de l'Éternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue te réfugier ! » Et elle dit : « Oh, que je trouve grâce à tes yeux, mon seigneur ! Car tu m'as consolée et tu as parlé au cœur de ta servante. Et pourtant je ne suis pas, moi, comme l'une de tes servantes. » Au moment du repas, Boaz dit à Ruth: « Approche, mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre. » Elle s'assit à côté des moissonneurs. On lui donna du grain rôti ; elle mangea et se rassasia, et elle garda le reste. Puis elle se leva pour glaner. Boaz donna cet ordre à ses serviteurs: « Qu'elle glane aussi entre les gerbes, et ne l'inquiétez pas, et même vous ôterez pour elle des gerbes quelques épis, que vous la laisserez glaner, sans lui faire de reproches. » Elle glana dans le champ jusqu'au soir, et elle battit ce qu'elle avait glané. Il y eut environ un épha d'orge. Elle l'emporta et rentra dans la ville, et sa belle-mère vit ce qu'elle avait glané. Elle sortit aussi les restes de son repas, et les lui donna (Ruth

2:8-18).

Finalement, par la grâce de Dieu, et par la force d'une fidélité inébranlable, Ruth et Naomi étaient sorties de la pauvreté. La société, régie par la Loi Biblique, leur avait offert une opportunité. Et elles l'avaient saisie.

Une société pleine d'opportunités

Les lois de glanage que Ruth mit à profit à Bethléhem faisaient partie du plan divin d'action sociale.

Quand vous ferez la moisson dans votre pays, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner. Tu ne ramasseras pas non plus les grappes restées dans ta vigne, et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés, tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis l'Éternel, votre Dieu (Lévitique 19:9-10).

« Tu ne porteras point atteinte au droit de l'étranger et de l'orphelin, et tu ne prendras point en gage le vêtement de la veuve. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a racheté ; c'est pourquoi je te donne ces commandements à mettre en pratique. Quand tu moissonneras ton champ, et que tu auras oublié une gerbe dans le champ, tu ne retourneras point la prendre : elle sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tout le travail de tes mains. Quand tu secoueras tes oliviers, tu ne cueilleras point ensuite les fruits restés aux branches : ils seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Quand tu vendangeras ta vigne, tu ne cueilleras point ensuite les grappes qui y seront restées : elles seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Tu te souviendras que tu as été esclave dans le pays d'Égypte ; c'est pourquoi je te donne ces commandements à mettre en pratique. (Deutéronome 24:17-22).

Quand vous ferez la moisson dans votre pays, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner. Tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis l'Éternel, votre Dieu. (Lévitique 23:22).

La société des opportunités selon Dieu offrait protection et opportunités aux étrangers et aux personnes de passage (Exode 23:9), aux voyageurs (Deutéronome 23:24-25), aux orphelins et aux veuves (Deutéronome 24:19), ainsi qu'aux indigents et aux opprimés (Lévitique 19:9-10). S'ils acceptaient de se soumettre aux termes de l'alliance de Dieu avec Son peuple, s'ils étaient disposés à travailler, à glaner dans les bords des champs et aux sommets des arbres, ils pouvaient se tirer d'affaire. Ils pouvaient transformer leur pauvreté en

productivité.

C'est cela, la *véritable* charité. C'est cela, la charité *biblique*.

L'opportunité offerte par les lois de glanage peut sembler un effet historique et culturel isolé, caché parmi les autres obscurités du Code de la Loi de Moïse. En fait, pourtant, le glanage est un trait *saillant* du plan biblique d'aide sociale, qui embrasse plus de 1500 années de révélation, un millénaire et demi ! En fait, il en est *le* trait principal.

Le glanage est le moyen primordial d'exercer la charité, dans les livres de la Loi, bien sûr (Lévitique 19:9-10 ; Deutéronome 24:17-22), mais aussi dans les livres historiques de l'Ancien Testament (Ruth 2:2), ainsi que dans les livres prophétiques (1 Samuel 21:1-6). Les normes du glanage sont également mises en relief dans les Évangiles (Marc 2:23), et dans les Épîtres du Nouveau Testament (2 Thessaloniens 3:10).

Le facteur confiance

Lorsque David fuyait la colère du Roi Saül, le symbole du secours de Dieu, le pain de proposition, devint pour lui un secours *réel*.

David se rendit à Nob, vers le sacrificateur Achimélec, qui accourut effrayé au-devant de lui et lui dit : « Pourquoi es-tu seul et n'y a-t-il personne avec toi ? » David répondit au sacrificateur Achimélec : « Le roi m'a donné un ordre et m'a dit : 'Que personne ne sache rien de l'affaire pour laquelle je t'envoie et de l'ordre que je t'ai donné.' J'ai fixé un rendez-vous à mes gens. Maintenant qu'as-tu sous la main ? Donne-moi cinq pains, ou ce qui se trouvera. » Le sacrificateur répondit à David : « Je n'ai pas de pain ordinaire sous la main, mais il y a du pain consacré ; si du moins tes gens se sont abstenus de femmes ! » David répondit au sacrificateur : « Nous nous sommes abstenus de femmes depuis trois jours que je suis parti, et tous mes gens sont purs : d'ailleurs, si c'est là un acte profane, il sera certainement aujourd'hui sanctifié par celui qui en sera l'instrument. » Alors le sacrificateur lui donna du pain consacré, car il n'y avait là d'autre pain que du pain de proposition, qu'on avait ôté de devant l'Éternel pour le remplacer par du pain chaud au moment où on l'avait pris. (1 Samuel 21:1-6).

A première vue, cet incident – centré comme il l'est sur le pain de proposition du Sabbat – semble n'avoir aucun rapport avec le glanage, mais l'Écriture les relie et en fait des concepts inséparables.

Le pain de proposition était une partie importante du culte du peuple de Dieu. Il est diversement appelé le « pain continuel » (Nombres 4:7), le « pain sacré » (Hébreux 9:2), le « pain de

proposition » (1 Chroniques 9:32), et le « pain de la présence » (Exode 35:13). C'était un symbole éternel (Exode 25:30) de « l'Alliance éternelle pour les fils d'Israël » (Lévitique 24:8). Il était là pour rappeler au peuple que Dieu est le soutien de l'homme et qu'Il subvient à ses nécessités, que toujours et à jamais Il y pourvoira depuis Sa table d'abondance. Ce pain était une garantie que Dieu demeurerait parmi Ses élus et qu'Il prenait soin d'eux. Le pain de proposition était une manière de sermon visuel, qui doublait en quelque sorte le Sermon du Christ sur la Montagne :

C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie ? Et pourquoi vous inquiéter au sujet du vêtement ? Considérez comment croissent les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison, gens de peu de foi ? Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ? » Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus (Matthieu 6:25-33).

Le glanage, comme le pain de proposition du Sabbat, est le soutien de Dieu à l'homme (Marc 2:27). Il est la preuve que tous ceux qui sont « fatigués et chargés » auront du repos (Matthieu 11:28). Il est la promesse de la terre de repos (Hébreux 4:1-11), la terre où coulent le lait et le miel (Exode 3:8), qui est destinée aux opprimés, au peuple de l'Alliance, à ceux qui travaillent pour la moisson (Matthieu 5:3-16). Il est la preuve qu'en vérité,

Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous.
 Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés !
 Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie ! (Luc 6:20-21).

De même, le glanage, comme le pain de proposition du sabbat, témoigne du fait que c'est Dieu qui pourvoit aux besoins de l'homme et qui le soutient (Psaumes 55:22). C'est l'assurance que Celui qui

« couvre les cieux de nuages, prépare la pluie pour la terre, fait germer l'herbe sur les montagnes, donne la nourriture au bétail et aux petits du corbeau quand ils crient » (Psaumes 147:7-9), voudra *aussi* « rassembler les exilés d'Israël » (Psaumes 147:2), « guérir ceux qui ont le cœur brisé » (Psaumes 147:3), « soutenir les malheureux » (Psaumes 147:6), et « te rassasier du meilleur froment » (Psaumes 147:14).

La Bible, comme elle le fait souvent, arrange les détails pour nous faire voir « tout le tableau ». Elle nous montre comment se combinent les pièces du puzzle théologique en un ensemble cohérent. Elle nous amène au cœur du problème, au-delà de la légalité et du légalisme superficiels. La Loi de Dieu n'a jamais été voulue comme un fardeau pour Son peuple.

La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme. Le témoignage de l'Éternel est véritable, il rend sage l'ignorant. Les ordonnances de l'Éternel sont droites, elles réjouissent le cœur. Les commandements de l'Éternel sont purs, ils éclairent les yeux. La crainte de l'Éternel est pure, elle subsiste à toujours. Les jugements de l'Éternel sont vrais, ils sont tous justes. Ils sont plus précieux que l'or, que beaucoup d'or fin. Ils sont plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons. Ton serviteur aussi en reçoit instruction. Pour qui les observe la récompense est grande. (Psaumes 19:7-11)

La Loi de Dieu a été voulue pour offrir la vie, la liberté et le bonheur éternel. Elle a été voulue pour créer une atmosphère de justice, de vérité et de miséricorde. Elle a été voulue pour faire d'Israël une société d'opportunités.

La terre des hommes libres et le pays des hommes vaillants

Si Ruth et Naomi émigraient aujourd'hui dans l'une quelconque des grandes agglomérations urbaines des États-Unis, il est très peu probable qu'elles y trouveraient les opportunités qu'elles ont trouvées à Bethléhem il y a plusieurs milliers d'années. Et pourtant, les États-Unis sont censés être « le pays des opportunités ».

La faute n'en revient pas aux législateurs, aux cultivateurs ou aux propriétaires terriens. Il faut plutôt la chercher chez les Chrétiens. Nous avons trop souvent échafaudé des doctrines et des théologies qui ne réussissent pas à intégrer la foi dans un tout cohérent. En séparant les affaires « spirituelles » des affaires « matérielles », nous nous rendons vulnérables à la condamnation du Christ :

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous laissez ce qui est plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la fidélité : c'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans négliger les autres choses. Conducteurs aveugles ! Qui coulez le moucheron, et qui avalez le chameau (Matthieu 23:23-24).

Lorsque nos Églises, nos organismes d'assistance et nos ministères se spécialisent sur des affaires secondaires comme si elles étaient essentielles, lorsque nous développons des structures qui ne reflètent pas le soin providentiel de Dieu pour Son peuple, nous ne sommes certainement pas meilleurs que les Pharisiens.

Conclusion

Le cinquième principe fondamental du projet d'assistance sociale biblique, c'est que les opportunités de travail sont créés par le glanage. Le glanage est le recours inscrit par Dieu dans la société des opportunités, pour que les pauvres puissent échapper du piège de la pauvreté par leur travail.

Ruth était disposée à travailler dur et longtemps, et elle se qualifia ainsi pour recevoir la charité dans la société d'opportunités d'Israël. Elle se tira toute seule d'affaire. Elle ramassa les gerbes que Dieu avait placées pour ceux qui feraient l'effort de les ramasser.

L'Écriture démontre que les *lois mêmes* dont Ruth a bénéficié sont au cœur du message de Dieu sur la liberté et l'abondance à l'heure actuelle. Dieu veut « faire une place » à Son peuple. Il désire que nous nous conformions à ces lois pour que notre pays redevienne « le pays des opportunités ».

Sommaire

L'histoire de Ruth et de Naomi illustre l'une des dispositions de charité les plus importantes que Dieu a inscrites dans la société d'Israël : celle de l'opportunité basée sur l'éthique du travail.

Dans la charité, l'éthique du travail est mise en lumière par la disposition de Dieu relative au glanage : elle donnait aux pauvres des opportunités de se tirer d'affaire par eux-mêmes, par leur propre travail.

L'*opportunité* offerte par le glanage est un concept qui traverse la Bible entière : les livres de la Loi, les livres des Prophètes, les Évangiles, et les Épîtres, tous contiennent des affirmations qui

montrent le caractère fondamental du glanage dans le programme d'aide de Dieu.

Même dans le temple, le culte divin met en lumière l'offre gracieuse d'opportunités.

Ainsi, si nous prenons soin du pauvre à la manière biblique, répondant ainsi à l'appel évangélique de joindre les actes à la Parole, nous serons en mesure de refaire de notre nation « le pays des opportunités ». Il nous faut intégrer des opportunités de glanages dans tous les aspects de notre société : dans le secteur privé, dans le marché et dans l'Église.

6. LA CHARITÉ COMMENCE À LA MAISON

Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle. (1 Timothée 5:8).

C'était un travail trop lourd pour une seule personne. Même pour quelqu'un d'extraordinairement doué et dynamique comme l'était Moïse.

Jour après jour, semaine après semaine, du matin jusqu'au soir, les enfants d'Israël se massaient autour de Moïse. Problèmes. Disputes. Réclamations. Inquiétudes. C'était vraiment trop.

Physiquement, émotionnellement et spirituellement, Moïse ne pouvait pas poursuivre un programme aussi exigeant. Il avait d'ailleurs d'autres affaires à régler. Il devait planifier, il devait diriger. Il devait s'occuper de sa famille. Il devait s'occuper de sa relation avec le Seigneur.

Mais d'autre part, il ne pouvait pas vraiment se détourner de tous ces gens, de tout ce peuple dans le besoin, de *son* peuple.

Le beau-père de Moïse vit tout ce qu'il faisait pour le peuple, et il dit: « Que fais-tu là avec ce peuple ? Pourquoi sièges-tu seul, et tout le peuple se tient-il devant toi, depuis le matin jusqu'au soir ? » Moïse répondit à son beau-père : « C'est que le peuple vient à moi pour consulter Dieu. Quand ils ont quelque affaire, ils viennent à moi ; je prononce entre eux, et je fais connaître les ordonnances de Dieu et ses lois. » (Exode 18:14-16).

Ce que Moïse essayait de faire était tout à fait admirable, mais aussi tout à fait insensé. Il ne pourrait pas soutenir longtemps un tel rythme de travail. Et Jéthro, le beau-père de Moïse, le savait bien.

Le beau-père de Moïse lui dit : « Ce que tu fais n'est pas bien. Tu t'épuiseras toi-même, et tu épuiseras ce peuple qui est avec toi ; car la chose est au-dessus de tes forces, tu ne pourras pas y suffire seul. Maintenant écoute ma voix ; je vais te donner un conseil, et que Dieu soit avec toi ! Sois l'interprète du peuple auprès de Dieu, et porte les affaires devant Dieu. Enseigne-leur les ordonnances et les lois ; et fais-leur connaître le chemin qu'ils doivent suivre, et ce qu'ils doivent faire. Choisis parmi tout le peuple des hommes capables, craignant Dieu, des hommes intègres, ennemis de la cupidité ; établis-les sur eux comme chefs de mille, chefs de cent, chefs de cinquante et chefs de dix. Qu'ils jugent le peuple en tout temps ; qu'ils portent devant toi toutes les affaires importantes, et qu'ils prononcent eux-mêmes sur les petites causes. Allège ta charge, et qu'ils la portent avec toi. Si tu fais cela, et que Dieu te donne

des ordres, tu pourras y suffire, et tout ce peuple parviendra heureusement à sa destination. » (Exode 18:17-23).

Jéthro ne voulait pas être présomptueux. Il ne voulait pas dépasser les limites du correct. Après tout, il *avait* « appris tout ce que Dieu avait fait en faveur de Moïse et d'Israël, son peuple — que l'Éternel avait fait sortir Israël d'Égypte » (Exode 18:1) ; il s'était même « réjoui de tout le bien que l'Éternel avait fait » (Exode 18:9) en disant :

« ...Béni soit l'Éternel, qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main de Pharaon ; qui a délivré le peuple de la main des Égyptiens ! Je reconnais maintenant que l'Éternel est plus grand que tous les dieux ; car la méchanceté des Égyptiens est retombée sur eux. » (Exode 18:10-11).

Cependant, il savait que son gendre était terriblement surchargé, et qu'il fallait redresser la situation. Donc, avec une hésitation humble et sensible, il suggéra à Moïse de décentraliser la justice et l'aide sociale en Israël.

Alors Moïse écouta la voix de son beau-père, et fit tout ce qu'il avait dit. Moïse choisit des hommes capables parmi tout Israël, et il les établit chefs du peuple, chefs de mille, chefs de cent, chefs de cinquante et chefs de dix. Ils jugeaient le peuple en tout temps ; ils portaient devant Moïse les affaires difficiles, et ils prononçaient eux-mêmes sur toutes les petites causes. (Exode 18:24-26).

Jéthro avait tout simplement encouragé Moïse à appliquer le principe de la division du travail.

Moïse était sans doute capable de donner des conseils judicieux, fondés sur la révélation directe de Dieu, il était sans doute capable d'exercer une justice « parfaite » et il était sans doute capable de donner au peuple une satisfaction immédiate, mais en dernier ressort il se trouvait limité par le temps et l'espace. Et ces limitations étaient insurmontables quels que soient le génie ou l'inspiration.

En outre, il y avait dans le peuple littéralement des centaines d'hommes qualifiés et doués, qui n'étaient pas du tout employés à la tâche du ministère. C'était des hommes craignant Dieu, des hommes intègres, des hommes qui détestaient le gain malhonnête — des hommes dont les capacités de direction étaient tout simplement inemployées (Exode 18:21).

Le plan de Dieu était de faire d'eux une « nation de sacrificateurs »

(Exode 19:6). Il voulait les former *tous* pour faire d'eux un peuple unique (Deutéronome 26:18), une lumière pour les nations (Ésaïe 42:6), un peuple zélé pour les bonnes œuvres (1 Pierre 2:9). Il fallait donc leur donner des responsabilités individuelles. Décentraliser. Mettre en œuvre une division du travail. Reconnaître les dons et les vocations de ces hommes. De *tous* ces hommes.

Empire contre Royaume

Quelle est la source des bienfaits terrestres pour l'humanité ? La Bible est formelle : c'est Dieu. « Souviens-toi de l'Éternel, ton Dieu, car c'est lui qui te donnera de la force pour les acquérir, afin de confirmer, comme il le fait aujourd'hui, son alliance qu'il a jurée à tes pères ». (Deutéronome 8:18). « Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation. » (Jacques 1:17) Quelle est la source même de l'autorité terrestre ? La Bible est formelle sur ce point : c'est Dieu. Dieu juge et punit, dans le temps et sur la terre. (Deutéronome 8:19-20).

Comment Dieu exerce-t-il son autorité ? A la fois directement et indirectement. Dieu a établi plusieurs intermédiaires institutionnels terrestres (des représentants), mais Il ne s'en remet jamais exclusivement à eux. Le peuple de Dieu peut toujours faire appel à Lui par la prière. Dieu est le juge suprême. Il juge aussi continuellement les hommes et les institutions. Il est tout le temps en train de juger sur terre.

Les récompenses et les punitions terrestres viennent de Dieu. C'est ce que nient les sociétés païennes. Elles veulent bien permettre à Dieu d'être un juge suprême au-delà du temps, peut-être, mais Il n'est pas autorisé à être un juge temporel suprême, jamais. D'autres juges remplissent le rôle de juge suprême dans les sociétés païennes. D'autres dieux récompensent et punissent. Comprenez : celui qui récompense est celui qui punit. La source de la charité est aussi la source du pouvoir. Dans la plupart des sociétés païennes, historiquement c'est l'État qui est devenu le juge suprême : le distributeur ultime des récompenses et des punitions terrestres.

Chaque fois que nous rencontrons une doctrine d'autorité suprême terrestre, nous rencontrons une révolte éthique. Nous rencontrons le péché qui consiste à établir un nouveau Dieu : l'Humanité.

Les empires païens sont organisés comme des sociétés autoritaires, où un homme dirige depuis le sommet, comme s'il était Dieu Lui-même. Cet empire bureaucratique est structuré comme une pyramide géante. Il n'est pas étonnant que les Égyptiens aient construit des pyramides comme symboles de leur nation, avec ses dieux-pharaons.

Les Hébreux n'ont pas construit de pyramides pour eux-mêmes. Ils n'ont pas construit des pyramides à la manière des ziggourats babyloniennes (pyramides à échelons, cherchant à atteindre le ciel). Leur seul bâtiment d'importance fut le Temple, et cela vient presque cinq siècles après leur fuite d'Égypte (1 Rois 6:1). Pourquoi ne bâtirent-ils pas de pyramides ? Parce que le modèle du Royaume de Dieu n'a rien d'une pyramide.

Le Royaume de Dieu est structuré très différemment des empires païens. L'Autorité absolue est toujours en Dieu, et seulement en Dieu. Mais cette autorité est appliquée personnellement à travers sa Loi par le Saint Esprit, et aussi au travers des institutions humaines de conception divine. Du moment que personne ne peut légitimement prétendre être Dieu, sauf Dieu, personne ne peut prétendre exercer une autorité terrestre suprême. Cela signifie que la base du Royaume doit être un système ascendant de cours multiples. Non pas une hiérarchie unique, mais de *multiples* hiérarchies.

Dieu traite avec son peuple directement et personnellement. Les hommes qui lui appartiennent peuvent lui adresser des prières, et Il entend leurs prières. Aucun intermédiaire n'est nécessaire. Le peuple de Dieu, les hommes de Dieu, sont *des saints*. Cela signifie qu'ils ont un accès direct au *sanctuaire* de Dieu par la prière. Dieu n'établit jamais de barrières institutionnelles humaines entre lui-même et les prières de son Peuple. Dieu prévient son peuple : « Tu n'affligeras point la veuve, ni l'orphelin. Si tu les affliges, et qu'ils viennent à moi, j'entendrai leurs cris ; ma colère s'enflammera, et je vous détruirai par l'épée ; vos femmes deviendront veuves, et vos enfants orphelins » (Exode 22:22-24). Mais il exige formellement des institutions intermédiaires afin de *contenir les hommes mauvais*. Les trois institutions principales sont l'Église, la famille et l'État.

Il y eut une brève période, dans l'histoire d'Israël, où sa structure d'autorité ressembla à celle d'un empire : la période de l'exode. Moïse exerçait l'autorité complète. Il était le représentant de son peuple devant le pharaon et devant Dieu. Mais plus tard Dieu supprima ce

système similaire à un empire. Nous pouvons dater ce changement de structure institutionnelle d'Israël « de l'empire au royaume » : il remonte au sage conseil de Jéthro à son gendre, et au fait que Moïse suivit sagement ce conseil.

La décentralisation

Ainsi, le principe de décentralisation prôné par Jéthro n'était pas une simple question de facilité mise en place pour Moïse. C'était une partie essentielle du plan de Dieu pour le peuple de son alliance. Israël *ne devait pas être* un empire. Ce serait un royaume de vertu, décentralisé, gouverné par le Seigneur Souverain. C'est évident tout au long de l'Écriture.

Lorsque Dieu donna des instructions pour la construction du tabernacle, le plan de répartition du travail s'imposa de lui-même. Clans, tribus, familles et individus eurent tous des tâches différentes (Exode 35:1-35). La complexité extravagante de l'œuvre excluait l'idée qu'une, ou deux, ou même plusieurs personnes pussent en venir seules à bout. Il faudrait un travail d'équipe. Il faudrait une coordination de tous les dons, de toutes les ressources, de toutes les dextérités et capacités.

Ensuite, le tabernacle une fois érigé et consacré, il fallut répartir les différentes tâches de maintenance et de transport de cette structure massive. Encore une fois, *tous* durent prêter main forte. Encore une fois, *tous* durent y participer. Le travail *devait* se décentraliser pour pouvoir s'accomplir. Encore une fois, chaque clan, chaque tribu et chaque famille reçut son affectation. (Nombres 3:1-4:49).

Lorsque le peuple accéda au pays où coulait le lait et le miel, la terre de l'héritage, il fallut de nouveau réaliser d'innombrables travaux, qu'aucun homme, ou groupe d'hommes n'aurait pu prendre seul à son compte. Ainsi, les divers clans, tribus et familles reçurent des secteurs différents de la terre, dont ils seraient responsables (Josué 13-14:15). Il fallut décentraliser l'administration. Il fallut décentraliser le gouvernement. En fait, pour le peuple, le facteur centralisateur unique fut le caractère central de la Loi de Dieu et le caractère partagé de son lien d'alliance.

Chaque ville, également, fut gouvernée sur la base de la division du travail. Les Lévites avaient leurs tâches (Deutéronome 18:1-22) ; les anciens à la porte avaient leurs tâches (Ruth 4:1-17) ; chaque famille

avait ses tâches (Juges 19:1-30) ; et chaque membre de la famille – chacun ou chacune – avait ses tâches (Proverbes 31). La décentralisation faisait partie du tissu même de la vie en Israël.

Cet accent porté sur la décentralisation se poursuivait également dans l'établissement et l'administration de l'Église naissante. Le ministère mutuel et la division du travail furent une caractéristique essentielle et distinctive de la communauté chrétienne authentique. Tous les croyants étaient à même d'assumer l'œuvre du ministère (Éphésiens 4:12) et d'exercer leurs dons différents (Romains 12:6). En fait, chaque Église put croître seule et s'édifier elle-même dans l'amour, au fur et à mesure que chacune de ses parties, chacun de ses membres, réalisait son propre travail (Éphésiens 4:15-16). Les tâches étaient réparties entre les anciens (Hébreux 12:17), les diacres (Actes 6:1-6), les docteurs (1 Corinthiens 12:28), les évangélistes (2 Timothée 4:5), les pasteurs (Éphésiens 4:11), les femmes âgées (Tite 2:3-5), les jeunes gens (Tite 2:6-8), les fils et les filles (Actes 2:17), et ainsi de suite. « Or, à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune » (1 Corinthiens 12:7).

Rien ne vaut la famille

La décentralisation est l'un des deux aspects principaux de l'autorité du Royaume. L'autre est le personnalisme. Une société pieuse n'est pas seulement décentralisée, elle doit être aussi personnalisée. Cela ne veut pas dire que les hommes doivent la considérer comme favorisant certaines personnes. Au contraire. Dieu n'a pas de considération de personnes, entendons des personnes *déchues* (Lévitique 19:15 ; Deutéronome 1:17). Dieu respecte seulement la Personne de Jésus-Christ, et cela parce que le Christ est son fils, et qu'il est aussi l'humain parfait qui a observé la Loi parfaite de Dieu.

Ce qui est personnel dans les structures de la société du Royaume, c'est la Loi de Dieu. Elle doit être exercée sans considération de personnes, parce qu'une seule personne mérite le respect de l'humanité : l'Auteur de la Loi.

L'illustration la plus dynamique de la façon dont Dieu a planifié une société personnalisée pour son peuple, est la manière dont Il a mis l'accent et l'autorité sur la *famille*. La petite unité familiale était l'élément de base de la société selon Dieu.

La *famille* avait la compétence première en un aussi grand nombre de domaines que l'éducation (Proverbes 22:6), le gouvernement (Deutéronome 6:20-25), l'économie (Deutéronome 21:17), la spiritualité (Éphésiens 6:1-4), l'évangélisation (1 Pierre 3:1-4), et la charité (1 Timothée 5:3-13).

Lorsque Néhémie affronta le travail monumental de reconstruction des murs de Jérusalem à partir des décombres et des gravats dont il disposait (Néhémie 2:1-20), il se tourna vers les *familles* (Néhémie 3:1-32). Ce n'était pas un projet gouvernemental (bien que Néhémie fût gouverneur). Il n'était pas coordonné par des entrepreneurs expérimentés sous contrat avec les autorités (bien qu'Asaph, gardien des forêts du roi, soit impliqué). Ce n'était pas financé par de grandes fondations philanthropiques (bien que le roi eût donné son approbation et sa bénédiction). Cet effort fut totalement réalisé et consacré par des *familles*. Chacune y allant du sien.

Lorsque Dieu établit dans le pays un système de charité pour prendre soin de l'orphelin, de la veuve, de l'étranger, de l'homme de passage, de l'opprimé et du dépossédé, Il le construisit principalement sur l'unité familiale. Il le décentralisa.

Rien n'aurait pu être plus efficace ou plus compatissant. Depuis ce temps, d'innombrables autres systèmes ont été essayés, mais aucun n'a pu égaler les résultats supérieurs de la famille.

« Dieu donne une famille à ceux qui étaient abandonnés » (Psaumes 68:6).

Le glanage n'était pas régi ni contrôlé par des magistrats de l'État, ni par des bureaux philanthropiques, ni même par une bureaucratie locale. Il était régi et contrôlé par des familles individuelles, sous les normes de la Loi de Dieu (Ruth 2:4-16). Ce qui signifie que les propriétaires terriens pouvaient faire la charité sans aucune forme d'empêchement. La responsabilité et la flexibilité financière étant ainsi rendues possibles, les conditions locales pouvaient être prises en compte, et l'attention personnelle était à son maximum. Grâce à ce maintien d'une charité décentralisée, non institutionnalisée, et axée sur la famille, tout le monde était protégé des pots de vin, de la corruption et de la bureaucratie.

A l'instar du glanage, le prêt sans intérêt était un autre aspect de la charité biblique qui était régi et contrôlé par les familles individuelles, sous la Loi de Dieu (Exode 22:25-27 ; Lévitique 25:35-37). Il n'y

avait pas de supervision par une agence envahissante de l'État, pas d'administrateurs, pas de formulaires à remplir, pas de queues à faire, pas d'organisme officiel auquel se conformer. Les emprunts étaient simplement des moyens par lesquels les familles pieuses répondaient à des besoins urgents avec les ressources disponibles, au-dessus et au-delà des exigences de la loi ou de la responsabilité.

Bien entendu, en plus du glanage et des prêts sans intérêts, la charité biblique pouvait se faire également par des dons privés. C'était là aussi, de toute évidence, une fonction de la famille, indépendante de toute influence ou réglementation extérieure, à l'exception de celles de la Loi de Dieu. Ce fut l'approche choisie par le Bon Samaritain sur la route à Jéricho (Luc 10:30-37), et ce fut celle qui motiva Barnabas d'autres philanthropes de la première Église de Jérusalem, lorsqu'il fallut fournir des secours d'urgence (Actes 4:32-37).

La charité commence vraiment à la maison ! Mais elle ne s'arrête pas là.

Remarquez ceci : le fait que la charité n'était pas sous la juridiction de l'État, ne signifiait pas que les familles fussent libres de faire (ou de ne pas faire) ce qui leur plaisait. Le glanage était régi et contrôlé par les familles individuelles *conformément à la Loi de Dieu*. Les dons privés étaient régis et contrôlés par les familles *conformément à la Loi de Dieu*.

Une famille *naturelle*, un foyer Adamique, est exactement aussi impuissant qu'un État tyrannique et envahissant. Centraliser la charité dans des structures de famille *déchue* est aussi désastreux que la centraliser dans les structures civiles *déchues*. Voilà pourquoi la charité, dans la Bible, n'est pas libertaire ! Elle n'est pas laissée à la discrétion *libre* des familles. La charité est régie et contrôlée par les familles individuelles, mais ce sont des familles qui *se conforment à la Loi de Dieu*.

Sous les règles de la Loi de Dieu, les familles individuelles sont tenues de respecter certaines *normes précises* de comportement. Elles en sont responsables devant les *anciens* de la foi. Elles en sont responsables devant l'Église, la *nouvelle Famille* (Éphésiens 3:15).

La charité commence à la maison, mais pas dans *n'importe quelle* maison. Elle commence dans celle de la famille qui se trouve chez elle dans la maison du Seigneur. Ainsi, par exemple, la dîme d'aumône était, comme le glanage, le prêt sans intérêt et le don privé, régi par un

système décentralisé, basé sur les familles. *Mais* les familles n'agissaient pas là de manière *autonome*. Chaque ville d'Israël devait entretenir un fonds de secours pour les situations d'urgence. Tous les trois ans, des dîmes spéciales étaient collectées pour ce fonds, et placées sous le contrôle des anciens (Deutéronome 14:29). Toute dîme lévitique non dépensée revenait au fonds, pour être administrée par les familles de la communauté. (Nombres 18:24). Or, *les familles* (pluriel) administraient le fonds *ensemble*, comme *une Famille* (singulier).

Les Églises du Nouveau Testament maintinrent ce concept de dons caritatifs coordonnés mais décentralisés pour prendre soin des indigents (Actes 4:35 ; 1 Corinthiens 16:2 ; 2 Corinthiens 8:1-9:15).

Ainsi, la charité commence à la maison. Elle est *exercée et contrôlée* par des familles. Mais elle *en répond* à la Famille des familles.

La centralisation et l'effondrement de l'assistance caritative

Quand nous dépersonnalisons et quand nous centralisons le dispositif de la charité, quand nous nous déchargeons du soin des pauvres sur les humanitaires professionnels, les choses tournent forcément mal. Affreusement mal. En témoigne l'échec accablant, en Amérique, de la « Guerre à la Pauvreté ».

Après des dépenses qui ont dépassé 840 milliards de dollars en 1993, le niveau de pauvreté ne baissa que de quelques 200 milliards. (Voyez *The Grace Commission Report*, Green Hill Publishers, Ottawa, Illinois.) Un échec vraiment lamentable !

Mais le pire ne fut pas ce gaspillage grossier de milliards de dollars après milliards de dollars. Le pire fut l'épouvantable dilapidation humaine qui en résulta.

Décentralisée, réglée par la Loi, axée sur la famille, la charité biblique est personnelle. Elle est intime. Elle est flexible. Elle est efficace. Et elle est compatissante.

L'aide sociale gouvernementale centralisée, en revanche, est un monstre maladroit, confus et désordonné qui se force une voie dans l'erreur, en éclatant les familles, en supprimant les motivations, en blessant l'amour-propre des gens et en contrecarrant la productivité. Il tombe tout naturellement dans les pièges de la mauvaise gestion éhontée, de l'irresponsabilité fiscale, et de l'autorité mal répartie.

Pourquoi ? Parce que l'aide sociale est aujourd'hui un aspect du

gouvernement civil. Et les gouvernements civils sont aujourd'hui par nature bureaucratiques. Il font tout « selon le règlement ». Autrement dit, le système est foncièrement *impersonnel*.

Quand nous dépersonnalisons et quand nous centralisons le dispositif de la charité, quand nous nous déchargeons du soin des pauvres sur les humanitaires professionnels, la charité cesse d'exister en pratique.

Ne serait-il pas temps de changer cela ?

Ne serait-il pas temps d'apprendre la leçon de Moïse et de Jéthro ?

Conclusion

Le sixième principe fondamental du plan biblique d'aide sociale, c'est que la charité doit être décentralisée et doit avoir une orientation familiale de manière à fonctionner correctement.

Moïse était confronté à un tâche presque insurmontable quand il exerçait la justice en Israël. Il essayait de tout faire par lui-même. Mais son beau-père, Jéthro, lui montra comment mettre en œuvre les dispositions naturelles et les capacités de direction des autres pour réussir son grand travail : il fallait décentraliser.

La famille est l'exemple le plus éloquent de la manière dont la décentralisation peut vraiment fonctionner avec efficacité sous la Loi de Dieu, en particulier dans le domaine de la charité. Dieu a conçu la famille pour qu'elle soit flexible, responsable, compatissante et diligente. Aussi la famille a-t-elle été — et elle l'est toujours — la plus capable de prendre à sa charge la supervision du glanage, du prêt sans intérêt et des dons privés.

La charité commence vraiment à la maison.

Sommaire

L'histoire de Moïse et de son beau-père Jéthro clarifie l'une des différences les plus fondamentales entre un ordre social chrétien et un ordre social païen : la culture chrétienne est décentralisée.

Tandis que le paganisme vise toujours à la construction d'un empire, le Christianisme vise toujours à la construction du Royaume. Ainsi, tandis que les empires des malfaiteurs se sont toujours appuyés sur une autorité centralisée, le Royaume de Dieu s'appuie sur une multiplicité de structures d'autorité : famille, Église, et gouvernement civil.

L'importance accordée à la décentralisation selon Dieu est évidente tout au long des Écritures, et concerne toutes les tâches placées devant le croyant, y compris la charité.

Comme bien d'autres tâches d'aide sociale, la charité est premièrement une fonction de la *famille*. La charité commence à la maison.

Quand nous manquons de reconnaître cette vérité, et que nous essayons de centraliser et de bureaucratiser le soin des pauvres, non seulement ceux qui souffrent souffrent encore davantage, mais notre influence évangélisatrice échoue pareillement.

7. SOUTENIR CELUI QUI SOUTIENT

Ainsi donc, pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi (Galates 6:10).

Jésus dit à ses disciples qu'après son ascension à la droite du Père, il y aurait pour eux des temps difficiles. Il y aurait des tribulations (Jean 16:33), des persécutions (Luc 21:12) et des calamités naturelles (Matthieu 24:7). Il y aurait même des temps de famine et de peste (Matthieu 24:7).

Mais Il leur dit que ces événements, pour horribles et poignants qu'ils fussent, serviraient aussi d'*opportunité* pour diffuser l'Évangile avec beaucoup de puissance et d'efficacité.

Alors il leur dit: « Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume ; il y aura de grands tremblements de terre, et, en divers lieu, des pestes et des famines ; il y aura des phénomènes terribles, et de grands signes dans le ciel. Mais, avant tout cela, on mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera ; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous mènera devant des rois et devant des gouverneurs, à cause de mon nom. Cela vous arrivera pour que vous serviez de témoignage » (Luc 21:10-13).

La famine et la calamité, comme tout autre événement dans la nature ou dans l'histoire, étaient comprises par les disciples comme inscrites dans le programme éternel de la divine *providence* (Amos 4:6 ; Apocalypse 7:8 ; Romains 8:28). Ils savaient que Dieu possédait et contrôlait les « forces de la nature » aussi sûrement qu'il avait donné naissance à l'univers par la Création (Psaumes 104:1-35). Ils savaient qu'Il exerçait son pouvoir sur ces « forces », d'une manière directement liée à sa relation avec le peuple de l'alliance. Quand le peuple était obéissant, alors Il comblait la terre de fructueuse abondance (Deutéronome 28:1-14 ; Ésaïe 4:2 ; Osée 2:21-23). Mais quand il était rebelle, Il frappait la terre de dévastation désertique (Deutéronome 28:15-68 ; Lévitique 26:14-35). Les disciples savaient que Dieu s'était servi de la famine et de la calamité pendant toute la longue histoire d'Israël pour faire connaître son mécontentement et pour avertir le peuple de se repentir (1 Rois 17:1 ; Aggée 1:5-11).

Ainsi, lorsque la famine frappa la Judée peu de temps après que l'Église fut inaugurée au cours du premier siècle, aucun des disciples ne fut pris au dépourvu.

Ils savaient pourquoi était venue la famine.

Et ils savaient dans quel but.

Le « pourquoi » était facile. Dieu jugeait Jérusalem pour son incrédulité (Matthieu 23:37-38).

Le « dans quel but » était tout aussi facile. Dieu leur offrait une opportunité de servir de témoignage (Luc 21:13).

Jésus avait dit : « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean 13:35).

La famine leur donna l'occasion de faire que « tous connaissent .» Elle leur donna l'opportunité de démontrer leur amour de manière visible et tangible.

En ce temps-là, des prophètes descendirent de Jérusalem à Antioche. L'un d'eux, nommé Agabus, se leva, et annonça par l'Esprit qu'il y aurait une grande famine sur toute la terre. Elle arriva, en effet, sous Claude. Les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, un secours aux frères qui habitaient la Judée. Ils le firent parvenir aux anciens par les mains de Barnabas et de Saul (Actes 11:27-30).

Lorsque la famine frappa, ils entrèrent en action. Ils n'eurent pas besoin de longs appels, dramatiques et émotionnels. Ils étaient prêts, désireux, et capables d'aimer, pas simplement « en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité » (1 Jean 3:18). Parce que l'homme juste « ne craint point les mauvaises nouvelles ; son cœur est ferme, confiant en l'Éternel. Son cœur est affermi ; il n'a point de crainte, jusqu'à ce qu'il mette son plaisir à regarder ses adversaires. Il fait des largesses, il donne aux indigents ; sa justice subsiste à jamais ; sa tête s'élève avec gloire » (Psaumes 112:7-9).

Lorsque il fut évident que la famine serait longue, les disciples y répondirent par un sacrifice qui *continuait*. En écrivant aux Corinthiens, Paul encouragea leur générosité, en disant,

Nous vous faisons connaître, frères, la grâce de Dieu qui s'est manifestée dans les Églises de la Macédoine. Au milieu de beaucoup de tribulations qui les ont éprouvées, leur joie débordante et leur pauvreté profonde ont produit avec abondance de riches libéralités de leur part. Ils ont, je l'atteste, donné volontairement selon leurs moyens, et même au-delà de leurs moyens, nous demandant avec de grandes instances la grâce de prendre part à l'assistance destinée aux saints. Et non seulement ils ont contribué comme nous l'espérions, mais ils se sont d'abord donnés eux-mêmes au Seigneur, puis à nous, par la volonté de Dieu. Nous avons donc engagé Tite à achever chez vous cette œuvre de bienfaisance, comme il

l'avait commencée. De même que vous excellez en toutes choses, en foi, en parole, en connaissance, en zèle à tous égards, et dans votre amour pour nous, faites en sorte aussi d'exceller dans cette œuvre de bienfaisance (2 Corinthiens 8:1-7).

Mais les croyants corinthiens n'avaient pas besoin de beaucoup d'encouragements :

Il est superflu que vous écrive touchant l'assistance destinée aux saints. Je connais, en effet, votre bonne volonté, dont je me glorifie pour vous auprès des Macédoniens, en déclarant que l'Achaïe est prête depuis l'année dernière ; et ce zèle de votre part a stimulé le plus grand nombre. (2 Corinthiens 9:1-2).

Ainsi, Paul terminait ses commentaires en disant :

Sachez-le, celui qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sème abondamment moissonnera abondamment. Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, sans tristesse ni contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie. Et Dieu peut vous combler de toutes sortes de grâces, afin que, possédant toujours en toutes choses de quoi satisfaire à tous vos besoins, vous ayez encore en abondance pour toute bonne œuvre, selon qu'il est écrit : « Il a fait des largesses, il a donné aux indigents ; sa justice subsiste à jamais ». Celui qui fournit de la semence au semeur, et du pain pour sa nourriture, vous fournira et vous multipliera la semence, et il augmentera les fruits de votre justice. Vous serez de la sorte enrichis à tous égards pour toute espèce de libéralités qui, par notre moyen, feront offrir à Dieu des actions de grâces. Car le secours de cette assistance non seulement pourvoit aux besoins des saints, mais il est encore une source abondante de nombreuses actions de grâces envers Dieu. En considération de ce secours dont ils font l'expérience, ils glorifient Dieu de votre obéissance dans la profession de l'Évangile de Christ, et de la libéralité de vos dons envers eux et envers tous ; ils prient pour vous, parce qu'ils vous aiment à cause de la grâce éminente que Dieu vous a faite. Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! (2 Corinthiens 9:6-15).

Les disciples avaient compris clairement qu'ils avaient reçu, par la providence de Dieu, une immense opportunité de donner au monde la preuve de la puissance de l'Évangile. Pour eux, « tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Jacques 2:8) n'était pas un simple slogan. C'était la marque qui authentifiait leur foi (1 Jean 4:12).

Ici encore, Paul leur ordonnait :

Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ... Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. Celui qui sème pour sa

chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. Ne nous lassons pas de faire le bien ; car nous moissonnerons au temps convenable, si nous ne nous relâchons pas. Ainsi donc, pensant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi. (Galates 6:2, 7-10).

Au grand dam des ennemis de l'Évangile, les disciples portèrent effectivement les fardeaux les uns des autres, même en des périodes de grandes épreuves au milieu de la famine, de sorte qu'« il n'y avait parmi eux aucun indigent » (Actes 4:34).

Faciliter les bonnes actions

L'Église des premiers temps était disposée à « pratiquer le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi » (Galates 6:10), elle le voulait et en était capable parce que sa structure même — congrégationnelle, familiale et interpersonnelle — encourageait, voire facilitait ces bonnes actions.

En plus des anciens, qui étaient ordonnés à la tâche d'enseigner (Tite 1:9), de surveiller (Actes 20:28) et de conduire (Hébreux 13:17), l'Église était également servie par des diacres (1 Timothée 3:8-13). Ces hommes étaient chargés de prendre soin des besoins de santé des membres. Ils assuraient la distribution régulière et efficace des aliments (Actes 6:1-6), ils prenaient soin des besoins particuliers des veuves (Actes 6:1 ; 1 Timothée 5:2-16), et ils se chargeaient des nécessités pastorales qui auraient pu distraire les anciens de leurs tâches d'enseignement et d'intercession (Actes 6:4). Ces diacres devaient être des « hommes de qui l'on rende bon témoignage... pleins d'Esprit Saint et de sagesse » (Actes 6:3). Ils devaient être « honnêtes, éloignés de la duplicité, des excès du vin, d'un gain sordide, conservant le mystère de la foi dans une conscience pure » (1 Timothée 3:8-9). Ils devaient être « maris d'une seule femme, et diriger bien leurs enfants et leurs propres maisons » (1 Timothée 3:12). Après tout, s'ils n'étaient pas capables de diriger leurs propres maisons, comment pourrait-on attendre d'eux qu'ils dirigent la maison de la foi ? Les candidats possibles à la fonction de diacre devaient donc être « éprouvés », et s'ils étaient trouvés « sans reproche », ils pouvaient exercer ensuite leur ministère (1 Timothée 3:10).

C'étaient là des conditions sévères, et pour une bonne raison. « Car ceux qui remplissent convenablement leur ministère s'acquièrent un

rang honorable, et une grande assurance dans la foi en Jésus Christ » (1 Timothée 3:13).

Le travail du diacre, et donc le ministère du diacre, était *extrêmement* important pour la santé et le bon fonctionnement de l'Église. Il n'était pas à prendre à la légère. Si l'Église n'était pas capable de prendre soin des siens, comment pouvait-on considérer sa prétention à dominer la terre entière ? Si l'Église ne pouvait pas nourrir ses propres enfants, comment pouvait-elle prétendre à être la pépinière du Royaume ? Si l'Église ne pouvait pas s'organiser de manière à encourager et même à faciliter les bonnes actions, était-il vraiment possible pour elle de faire passer un message de bonnes nouvelles et de grande joie, de paix sur la terre et de bonne volonté envers les hommes ?

De même que le jugement commence dans la maison de Dieu (2 Corinthiens 5:10), ainsi la charité doit commencer dans la maison de Dieu (1 Corinthiens 13:1-13). Dans la compagnie des fidèles, la charité et ses fruits *doivent* être mis en évidence.

Les disciples de l'Église des premiers temps savaient cela, et ils organisèrent en conséquence leur vie commune. Aussi pouvaient-ils dire sans hésiter :

Car le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture ; les brebis disparaîtrons du pâturage, et il n'y aura plus de bœufs dans les étables. Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut. L'Éternel, le Seigneur, est ma force ; Il rend mes pieds semblables à ceux des biches, et il me fait marcher sur mes lieux élevés. (Habacuc 3:17-19).

La tâche d'assurer les soins compatissants aux indigents de la communauté ne reposait pas *uniquement* sur les épaules des diacres. Eux se chargeaient de la gérer. Ils la supervisaient. Ils la coordonnaient. Et ils lui donnaient l'inspiration et l'élan. Mais la charité imprégnait à tel point la « vie corporelle » de l'Église, qu'on ne pouvait songer à l'endiguer institutionnellement. Les hommes *vivaient* la charité. Ils la vivaient réellement, et c'est pourquoi « il n'y avait parmi eux aucun indigent » (Actes 4:34). Ils portaient *continuellement* les fardeaux les uns des autres (Galates 6:2). Qui plus est, ils s'encourageaient constamment « à la charité et aux bonnes œuvres », et sans abandonner leur assemblée, ils « s'exhortaient réciproquement » (Hébreux 10:24-25). Leurs relations interperson-

nelles étaient marquées par le ministère mutuel et par le soin.

L'Église était bien entendu gratifiée de dons extraordinaires. Et comme chacun avait reçu un don spécial, ils s'employaient à « le mettre au service des autres, comme de bons dispensateurs des diverses grâces de Dieu » (1 Pierre 4:10).

Il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; diversité de ministères, mais le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère en tous. Or, à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune. (1 Corinthiens 12:4-7).

Certains avaient le don de pratiquer la miséricorde (Romains 12:8). Certains avaient le don de l'hospitalité (1 Pierre 4:9-10). Certains avaient le don du ministère (Romains 12:7). Certains avaient le don de l'exhortation (Actes 4:36). Certains avaient celui de donner (Romains 12:8). Et chacun était appelé à utiliser ce don à l'édification du corps. Chacun était exhorté ainsi :

Par amour fraternel, soyez pleins d'affection les uns pour les autres ; par honneur, usez de prévenances réciproques. Ayez du zèle, et non de la paresse. Soyez fervents d'esprit. Servez le Seigneur. Réjouissez-vous en espérance. Soyez patients dans l'affliction. Persévérez dans la prière. Pourvoyez aux besoins des saints. Exercez l'hospitalité (Romains 12:10-13).

Chacun était appelé à « se réjouir avec ceux qui se réjouissent » et à « pleurer avec ceux qui pleurent » (Romains 12:15). Chacun était appelé à « se laisser attirer par ce qui est humble » (Romains 12:16). Chacun était exhorté à

marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix (Éphésiens 4:1-3).

Chacun était exhorté à « marcher dans la charité » (Éphésiens 5:2), mettant en œuvre tous les dons qu'ils avaient reçu de Dieu,

pour le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite de Christ (Éphésiens 4:12-13).

Ainsi, aussi bien comme congrégation (par le ministère du diacre) que comme tissu de relations interpersonnelles, (par le ministère

réci-proque des saints), l'Église était *structurée* pour faciliter la charité.

Mais ce n'était pas tout.

Les familles de l'Église recevaient une instruction systématique sur les principes de bonne gestion (2 Thessaloniens 3:6-15). Elles étaient disciplinées dans le sens des bonnes œuvres (Tite 2:2-15). On leur assignait même des responsabilités juridictionnelles (1 Timothée 5:3-16). En bref, les familles de l'Église étaient également mobilisées pour la charité. Leur structure elle-même visait à encourager et à faciliter les bonnes œuvres.

Les familles devaient se préparer elles-mêmes aux difficultés financières, afin d'être capables d'*éviter* la pauvreté. Mieux vaut prévenir que guérir (Proverbes 6:6-8). Elles devaient donc enseigner l'économie, l'autosuffisance, la piété et le zèle à leurs enfants, afin que la prochaine génération fût protégée de la détresse (Proverbes 22:6). Chacune devait prendre soin des siens : des parents, des enfants, des personnes âgées, des malades et des infirmes (1 Timothée 5:8). Elles devaient exercer l'hospitalité envers les dépossédés et les étrangers nécessiteux (Romains 12:13 ; 1 Rois 17:7-16). Elles devaient mettre en commun, avec d'autres familles, des fonds destinés à entreprendre de grands projets caritatifs, trop importants pour une seule famille (Actes 4:32-35 ; 2 Corinthiens 8:1-5).

Selon une enquête réalisée par le *U.S. News and World Report*, la famille figure aujourd'hui au 17^e rang dans la liste des « institutions qui touchent la nation », derrière le gouvernement civil, la télévision, la bureaucratie, les journaux, et la publicité ! Or, pour les premiers pionniers de la Foi chrétienne, la famille était au premier rang ! L'Église s'appuyait sur une structure responsable de familles chrétiennes pour réaliser sa vision caritative.

De toutes les manières, sous toutes les formes et par tous les moyens imaginables, l'Église était fondée sur un amour durable afin que la charité puisse prospérer. Des structures congrégationnelles, interpersonnelles et familiales furent créées, non seulement pour que la charité commence à *la maison*, mais pour qu'elle *commence* à la maison !

Changer les priorités

Mais depuis ce temps, nous avons cessé d'accorder cette importance à la charité.

Nous n'avons pas eu à affronter de famine. Du moins pas ici en Amérique. Nous avons tout juste un peu de chômage.

Et cependant, nous avons été ensevelis par une avalanche de besoins. Sans mécanismes pour y faire face.

L'Église a manqué à ses veuves, à ses orphelins, à ses personnes âgées, à ses malades et à ses infirmes.

L'Église a échoué dans sa tâche de transformer en disciples les jeunes pour qu'ils vivent des vies pleines de zèle, d'industrie et de productivité.

L'Église a été incapable d'appeler les diacres au travail qu'il sont *censés faire*.

L'Église a été incapable de catalyser les dons de ses membres pour les bonnes œuvres.

L'Église a été incapable de former ses familles à la victoire dans un contexte de difficultés et de calamités.

En revanche, nous avons lourdement investi sur des choses telles que des programmes de construction de bâtiments et des ministères médiatiques. Les dons de l'esprit ont été mis au service de la tranquillité et de la satisfaction personnelles, plutôt qu'au service de la communauté.

Et nous nous demandons pourquoi notre témoignage semble si affreusement insignifiant en ces temps de fascinations croissantes. A l'instar de l'Église du premier siècle, nous avons reçu une formidable opportunité de toucher notre civilisation avec l'Évangile du Christ. Dieu nous a offert un avantage magnifique. Mais à la différence de l'Église du premier siècle, nous ne l'avons pas encore mis à profit.

Mais, bien entendu, la partie n'est pas terminée. En changeant ses priorités selon Dieu, le peuple de Dieu peut commencer le vingt-et-unième siècle sur la bonne voie.

Conclusion

Le septième principe fondamental dans le plan biblique d'aide sociale, c'est que nous devons commencer le travail de charité dans la compagnie des fidèles. Nous devons prendre soin des nôtres. Nous devons créer et renforcer les structures qui encouragent et facilitent la compassion, à l'intérieur de nos congrégations, de nos familles et de nos relations interpersonnelles. Nous devons soutenir ceux qui soutiennent.

Lorsque la famine a frappé la Judée au premier siècle, les disciples étaient préparés. Ils s'étaient déjà mobilisés pour organiser les soins et la prévention, avec une structure conçue spécialement pour faciliter la charité. De sorte que quand la crise se présenta, ils purent entrer immédiatement en action. Par l'action des diacres, par les dons individuels dans la communauté, et par l'action des familles, l'Église fut capable de *démontrer* qu'ils s'aimaient les uns les autres. Ils purent témoigner devant le monde de la puissance de transformation du Christ. Ils s'assurèrent que dans la compagnie des fidèles personne ne reste dans le besoin.

Si nous voulons réussir comme eux, ne serait-ce qu'en partie, à apporter l'Évangile aux nations, alors nous aussi devons construire des structures charitables capables d'exercer la charité. Nous devons, nous aussi, commencer notre mission d'amour dans la compagnie des fidèles.

Sommaire

Jésus avait prévenu Ses disciples que des temps difficiles viendraient. Mais Il leur avait assuré que ces temps difficiles *serviraient* en fait la cause de l'Évangile.

Les difficultés et les privations offrent au peuple de Dieu une formidable opportunité de témoignage. Ils nous donnent l'occasion de faire voir au monde que l'Évangile de l'amour *change vraiment quelque chose*, non pas simplement dans l'au-delà, mais *ici et maintenant*.

Voilà pourquoi Dieu nous ordonne de prendre d'abord soin du peuple de l'alliance. Il nous revient de démontrer la supériorité du privilège de la vie à l'intérieur du Corps.

La structure entière de l'Église a été conçue autour de cette notion : des anciens, des diacres, des individus ayant reçu les dons de l'Esprit et des familles – ceux qui soutiennent – soutenant d'autres qui soutiennent !

Notre échec dans l'utilisation de cette structure biblique pour mettre en œuvre la charité a amoindri l'effet de notre témoignage. Par conséquent, si nous voulons remplir en quelque mesure notre devoir d'évangélisation, il nous faut revenir au modèle biblique.

8. LE CERCLE PARFAIT

Josué, fils de Nun, fit partir secrètement de Sittim deux espions, en leur disant : « Allez, examinez le pays, et en particulier, Jéricho ». Ils partirent, et ils arrivèrent dans la maison d'une prostituée, qui se nommait Rahab, et ils se couchèrent. On dit au roi de Jéricho : « Voici, des hommes d'entre les enfants d'Israël sont arrivés ici, cette nuit, pour explorer le pays ». Le roi de Jéricho envoya dire à Rahab : « Fais sortir les hommes qui sont venus chez toi, qui sont entrés dans ta maison ; car c'est pour explorer tout le pays qu'ils sont venus ». La femme prit les deux hommes, et les cacha ; et elle dit : « Il est vrai que ces hommes sont arrivés chez moi, mais je ne savais pas d'où ils étaient ; et, comme la porte a dû se fermer de nuit, ces hommes sont sortis ; j'ignore où ils sont allés ; hâtez-vous de les poursuivre et vous les atteindrez ». Elle les avait fait monter sur le toit, et les avait cachés sous des tiges de lin, qu'elle avait arrangées sur le toit. Ces gens les poursuivirent par le chemin qui mène au gué du Jourdain, et l'on ferma la porte après qu'ils furent sortis. (Josué 2:1-7).

C'était une prostituée.

Exclue même par les siens, elle était particulièrement méprisable aux yeux du peuple de l'Alliance de Dieu.

Mais Rahab s'était repentie.

Elle avait mis sa confiance dans le Dieu Tout-Puissant. Et par la grâce que lui valut sa foi, elle fut sauvée, elle et toute sa maison.

Rahab, cependant, ne s'arrêta pas là. Non seulement elle risqua sa vie pour sauver les espions, non seulement elle créa une diversion pour eux, mais elle confessa sa foi dans le Seigneur. Elle allia son sort au leur et à Lui !

Avant que les espions se couchassent, Rahab monta vers eux sur le toit et leur dit : « L'Éternel, je le sais, vous a donné ce pays, la terreur que vous inspirez nous a saisis, et tous les habitants du pays tremblent devant vous. Car nous avons appris comment, à votre sortie d'Égypte, l'Éternel a mis à sec devant vous les eaux de la mer Rouge, et comment vous avez traité les deux rois des Amoréens au delà du Jourdain, Sihon et Og, que vous avez dévoués par interdit. Nous l'avons appris, et nous avons perdu courage, et tous nos esprits sont abattus à votre aspect ; car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui est Dieu en haut dans les cieux et en bas sur la terre » (Josué 2:8-11).

Aucun doute n'était possible à ce sujet. Rahab était croyante. Elle était la plus inattendue des candidates au Royaume de Dieu, mais par sa foi (Hébreux 11:31) et par ses œuvres (Jacques 2:25), elle *démontra* la sincérité de ses paroles. Les espions en furent

impressionnés. Mais Rahab, alors, fit un pas de plus.

« Et maintenant, je vous prie, jurez-moi par l'Éternel que vous aurez pour la maison de mon père la même bonté que j'ai eue pour vous. Donnez-moi l'assurance que vous laisserez vivre mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, et tous ceux qui leur appartiennent, et que vous nous sauverez de la mort. » Ces hommes lui répondirent : « Nous sommes prêts à mourir pour vous, si vous ne divulguez pas ce qui nous concerne ; et quand l'Éternel nous donnera le pays, nous agirons envers toi avec bonté et fidélité ». Elle les fit descendre avec une corde par la fenêtre, car la maison qu'elle habitait était sur la muraille de la ville. Elle leur dit : « Allez du côté de la montagne, de peur que ceux qui vous poursuivent ne vous rencontrent ; cachez-vous là pendant trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient de retour ; après cela, vous suivrez votre chemin ». Ces hommes lui dirent : « Voici de quelle manière nous serons quitte du serment que tu nous as fait faire. A notre entrée dans le pays, attache ce cordon de fil cramoisi à la fenêtre par laquelle tu nous fais descendre, et recueille auprès de toi dans la maison de ton père, ta mère, tes frères, et toute la famille de ton père. Si quelqu'un d'eux sort de la porte de ta maison pour aller dehors, son sang retombera sur sa tête, et nous en serons innocents ; mais si on met la main sur l'un quelconque de ceux qui seront avec toi dans la maison, son sang retombera sur notre tête. Et si tu divulgues ce qui nous concerne, nous serons quittes du serment que tu nous as fait faire ». Elle répondit : « Qu'il en soit selon vos paroles ». Elle prit ainsi congé d'eux, et ils s'en allèrent. Et elle attacha le cordon de cramoisi à la fenêtre. Ils partirent, et arrivèrent à la montagne, où ils restèrent trois jours, jusqu'à ce que ceux qui les poursuivaient fussent de retour. Ceux qui les poursuivaient les cherchèrent par tout le chemin, mais ils ne les trouvèrent pas. (Josué 2:12-22).

Ce que demandait essentiellement Rahab, c'était d'être comprise, elle et sa famille, dans le cercle de l'alliance de Dieu. Les mots dont elle se servit en demandant « qu'on ait de la bonté » pour elle, concernaient en général l'amour du Dieu de l'alliance envers son peuple, ou les liens à l'intérieur de ce peuple. Rahab ne cherchait pas à passer simplement un accord, à réussir une manœuvre du genre « un service en vaut un autre ». Elle se soumettait vraiment au « Dieu d'en haut qui règne dans les cieux et en bas sur la terre ».

Elle avait entendu parler des « œuvres grandes et admirables du Seigneur Dieu » (Deutéronome 2:25 ; 7:23,11:25 ; Apocalypse 15:3), et elle *croyait* ce qu'elle avait entendu (Romains 10:17). Elle fit donc une confession de foi (Romains 10:9), et commença à *mettre en pratique* la justice, authentifiant sa foi par des œuvres (Jacques 1:22,

3:25). Comme les enfants d'Israël la nuit de Pâques, elle marqua sa maison de l'emblème écarlate prévu par Dieu (Exode 12:7-13), et se réfugia ensuite à l'intérieur, pour attendre la rédemption de sa vie par la grâce de Dieu (Exode 12:21-36).

Elle était croyante, et cela apparaît quel que soit l'angle sous lequel on l'examine.

Plus tard, lorsque les murs de Jéricho s'effondrèrent, Rahab sortit de sa maison, avec tous ceux qui lui appartenaient (Josué 6:22-23), et habita « au milieu d'Israël » pour le restant de ses jours (Josué 6:25). Dès lors, elle jouirait des privilèges de l'Alliance, comme le reste du peuple, se soumettant à sa justice, partageant son héritage, et reposant dans sa sécurité.

Rahab la prostituée, après avoir été si longtemps éloignée de la Lumière et de la Vie de l'éternité, « étrangère aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Éphésiens 2:12), fut d'un seul coup « rapprochée » (Éphésiens 2:13). Par la grâce providentielle de Dieu, et par sa fidélité en retour, elle et tous les siens furent « greffés » (Romains 11:17-24), n'étant plus « des étrangers ni des gens du dehors, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu » (Éphésiens 2:19).

Mais elle ne fut pas seulement greffée dans l'alliance, elle le fut finalement dans la famille royale de Juda (Matthieu 1:5), et sur la lignée Messianique (Ruth 4:18-22).

Et tout cela, parce qu'elle avait accepté de se soumettre aux termes de l'alliance, au Dieu de l'alliance, et au peuple de l'alliance.

L'étranger en séjour

Il n'y a pas de barrières raciales dans le Royaume de Dieu (Galates 3:28-29). Il n'y en a jamais eu (Psaumes 87:1-7). Il n'y en aura jamais (Ésaïe 2:2-4 ; Michée 4:1-4). Les conditions pour avoir la citoyenneté sont morales (Psaumes 15:1-5). N'importe qui pouvait être admis au cercle de l'Alliance, s'il acceptait de se soumettre à ses exigences, même une misérable prostituée de Jéricho.

Il y avait des garanties, bien entendu, pour protéger Israël de la contamination païenne, des loups déguisés en brebis. Ainsi, par exemple, il y avait des restrictions cérémonielles (Exode 12:48-49), des restrictions en matière de mariage (Deutéronome 7:1-6), et des restrictions de cohabitation (Josué 6:23). Mais, pour avoir été eux-

mêmes étrangers en Égypte (Genèse 15:13 ; Exode 22:21 ; Deutéronome 10:19, 23:7), les Juifs devaient traiter les étrangers parmi eux avec respect et les accepter.

Que l'étranger fût partie d'une tribu entière, comme les hommes de Gabaon, (Josué 9:1-27), ou d'un autre peuple de Canaan, ou qu'il fût simplement un immigré individuel, il devait être traité avec justice (Exode 22:21, 23:9 ; Lévitique 19:33-34). Il devait partager l'héritage du royaume (Ezéchiel 47:22-23). Il devait être aimé comme un frère (Deutéronome 10:19). Il était inclus dans les dispositions prises pour les "villes de refuge" (Nombres 35:15 ; Josué 20:9), inclus dans le réseau caritatif (Lévitique 19:10, 23:22 ; Deutéronome 24:19-21), et jouissait de l'égalité devant la loi (Lévitique 24:22). Il était même considéré comme sans défense, au même titre que la veuve et de l'orphelin ; de sorte que le Seigneur Lui-même était sa protection et jugeait tous ses oppresseurs (Psaumes 94:6, 146:9 ; Jérémie 7:6, 22:3 ; Ezéchiel 22:7 ; Zacharie 7:10 ; Malachie 3:5).

Il va de soi que les privilèges particuliers s'accompagnaient de responsabilités particulières. Du moment que l'étranger bénéficiait des avantages de la république théocratique d'Israël, il devait se comporter en citoyen responsable et obéissant. A l'égal de tout autre membre de l'alliance, il devait honorer le Sabbat (Exode 20:10), le Grand Pardon (Lévitique 16:29), et la Fête du pain sans levain (Exodus 12:19). Il devait aussi respecter les interdictions de manger du sang (Lévitique 17:10-13), de l'immoralité (Lévitique 18:26), de l'idolâtrie (Lévitique 20:2) et du blasphème (Lévitique 24:16). Il venait sous la protection des promesses de Dieu parce qu'il obéissait aux commandements de Dieu.

Rien ne pouvait arrêter la main de Dieu quand Il bénissait ceux qui l'honoraient, et rien ne pouvait arrêter sa main quand Il condamnait ceux qui le déshonoraient. Ainsi, si l'étranger voulait partager les privilèges du peuple élu de Dieu, il devait honorer Dieu en gardant Sa Parole.

Rahab, bien qu'elle n'appartînt pas à la compagnie des fidèles, vint en leur milieu et se soumit à la Loi de Dieu, en dépendant de sa Parole pour vivre. Bien qu'elle n'appartînt pas à la maison de Dieu, elle y entra, respecta ses normes et acquiesça ainsi ses garanties. Elle n'aurait pas pu obtenir la vie sauve et la liberté autrement. Israël était une société d'opportunités, mais seulement pour ceux qui en respectaient

les « règles ».

De même, Ruth n'appartenait pas à la compagnie des fidèles. C'était une Moabite, une immigrée. Mais la charité du pays d'abondance de Dieu et de la table de l'abondance ne lui fut pas refusée. On lui offrit l'opportunité d'être employée, de travailler, de glaner, parce qu'elle s'était personnellement engagée à respecter les termes de l'alliance, envers le Dieu de l'alliance et le peuple de l'Alliance (Ruth 1:16-17). Les structures de la charité en Israël, conçues pour prendre soin du peuple d'Israël, s'étaient élargies au delà pour l'inclure. Comme ses paroles et le travail de ses mains prouvaient qu'elle dépendrait de la Parole de Dieu pour vivre, on lui concéda les privilèges de la communauté de foi. Elle fut introduite dans le cercle de l'alliance, qui cependant resta intact, sans brisure.

Cette gracieuse disposition de Dieu est illustrée à plusieurs reprises au long de l'Écriture.

L'eunuque éthiopien obtint l'accès à l'alliance (Actes 8:38) parce qu'il se soumit aux termes de l'alliance (Actes 8:36-37). Corneille, le centurion, obtint les promesses de l'alliance (Actes 10:44-48) parce qu'il fit confiance à l'Évangile de l'espérance (Actes 10:22, 31, 44). De même, lorsque Jésus visita le district de Tyr et de Sidon, une femme cananéenne reçut les privilèges de l'alliance, à cause de sa grande foi.

Et voici, une femme cananéenne, qui venait de ces contrées, lui cria : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon ». Il ne lui répondit pas un mot, et ses disciples s'approchèrent et lui dirent avec insistance : « Renvoie-la, car elle crie derrière nous ». Il répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». Mais elle vint se prosterner devant lui, disant : « Seigneur, secours-moi ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens ». « Oui, Seigneur – dit-elle – mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». Alors Jésus lui dit : « Femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux ». Et, à l'heure même, sa fille fut guérie. (Matthieu 15:22-28).

De même que l'Évangile est « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif premièrement, puis du Grec » (Romains 1:16), ainsi les privilèges de l'alliance sont disponibles pour quiconque se soumet, pour la maison de Dieu premièrement, mais aussi pour l'étranger dans le pays.

Des perles aux pourceaux

Jésus mit ses disciples en garde contre la transgression des limites posées par l'alliance, en disant :

Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent (Matthieu 7:6).

L'Église doit être la pépinière du Royaume, nourrissant les nations de la bonté qui vient de la générosité de Dieu, mais pour connaître cette bonté, les nations doivent se soumettre à la loi de Dieu (Matthieu 28:19-20). Prodiguer les dons du Royaume comme autant de droits pour tous les hommes, sans obligation de leur part : à l'ingrat, au paresseux, au dégénéré, à l'apostat et au rebelle, ce serait jeter nos perles à des pourceaux !

Rahab a dû démontrer sa fidélité et son intégrité. Elle a dû montrer les fruits de son repentir. Alors seulement a-t-elle été autorisée à bénéficier de l'héritage de la compagnie des fidèles.

Ruth a dû travailler. Elle a dû glaner. Elle a dû démontrer sa dépendance envers la Parole de Dieu pour sa vie-même. Alors seulement a-t-elle été autorisée à recueillir les bénéfices de la société des opportunités.

De façon similaire, l'eunuque éthiopien, le centurion Corneille et la femme cananéenne, ont tous reçu la bénédiction spéciale du Seigneur parce qu'ils montrèrent une confiance particulière au Seigneur.

Dans chaque cas, tous ceux qui ont bénéficié des avantages de l'alliance étaient, soit dans l'alliance (dans la compagnie des fidèles) soit dans la dépendance de l'alliance (l'étranger dans le pays).

Chaque fois que quelqu'un a enfreint les lois de Dieu, il a perdu ses privilèges d'alliance : Esaü (Genèse 25:27-34), Koré (Nombres 16:1-35), Acan (Josué 7:1-26), Saül (1 Samuel 13:5-14), Tobija (Néhémie 13:4-9), Ananias et Saphira (Actes 5:1-11), Démas (2 Timothée 4:10), and Diotrèphès (3 Jean 9). Personne n'a de « droit » aux privilèges du Royaume ; Dieu ne les distribue pas au hasard.

Au-delà des « droits »

Dieu a exercé envers Son peuple la compassion, la consolation et la charité. Il l'a nourri de son riche domaine ! Ensuite il lui a commandé de traiter le monde de manière semblable, par la compassion, la consolation et la charité. Son peuple doit nourrir le monde. En

commençant par sa propre maison, il doit s'assurer que la justice soit *faite* aussi bien que prêchée.

Mais la charité ne doit pas se faire comme la distribution de choses dues, comme la reconnaissance de « droits » qui ne comporteraient ni responsabilités ni obligations.

Le travail est nécessaire, parce que c'est par le moyen du travail que la pauvreté se transforme en productivité.

La diligence est nécessaire, parce que le zèle est béni par la prospérité.

La participation familiale est nécessaire, parce que les familles sont les cellules de base de la société.

Et plus encore que ces conditions-mêmes, *l'obéissance* est nécessaire. La *soumission* aux règles du Royaume est nécessaire. Pour pouvoir bénéficier des privilèges de l'alliance, un homme doit *être dans l'alliance* ou *dans la dépendance de l'alliance*. Et même quand l'Église sort dans les rues, parcourt les ruelles et longe les haies pour ramener les exclus et les rejetés du pays, elle doit leur exiger d'eux la responsabilité.

Jésus a dit :

... « Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et qu'on ne te rende la pareille. Mais, lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te rendre la pareille ; car elle te sera rendue à la résurrection des justes ». Un de ceux qui étaient à table, après avoir entendu ces paroles, dit à Jésus : « Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! ». Et Jésus lui répondit : « Un homme donna un grand souper, et il invita beaucoup de gens. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés : 'Venez, car tout est déjà prêt'. Mais tous unanimement se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : 'J'ai acheté un champ, et je suis obligé d'aller le voir ; excuse-moi, je te prie'. Un autre dit : 'J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer : excuse-moi, je te prie'. Un autre dit : 'Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis aller'. Le serviteur, de retour, rapporta ces choses à son maître. Alors le maître de maison irrité dit à son serviteur : 'Va promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux'. Le serviteur dit : 'Maître, ce que tu as ordonné a été fait, et il y a encore de la place'. Et le maître dit au serviteur : 'Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne

goûtera de mon souper' ». (Luc 14:12-25).

Il faut faire entrer les pauvres. Il doivent prendre leur place autour de la table du Seigneur. Ceux qui refusent l'invitation resteront affamés en dehors du cercle de l'espérance, mais ceux qui acceptent peuvent entrer et festoyer avec le peuple de l'espérance.

Seulement, comme le signale Matthieu dans un passage parallèle, le dîner n'est pas sans obligation. L'alliance doit être respectée.

Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut là un homme qui n'avait pas revêtu un habit de noces. Il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces ? » Cet homme eut la bouche fermée. Alors le roi dit aux serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ». (Matthieu 22:11-14).

Il ne faut pas jeter les perles aux pourceaux. Ceux qui refusent de se soumettre à la loi de Dieu ne *peuvent* ni ne *doivent* venir sous sa protection et sous sa providence.

Conclusion

Le huitième principe de base du plan biblique d'aide sociale est que seuls ceux qui *sont dans* l'alliance de Dieu ou *dans la dépendance* de l'alliance peuvent recevoir la charité. L'œuvre de charité commence dans la compagnie des fidèles, mais elle s'étend aux quatre coins de la terre, vers tous ceux qui acceptent de se soumettre à la Parole de Dieu.

Rahab se plaça d'elle-même sous la règle du peuple de Dieu et de la Loi de Dieu, et bénéficia ainsi de toute la sécurité et de tous les bienfaits d'Israël. Elle fut greffée, comme le furent Ruth, l'eunuque éthiopien, le centurion Corneille, et la femme cananéenne de Tyr. Tous venaient de l'extérieur de l'alliance, et s'en firent dépendants. Mais pour recevoir ses bénéfices, ils durent accepter certaines responsabilités. Ils prirent en compte certaines obligations.

Les perles ne doivent pas être jetées aux pourceaux. Les merveilles de la bénédiction de Dieu ne doivent pas être jetées comme des babioles aux ennemis du Royaume. Ainsi, quiconque veut « sentir et voir combien l'Éternel est bon » (Psaumes 34:8), doit d'abord se prosterner devant Lui, et l'aimer et l'adorer.

Les bienfaits et les privilèges des enfants de Dieu demeurent dans

le cercle de l'alliance. Et le cercle doit rester intact.

Sommaire

Rahab *n'était pas dans l'alliance*, mais elle se soumit d'elle-même, par la foi, aux exigences de l'alliance, et devint ainsi héritière des bienfaits de l'alliance. Elle y entra par la foi.

C'était bien de cette manière seulement qu'elle *pouvait* recevoir les bienfaits de l'alliance, parce que ceux-ci sont *directement liés* aux exigences éthiques et morales de Dieu.

Quiconque reçoit les bienfaits de Dieu doit faire comme elle : se soumettre aux exigences morales du Royaume. Dieu fait grâce, mais non sans discernement.

Puisqu'il ne faut pas jeter de perles aux pourceaux, il faut soigneusement éviter de jeter les bienfaits et les privilèges de l'alliance à ceux qui refusent obstinément de s'incliner devant les « règles » de Dieu.

Cela signifie que dans le ministère caritatif envers les pauvres, nous devons aller au delà des « droits » et des « allocations », vers les obligations et responsabilités bibliques. Ceux qui refusent de se soumettre à la loi de Dieu après avoir été instruits des obligations de l'alliance, *ne peuvent pas en même temps* bénéficier de sa protection.

9. NE PAS OUTREPASSER CE QUI EST ÉCRIT

... Au mois de Kisleu, la vingtième année, comme j'étais à Suse, dans la capitale, Hanani, l'un de mes frères, et quelques hommes arrivèrent de Juda. Je les questionnai au sujet des Juifs réchappés qui étaient restés de la captivité, et au sujet de Jérusalem. Ils me répondirent : « Ceux qui sont restés de la captivité sont là dans la province, au comble du malheur et de l'opprobre ; les murailles de Jérusalem sont en ruines, et ses portes sont consumées par le feu. » Lorsque j'entendis ces choses, je m'assis, je pleurai, et je fus plusieurs jours dans la désolation (Néhémie 1:1-4).

La nouvelle plongea Néhémie dans un accablement complet. C'était un homme de haute position sociale, très privilégié. Il vivait dans le luxe, au milieu des splendeurs de la vie de palais.

Il était éloigné, très éloigné de l'univers du dénuement, de la dévastation et de la destruction. Très éloigné du chagrin, de l'humiliation et de la honte qui régnaient à Jérusalem.

Cependant, il fut touché au plus profond de lui-même lorsqu'il apprit la nouvelle. Néhémie, fils de Hacalia, échanson du roi persan Artaxerxès, demeurait encore fortement lié à son peuple.

Il fallait faire quelque chose. La situation était intolérable ainsi. Néhémie avait de l'influence. C'était un homme d'action. Peut-être pourrait-il intervenir.

Et il le fit.

Je jeûnai et je priai devant le Dieu des cieux, et je dis : « Ô Éternel, Dieu des cieux, Dieu grand et redoutable, toi qui gardes ton alliance et qui fais miséricorde à ceux qui t'aiment et qui observent tes commandements ! Que ton oreille soit attentive et que tes yeux soient ouverts : écoute la prière que ton serviteur t'adresse en ce moment, jour et nuit, pour tes serviteurs les enfants d'Israël, en confessant les péchés des enfants d'Israël, nos péchés contre toi ; car moi et la maison de mon père, nous avons péché. Nous t'avons offensé, et nous n'avons point observé les commandements, les lois et les ordonnances que tu prescrivis à Moïse, ton serviteur. Souviens-toi de cette parole que tu donnas ordre à Moïse, ton serviteur de prononcer : 'Lorsque vous pécherez, je vous disperserai parmi les peuples ; mais si vous revenez à moi, et si vous observez mes commandements et les mettez en pratique, alors, quand vous seriez exilés à l'extrémité du ciel, de là je vous rassemblerai et je vous ramènerai dans le lieu que j'ai choisi pour y faire résider mon nom'. Ils sont tes serviteurs et ton peuple, que tu as rachetés par ta grande puissance et par ta main forte. Ah ! Seigneur, que ton oreille soit attentive à la prière de ton serviteur, et à la prière de tes serviteurs qui veulent craindre ton nom ! Donne aujourd'hui du succès à ton serviteur, et fais-lui trouver grâce

devant cet homme ! » J'étais alors échanton du roi. (Néhémie 1:4-11).

Il fit vraiment quelque chose. Il pria.

Il fit une prière de confession. Il fit une prière de contrition. Au lieu de se précipiter dans la salle du trône d'Artaxerxès et de demander à être entendu, il se précipita à genoux devant Dieu, devant *son* trône, avoua son incapacité et son inaptitude à *exiger* quoi que ce soit.

Il pria.

Il savait qu'en fin de compte, il devrait remédier à la situation de Jérusalem, et que pour ce faire, il lui faudrait gagner la faveur du roi. (Néhémie 1:11).

Mais pour l'instant, il se borna à prier.

Il pria pendant un mois entier (Néhémie 1:1, 2:1).

Sa réaction en dit long sur son caractère et sur le caractère de sa foi. Il comprenait clairement les conséquences du péché (Jérémie 14:1-22). Il saisissait parfaitement la dynamique de l'histoire (Job 42:1-2). Il montrait une compréhension profonde de la doctrine de la providence divine (Proverbes 21:1). Manifestement, il avait compris que la nature du lien de l'alliance était de subsister de génération en génération (Lamentations 5:19). Il manifestait une vive conscience de la *puissance* de la prière (2 Chroniques 7:13-14). Mais plus que tout, sa réaction témoignait de sa confiance absolue en Dieu, et de sa manière *biblique* de trouver en Lui la solution des problèmes (Psaumes 34:17-18). Il voulait faire les choses selon les voies de Dieu, dans le temps de Dieu, avec le secours de Dieu, en conformité à la volonté de Dieu.

Ainsi, Néhémie priait à tout bout de champ. Lorsqu'il se présenta devant le roi pour lui demander de reconstruire les murs de Jérusalem, Néhémie pria (Néhémie 2:4), Lorsqu'il entra dans la ville en ruines pour mettre les travaux en route, il pria (Néhémie 2:12). Lorsque des intrigues et des menaces de violence mirent en péril son fragile projet de reconstruction, il pria (Néhémie 4:2). Lorsque il y eut dans son peuple des crises qui exigeaient une intervention judicieuse, il pria. (Néhémie 5:19). Lorsqu'un attentat contre sa propre vie mit en péril tout le projet, il ne perdit pas la tête — il pria (Néhémie 6:9). Lorsque ses frères eux-mêmes se retournèrent contre lui, il pria (6:14). Et lorsqu'il eut complété le travail, lorsqu'il eut fait tout ce qu'il s'était promis de faire — c'est cela, vous l'avez bien deviné — il pria (Néhémie 13:31).

Bien entendu, il ne fit pas *que* prier. Ses prières n'étaient que *le fondement* de toute son œuvre. Il planifia le projet (Néhémie 2:5-6). Il fit le travail préparatoire (Néhémie 2:7-8). Il recruta des volontaires (Néhémie 2:9). Il enthousiasma (Néhémie 2:17-18). Il encouragea (Néhémie 4:14-20). Il organisa (Néhémie 3:1-32). Il anticipa les difficultés et prit les dispositions nécessaires (Néhémie 2:19-20, 6:1-14). Il improvisa (Néhémie 4:21-23), Il travailla (Néhémie 4:23). Il offrit des sacrifices (Néhémie 5:14-19). Il dirigea (Néhémie 13:4-30). Et il gouverna (Néhémie 7:1-7). Mais toutes ces activités furent soutenues par sa constante dépendance vis-à-vis du Dieu Tout-Puissant. Et toutes, sous-tendues par la prière.

Néhémie savait qu'il serait absurde de tenter quoi que ce soit en dehors des objectifs et de la bénédiction de Dieu.

« Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain ; si l'Éternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain. En vain vous levez-vous le matin, vous couchez-vous tard, et mangez-vous le pain de la douleur ; Il en donne autant à ses bien-aimés pendant leur sommeil » (Psaumes 127:1-2).

La vie de prière de Néhémie indiquait bien qu'il voulait être responsable. Responsable de ses actes. Responsable de ses intentions. Responsable des fruits de son travail. Responsable devant Dieu, il voulait, plus que toute autre chose, faire la volonté de Dieu.

Il n'avait aucune envie de recevoir un simple « feu vert » de Dieu à ses projets *personnels*. Il voulait faire ce que *Dieu* voulait qu'il fasse, ni plus ni moins. La prière le rendait redevable de cela. Elle lui donnait la détermination nécessaire pour *s'en tenir* à cela. La prière lui donnait accès à la volonté de Dieu, aux voies de Dieu, aux buts de Dieu et au projet de Dieu.

Néhémie était *confiant* que Dieu le ferait réussir (Néhémie 2:20). Il était *sûr* que Dieu lui en donnerait la force (Néhémie 6:9). Il *savait* que Dieu lui accorderait Sa faveur (Néhémie 2:18). Il était, en fait, absolument inébranlable dans son optimisme, parce que son travail avait été conçu par Dieu, et non par lui-même (Néhémie 2:12). C'était le projet de Dieu, et non le sien (Néhémie 7:5).

Néhémie ne priait pas pour *obtenir* quelque chose. Il priait pour *être* quelque chose (Jacques 4:3). Il voulait *être* conforme à la volonté de Dieu. Il voulait *être* un instrument dans le travail de Dieu. Il voulait *être* obéissant.

L'obéissance dans la prière

La conformité de Néhémie aux objectifs de Dieu ne se manifeste pas seulement dans sa vie de prière, mais aussi dans l'intérêt particulier qu'il porte aux Écritures. En fait, sa vie de prière le conduisit finalement à un renouveau de son engagement à la Parole. Néhémie étant à tel point désireux de ne faire que la volonté de Dieu, et la Bible étant la volonté de Dieu écrite et révélée, il était normal que sa vie de prière fût intimement liée à l'Écriture.

Il assigna une place très importante à la mise en œuvre de la Loi de Dieu dans la vie du peuple (Néhémie 8:1-8). Il donna à la Bible sa véritable place (Néhémie 8:9) et sa priorité adéquate (Néhémie 9:1-3). Il encouragea sa lecture (Néhémie 8:18), son explication (Néhémie 8:13), et son application (Néhémie 8:14-18). Il s'assura que la Parole de Dieu devienne la norme absolue pour l'adoration (Néhémie 13:10-14), pour le commerce (Néhémie 13:15-18), pour le gouvernement civil (Néhémie 13:4-9), pour l'exercice de la justice (Néhémie 13:19-22), et pour la vie de famille (Néhémie 13:23-29).

Il savait que pour se conformer à la volonté de Dieu, il devrait tenir compte de la Parole de Vérité établie pour toujours (Psaumes 119:152).

L'herbe sèche, la fleur tombe ; mais la parole de notre Dieu subsiste éternellement (Ésaïe 40:8).

« Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies », dit l'Éternel. « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. Comme la pluie et la neige descendent des cieux, et n'y retournent pas sans avoir arrosé, fécondé la terre, et fait germer les plantes, sans avoir donné de la semence au semeur et du pain à celui qui mange, ainsi en est-il de ma parole, qui sort de ma bouche : elle ne retourne point à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins. » (Ésaïe 55:8-11).

Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche ; médite-le jour et nuit, pour agir fidèlement selon tout ce qui y est écrit ; car c'est alors que tu auras du succès dans tes entreprises, c'est alors que tu réussiras. (Josué 1:8).

La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme ; le témoignage de l'Éternel est véritable, il rend sage l'ignorant (Psaumes 19:7).

Néhémie pria pour ne pas tomber dans l'erreur. Et pour la même

raison, il s'appliqua avec zèle aux Écritures (Matthieu 22:29), parce que la Parole donne de parfaits conseils dans toute la vérité (Psaumes 119:160). Elle est une lampe pour les pieds et une lumière sur le sentier (Psaumes 119:105).

La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l'intelligence aux simples (Psaumes 119:130).

Car le précepte est une lampe, et l'enseignement une lumière, et les avertissements de la correction sont le chemin de la vie (Proverbes 6:23).

Et nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs ; sachant tout d'abord vous-mêmes qu'aucune prophétie de l'Écriture ne peut être un objet d'interprétation particulière, car ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu. (2 Pierre 1:19-21).

Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre (2 Timothée 3:16-17).

Aller *au-delà* de l'Écriture aurait signifié se dérober aux desseins de Dieu (1 Corinthiens 4:6). Plus Néhémie se rapprochait de Dieu dans la prière, plus il comptait sur Lui pour le guider, et plus il se rendait compte que l'Écriture était la *seule* règle qu'il lui fallait pour la vie et pour la piété. La volonté de Dieu devait se chercher dans la Parole de Dieu. Dieu Lui-même était tout à fait clair sur ce sujet :

Vous n'ajouterez rien à ce que je vous prescris, et vous n'en retrancherez rien ; mais vous observerez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, tel que je vous les prescris (Deutéronome 4:2).

Vous observerez et vous mettrez en pratique toutes les choses que je vous ordonne ; vous n'y ajouterez rien, et vous n'en retrancherez rien (Deutéronome 12:32).

Toute parole de Dieu est éprouvée. Il est un bouclier pour ceux qui cherchent en Lui un refuge. N'ajoute rien à ses paroles, de peur qu'Il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur (Proverbes 30:5-6).

Le zèle dans la prière amène *toujours* les hommes de Dieu à dépendre de la Parole. Néhémie n'est pas un exemple isolé. Ce fut également le cas pour David (Psaumes 51:1-19), pour Jérémie (Lamentations 5:1-22), pour Jonas (Jonas 2:2-9), pour les disciples

(Actes 1:8-14) et pour l'Église de Jérusalem (Actes 2:1-47).

De même, l'absence de recherche d'une proximité avec Dieu conduit invariablement à enfreindre la Parole de Dieu et à rejeter ses objectifs. Ce fut le cas de Caïn (Genèse 4:3-8), de Koré (Nombres 16:1-35), de Balaam (Nombres 22:2-40) et de Saül (1 Samuel 13:5-14).

L'obéissance et le secours aux pauvres

Le seul remède à la pauvreté est la *productivité*. Un transfert de richesse ne fera pas l'affaire. Des styles de vie plus simples ne feront pas l'affaire. Améliorer les lois ne fera pas l'affaire. Multiplier les programmes de l'État ne fera pas l'affaire. Seule la productivité fera l'affaire. Et le seul moyen d'y arriver, est par l'obéissance et la diligence.

Dieu bénit l'obéissance par la prospérité (Deutéronome 28:1-14, 7:12-26, 11:13 ; Exode 15:26, 23:22-27 ; Lévitique 26:3-13).

De même, Dieu récompense le travail diligent par l'autorité (Proverbes 10:4, 12:11-12, 22:29, 28:19 ; Zacharie 1:18-20).

Rien d'autre ne réussit. *Rien*.

Voilà pourquoi la plupart des programmes d'aide sociale ont échoué de manière si lamentable, y compris la « Guerre à la Pauvreté » du socialisme.

Ils ont tenté de *compléter* l'enseignement biblique ; ou de le *supplanter* ; ou de le *dépasser*. Ou alors ils ont tenté *d'éluder* l'enseignement biblique. Quoi qu'ils aient fait, et de quelque manière qu'ils l'aient fait, ils ont échoué.

Ils ont échoué, parce qu'ils ont refusé de se soumettre aux normes de Dieu. Ils n'ont pas été responsables devant Lui. Ils ne Lui ont pas fait confiance. Ils ne se sont pas efforcés d'atteindre la productivité par l'obéissance et par la diligence. Ils *n'ont pas cherché* Dieu pour découvrir et accomplir sa volonté.

Il y a même, de nos jours, de nombreux chrétiens importants qui affirment qu'il n'y a pas de système économique proprement chrétien par nature. Ils soutiennent qu'il n'existe pas de projets bibliques pour la charité. Dans leur idée, Dieu n'a pas de plan spécifique : Il a simplement de vagues « inquiétudes » qu'il faut aborder avec de vagues « principes ».

A la différence de Néhémie, ces hommes ne sentent pas l'obliga-

tion de s'humilier devant le Dieu Tout-puissant, et de s'assurer de ne pas « aller au-delà de ce qui est écrit » (1 Corinthiens 4:6). Ils se livrent aux griffes de la culpabilité et de la pitié, ces deux visages du « monstre Janus » de l'Église. Ils se démènent pour « aider les pauvres ». Impulsivement. Hâtivement. Chacun faisant ce qui lui semble bon (Juges 21:25).

Et ils se demandent pourquoi ils échouent ! Néhémie aurait pu le leur expliquer.

Toutes les voies de l'homme sont droites à ses yeux ; mais celui qui pèse les cœurs, c'est l'Éternel. La pratique de la justice et de l'équité, voilà ce que l'Éternel préfère aux sacrifices [...] Les projets de l'homme diligent ne mènent qu'à l'abondance, mais celui qui agit avec précipitation n'arrive qu'à la disette (Proverbes 21:2-3, 5).

Les programmes d'« assistance » sociale conduisent *toujours* à *plus* de pauvreté, à moins qu'ils ne cherchent à connaître et à réaliser la volonté de Dieu.

Ainsi, la prière assidue et la stricte obéissance aux Écritures seront la marque de tout effort de charité réussi.

Il t'a humilié, il t'a fait souffrir de la faim, et il t'a nourri de la manne, que tu ne connaissais pas et que n'avaient pas connue tes pères, afin de t'apprendre que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. (Deutéronome 8:3).

Rejetant donc toute malice et toute ruse, la dissimulation, l'envie, et toute médisance, désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut (1 Pierre 2:1-2).

La responsabilité devant Dieu est beaucoup plus importante que les ressources, le confort matériel, les relations politiques, l'appui des médias, la coopération de la communauté, la compétence professionnelle, l'acceptation sociale, ou l'influence culturelle. En fin de compte, « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Romains 8:31).

Conclusion

Le neuvième principe de base dans le projet biblique d'aide sociale, c'est que la charité ne doit pas « outrepasser ce qui est écrit ». Elle doit s'enraciner dans la dépendance envers Dieu et sa Parole dans la prière. Elle doit rechercher *sa* volonté, *ses* priorités, et *ses* buts.

Néhémie fut un homme qui a démontré son entière dépendance vis à vis de Dieu. C'était un homme de prière. C'était un homme de la

Parole. En conséquence, dans tous ses projets il chercha à faire *l'œuvre* du Seigneur, à la *manière* du Seigneur. « Que ta volonté soit faite, et non la mienne » aurait bien pu être sa devise. En conséquence, Dieu le bénit avec une *grande* réussite. Il refusait d'« aller au delà de ce qui est écrit » (1 Corinthiens 4:6), et ainsi ne franchit jamais les limites des objectifs de Dieu.

Sommaire

Néhémie était un homme de prière. Il se tournait vers Dieu, et vers Dieu seul, pour s'orienter.

C'était aussi un homme de la Parole. Il savait qu'il est essentiel, pour mener à bien n'importe quelle entreprise, de travailler dans les limites définies par l'Écriture.

Dieu nous dit ce qu'il faut faire, quand, où, comment et pourquoi. Prendre une autre route que celle que Dieu a fixée pour nous est la garantie d'un échec absolu. Néhémie l'a bien compris.

Malheureusement, la plupart de nos efforts en faveur des pauvres manquent entièrement d'inspiration. Ils vont au delà de ce qui est écrit, ou bien ils restent en deçà de ce qui est écrit, ou bien ils ignorent ce qui est écrit. Et par conséquent, ils échouent. Les programmes d'« assistance » sociale conduisent *toujours* à *plus* de pauvreté, sauf s'ils cherchent à connaître et à réaliser la volonté de Dieu. Ainsi, pour être efficaces, nos efforts caritatifs doivent être éclairés par une prière assidue et par la stricte obéissance aux Écritures.

Quelle que soit la tâche que nous entreprenions, l'exemple de Néhémie est instructif. Nous ne devons rien ajouter à la révélation de Dieu, ni rien en retrancher, (Deutéronome 4:2 ; Proverbes 30:6 ; Apocalypse 22:18-19). Dieu nous a fait connaître ses projets. Suivons tout simplement ses plans d'action. Rien de plus. Rien de moins.

10. LA FONDATION DE LA PAIX

« Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel » (Ésaïe 48:22, 57:21).

Par cette phrase retentissante, le grand prophète évangélique Ésaïe mettait un point final à sa série de sermons pour son peuple bien aimé, celui des citoyens de Juda.

Et quelle phrase !

Avec une remarquable économie de mots, Ésaïe réussissait à dire l'essentiel de ses préoccupations. Il réussissait à condenser le message de sa vie. Il réussissait à présenter les grandes lignes de sa théologie. Il réussissait à mettre en lumière, avec une clarté absolue, l'importance spirituelle de tout son ministère.

Tout cela en une seule phrase !

Ésaïe avait consacré sa vie à proclamer au peuple les desseins éternels de Dieu à son sujet. Il annonçait constamment les promesses de Dieu à son égard. Il était un diligent porteur des bonnes nouvelles de *la paix*. Dieu avait établi une « alliance de paix » avec le peuple (Ésaïe 54:10). Et c'était une alliance irrévocable, éternelle (Ésaïe 61:8). Ainsi, ils seraient en paix avec les nations (Ésaïe 26:12) et en paix avec Dieu (Ésaïe 27:5). Ils auraient « la paix comme un fleuve » (Ésaïe 66:12) et la paix « comme les flots de la mer » (Ésaïe 48:18). Il y aurait « paix à celui qui est loin et à celui qui est près » (Ésaïe 57:19). Ce serait une « paix parfaite » (Ésaïe 26:3) assurée par le « Prince de la Paix » (Ésaïe 9:6).

Mais, ajoutait immédiatement Ésaïe, cette grande et glorieuse paix ne viendrait que sur le peuple de l'alliance *fidèle* à Dieu. « Il n'y a point de paix pour les méchants » (Ésaïe 48:22). Et malheureusement, au moment où Ésaïe prononçait cette phrase, les citoyens de Juda semblaient tout *sauf* fidèles à l'alliance de Dieu. Ils s'engageaient sur la voie ténébreuse de la méchanceté.

Leur culte s'était dégradé en rites privés de sens (Ésaïe 1:11-15). Ils étaient devenus orgueilleux et complaisants (Ésaïe 32:10). Ils s'étaient engagés dans des alliances impies (Ésaïe 30:1-3). Leurs cœurs tendaient à « l'iniquité : à commettre l'impiété, à dire des faussetés contre l'Éternel, à laisser à vide l'âme de celui qui a faim, et à enlever le breuvage de celui qui a soif » (Ésaïe 32:6). Ils frisaient la catastrophe (Ésaïe 5:13-17). Car « Il n'y a point de paix pour les méchants » (Ésaïe 48:22).

Ainsi, le Dieu de la paix commandait au prophète de la paix de répéter, une fois pour toutes, le *programme* pour la paix, en disant :

Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme une trompette, et annonce à mon peuple ses iniquités, à la maison de Jacob ses péchés ! ... Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés, et que l'on rompe toute espèce de joug. Partage ton pain avec celui qui a faim, et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile ; si tu vois un homme nu, couvre-le, et ne te détourne pas de ton semblable. Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ta guérison germera promptement ; ta justice marchera devant toi, et la gloire de l'Éternel t'accompagnera. Alors tu appelleras, et l'Éternel répondra ; tu crieras, et il dira : Me voici ! Si tu éloignes du milieu de toi le joug, les gestes menaçants et les discours injurieux, si tu donnes ta propre subsistance à celui qui a faim, si tu rassasies l'âme indigente, ta lumière se lèvera sur l'obscurité, et tes ténèbres seront comme le midi. L'Éternel sera toujours ton guide, Il rassasiera ton âme dans les lieux arides, et il redonnera de la vigueur à tes membres ; tu seras comme un jardin arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent pas. Les tiens rebâtiront sur d'anciennes ruines, tu relèveras des fondements antiques ; on t'appellera réparateur des brèches, celui qui restaure les chemins, qui rend le pays habitable. (Ésaïe 58:1, 6-12).

Les gens voulaient-ils la paix, la paix parfaite, la paix qui dépasse tout entendement ? Voulaient-ils reconstruire leur culture, restaurer les fondations et revendiquer leur héritage perdu ? Alors ils devraient *se repentir* de leur méchanceté et reprendre le bon chemin dans leurs actions. Ils devraient dorénavant montrer les *fruits* de la grâce. Ils devraient respecter leur responsabilité d'Alliance. Ils devraient faire leur travail. Et sans aucun doute, la charité devrait être l'une de leurs priorités *majeures*.

Changer le monde

La charité est un peu comme un levier. Vous pouvez déplacer un objet gros et lourd avec un levier. Mais il vous faut aussi un point d'appui. Ce point d'appui, c'est l'Évangile, le fondement. Il vous faut les deux. Avec les deux, vous pouvez toucher le cœur des hommes, si le Saint-Esprit bénit vos efforts. Vous pouvez même faire bouger le monde, si le Saint-Esprit bénit vos efforts. Vous pouvez faire entrer la paix qui dépasse tout entendement.

Réfléchissez sur le message d'Ésaïe : si vous voulez la paix de

Dieu, il vous faut *démontrer* votre engagement envers lui. Et la manière qu'Il a choisie pour que les hommes l'expriment, c'est l'exercice de la *charité*.

Les hommes avaient beau chercher Dieu « tous les jours », en prenant plaisir à connaître ses voies, en se soumettant aux ordonnances de la Parole, et en cherchant ses principes de justice (Ésaïe 58:2), leurs efforts se sont tout de même avérés insuffisants. Leurs prières et leurs jeûnes passaient inaperçus (Ésaïe 58:3) Leur humbles pratiques religieuses ne comptaient pour rien (Ésaïe 58:3-5). Et ils n'y arrivaient pas tout simplement parce qu'ils n'avaient pas commencé par le commencement. La véritable paix, la véritable reconstruction et la véritable restauration du pays ne se feraient que s'ils *commençaient* par la charité envers les pauvres et les indigents.

C'est par là que Dieu veut que ses hommes *commencent*. Il veut les voir dénouer les chaînes de la méchanceté et renvoyer libres les opprimés (Ésaïe 58:6). Il veut les voir donner à manger aux affamés, abriter les sans abri, habiller ceux qui sont nus et conforter les malheureux (Ésaïe 58:7). *Alors* se fera la résurgence culturelle. *Alors* fleurira le renouveau. *Alors* Dieu transformerait la terre en un jardin comme l'Éden (Ésaïe 58:8-12). *Alors* il y aurait la paix.

Le secours aux pauvres n'est pas la *seule* chose à faire dans le programme pour la paix. Ce n'est que la *première*. Parce que le secours aux pauvres est le signe *premier*, la marque initiale de fidélité à l'appel de Dieu. Le véritable *renouveau* prend racine dans la compassion envers les pauvres et les déshérités (Luc 3:2-18). La charité est en fait au cœur même de l'appel évangélique (Luc 4:18).

De la charité dépend la renaissance culturelle (Ésaïe 58:12). Même le jugement dernier la prendra pour mesure (Matthieu 25:31-46). « Le fruit de la justice est semé dans la paix, par ceux qui recherchent la paix » (Jacques 3:18).

« Non, mais attendez une minute » – vous dites-vous peut-être – « Moi, je croyais que c'était *l'évangélisation* qui ouvrirait la voie à la paix. Ou peut-être la formation de disciples. Mais certainement pas la charité, quand même. »

Ce qu'Ésaïe veut faire comprendre c'est que la charité est le point *de départ* de l'évangélisation. C'est là que *commence* la formation de disciples. C'est la *fondation* de la paix.

Quand un missionnaire arrive sur un nouveau terrain de mission,

que doit-il faire *d'abord* ? Son objectif, bien entendu, est de gagner des âmes, de faire connaître la « Paix » du Christ Jésus, mais il doit d'abord gagner le droit à être écouté. Il doit exercer la charité ! Il apporte aux gens des soins médicaux, des aliments, du logement, des vêtements, des sources d'eau potable, des techniques sanitaires et d'hygiène correctes. Il gagne ainsi la confiance des gens et leur écoute. Ce n'est qu'alors, et seulement alors, qu'il peut gagner des âmes et travailler pour la paix (Romains 10:17).

Ainsi, la charité, c'est de l'évangélisation. C'est de la formation de disciples. Ou tout au moins c'est le *fondement* pour réaliser ces tâches. La charité ne *remplace pas* la prédication, l'enseignement, ou le témoignage ; mais elle fait le *travail préparatoire* pour ces tâches de l'Évangile. La charité laboure le sol pour qu'il soit disposé et réceptif aux semences du salut.

Les hommes du temps d'Ésaïe avaient prouvé, par leur manque de charité, et par leur manque d'actes justes, qu'ils étaient vraiment un peuple sans foi. Leurs fondations sûres et solides furent ainsi ébranlées, et leur héritage de paix mis en péril.

Cependant, Dieu leur fit signe. Même s'ils refusaient d'honorer les termes de l'alliance, l'engagement de Dieu envers eux était éternel et irrévocable (Ésaïe 55:3). Il les poussait, par l'intermédiaire de son serviteur Ésaïe, à changer de cap et à agir avec justice, en leur disant,

« Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions ; cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé ; faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. Venez et plaidons ! dit l'Éternel. Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. Si vous avez de la bonne volonté et si vous êtes dociles, vous mangerez les meilleures productions du pays ; mais si vous résistez et si vous êtes rebelles, vous serez dévorés par le glaive, car la bouche de l'Éternel a parlé. (Ésaïe 1:16-20).

Le message était délivré avec force et clarté. Il n'y aurait jamais de paix, bien que la paix fût leur héritage légitime, tant que la charité ne serait pas prioritaire. La paix qui les ferait semblables à un jardin arrosé, illuminé par les gloires du Seigneur, gardé par sa propre justice, honoré par sa présence même, comme le jardin d'Éden (Ésaïe 58:8-12), ne serait atteinte que lorsqu'ils se donneraient à ceux qui ont faim, et qu'ils rassasieraient les âmes indigentes. (Ésaïe 58:10).

Remarquez encore une fois où est mis l'accent. La charité n'est pas

une question périphérique. Ce n'est pas un problème secondaire. Elle n'est pas subordonnée à d'autres soucis. Ce n'est pas quelque chose dont les croyants puissent s'occuper quand bon leur semble. En vérité, « La religion pure et sans tache, devant Dieu notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde » (Jacques 1:27).

D'ici là

Dans une époque où une guerre thermonucléaire mondiale est une possibilité bien trop réelle, nous connaissons tous *l'urgence* de l'apaisement. Mais l'autorité nécessaire ne s'obtient pas du jour au lendemain. La paix ne se gagne pas en vingt-quatre heures.

Même à Jéricho, quand Dieu livra miraculeusement la ville entre les mains de Son peuple, les hommes durent marcher autour des murailles pendant des journées entières. Ils devaient attendre.

Regagner l'autorité est une tâche pluri-générationnelle, qui exige du temps et du travail.

Jonathan le savait. Il se mit donc à travailler tout de suite. Il comprit l'urgence de la situation, et il agit donc hardiment. Il savait que les contraintes de temps exigeaient de l'esprit de décision.

Israël subissait la terrible domination des Philistins. L'armée de Saül, le père de Jonathan, était démoralisée et sans défense, elle ne possédait ni épées ni lances !

Il arriva qu'au jour du combat il ne se trouvait ni épée ni lance entre les mains de tout le peuple qui était avec Saül et Jonathan ; il ne s'en trouvait qu'auprès de Saül et de Jonathan, son fils. (1 Samuel 13:22).

Imaginez cela ! Toute une armée sans armes !

Seuls le roi et son fils avaient un armement efficace.

Pas de puissance. Pas de ressources. Pas d'armée. Pas d'armes efficaces. Pas d'espoir ?

Les hommes auraient peut-être dû attendre un autre jour pour travailler à leur délivrance. Ils auraient peut-être dû attendre le jour où ils seraient en situation avantageuse. Ils auraient peut-être mieux fait de ne pas bouger pour l'instant, et d'attendre un moment plus favorable. Après tout, l'autorité *ne se conquiert pas* du jour au lendemain. La paix ne se gagne pas en vingt-quatre heures.

Non, et pourtant...

Dieu veut peut-être que son peuple « marche par la foi, et non par

la vue » (2 Corinthiens 5:7). « Peut-être... » pensa Jonathan, « l'Éternel agira-t-il pour nous, car rien n'empêche l'Éternel de sauver au moyen d'un petit nombre comme d'un grand nombre (1 Samuel 14:6) ».

Alors il s'en alla, accompagné de celui qui portait ses armes, attaquer tout seul la garnison des Philistins. Pour gagner la « paix du pays » qui avait été promise.

« Hé bien ! dit Jonathan, allons à ces gens et montrons-nous à eux. S'ils nous disent : 'Arrêtez, jusqu'à ce que nous venions à vous !' nous resterons en place, et nous ne monterons point vers eux. Mais s'ils disent 'Montez vers nous !' nous monterons, car l'Éternel les livre entre nos mains. C'est là ce qui nous servira de signe. » Ils se montrèrent tous deux au poste des Philistins, et les Philistins dirent : « Voici les Hébreux qui sortent des trous où ils se sont cachés ». Et les hommes du poste s'adressèrent ainsi à Jonathan et à celui qui portait ses armes : « Montez vers nous, et nous vous ferons savoir quelque chose ». Jonathan dit à celui qui portait ses armes : « Monte après moi, car l'Éternel les livre entre les mains d'Israël ». Et Jonathan monta en s'aidant des mains et des pieds, et celui qui portait ses armes le suivit. Les Philistins tombèrent devant Jonathan, et celui qui portait ses armes donnait la mort derrière lui. Dans cette première défaite, Jonathan et celui qui portait ses armes tuèrent une vingtaine d'hommes, sur l'espace d'environ la moitié d'un arpent de terre. Et l'effroi se répandit au camp, dans la contrée et parmi tout le peuple ; le poste et ceux qui ravageaient furent également saisis de peur ; le pays fut dans l'épouvante. C'était comme une terreur de Dieu. (1 Samuel 14:8-15).

Les chances étaient contre lui. Un homme et son écuyer contre toute une garnison de Philistins ! C'était suicidaire.

Peut-être. *En apparence*. Mais les apparences peuvent être trompeuses. Elles sont parfois tout à fait en désaccord avec la réalité.

Or, quelle était la réalité ?

Jonathan savait que le pays appartenait à Dieu, et non aux Philistins (Psaumes 24:1). Il savait que Dieu avait confié le pays à son peuple élu, les Juifs (Josué 1:2). Il savait qu'ils avaient des promesses sûres et solides et que, s'ils obéissaient à la Parole de Dieu et faisaient l'œuvre de Dieu, ils réussiraient et ils auraient du succès dans leurs entreprises (Josué 1:8), que tout lieu foulé par la plante de leurs pieds leur serait donné (Josué 1:3), et que nul ne tiendrait devant eux tant qu'ils vivraient (Josué 1:5). Il savait que ses hommes n'auraient qu'à « demeurer sous l'abri du Très Haut », « à l'ombre du Tout-Puissant » (Psaumes 91:1), Lui les délivrerait « du filet de l'oiseleur, de la Peste

et de ses ravages » (Psaumes 91:3). Il les « couvrirait de ses plumes » (Psaumes 91:4), et les protégerait des « terreurs de la nuit » et de « la flèche qui vole de jour » (Psaumes 91:5). Et que même si mille tombaient à leur gauche et dix mille à leur droite, ils ne seraient pas atteints ; ils n'auraient qu'à regarder, et voir « la rétribution des méchants » (Psaumes 91:7-8). Ils seraient protégés des crocs du lion, dotés de pouvoir surnaturel (Psaumes 91:10).

Tels étaient les faits.

Même si les hommes de Dieu *paraissaient* dispersés, défaits et promis au malheur, en fait ils étaient *plus que* vainqueurs (Romains 8:37). Ils étaient triomphateurs (1 Jean 5:4).

La domination des Philistins était *fictive*. Un Israël lâche et tremblant n'était qu'une *fantaisie stupide*. Le pessimisme sur sa capacité inébranlable de résistance, était une nouvelle *absurdité* (Hébreux 12:28).

Jonathan savait tout cela.

Donc, il agit. Avec hardiesse. Avec décision. Il agit sur la base de la *vérité* et la *fiabilité* de la Parole de Dieu, et non sur les circonstances apparemment impossibles qui se présentaient devant lui. Il agit en marchant par la foi et non par la vue. Il agit avec *réalisme*, en sachant que la définition que Dieu donne des choses est la *véritable* réalité, la *seule* réalité. Il agit avec passion et avec zèle, pour tout ce qu'il *savait* être la volonté de Dieu.

Et Dieu l'honora. Il gratifia Jonathan d'un grand succès. D'un succès incroyable.

Jonathan nageait à contre-courant. A vues humaines, il aurait dû être balayé, emporté par les flots. En revanche, c'est le courant qui changea ! Jonathan gagna la bataille et sauva la nation.

La foi et la victoire

« Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas » (Hébreux 11:1). « Pour l'avoir possédée, les anciens ont obtenu un témoignage favorable » (Hébreux 11:2). Contre toute probabilité, contre toute espérance, ils remportèrent la victoire. Ils arrachèrent la gloire à l'ennemi. Ils franchirent des obstacles insurmontables, pour « saisir » les bonnes choses du Seigneur (Hébreux 6:18). Par la foi, ils crurent Dieu pour accomplir des choses remarquables, impossibles (Matthieu 19:26 ;

Hébreux 11:1-40) : Abraham (Genèse 12:1-4), Sarah (Genèse 18:11-14), Isaac (Genèse 27:27-29), Jacob (Genèse 48:1-20), Joseph (Genèse 50:24-26), Moïse (Exode 14:22-29), Rahab (Josué 6:23), Ruth (Ruth 1:16-17), Gédéon (Juges 6:1-8:35), Barak (Juges 4:1-5:31), Samson (Judges 13:1-16:31), Jephthé (Juges 11:1-12:7), David (1 Samuel 16:1-17:58), Ésaïe (Ésaïe 1:1-6:13), Samuel, et tous les prophètes (1 Samuel 1:1-28 ; Hébreux 11:32). Car par la foi, ils « vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères » (Hébreux 11:33-34). Même s'ils subirent des moqueries et des persécutions, même s'ils furent emprisonnés, torturés, dépouillés et opprimés, ils furent inébranlables et finalement obtinrent la grande récompense de Dieu (Hébreux 11:35-40).

Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, ayant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu (Hébreux 12:1-2).

L'avenir nous appartient.

Mais nous vivons des temps d'urgence. L'empire humaniste de la perversité et de l'idolâtrie, de l'avidité et de la glotonnerie, est en train de s'écrouler comme un château de cartes. La paix ne se trouve nulle part.

Les champs de bataille de l'Europe, de l'Asie du Sud-est, de l'Amérique centrale et du Moyen Orient, témoignent avec éclat que l'espoir humaniste de la paix sur la terre est une fausse espérance. Le délabrement économique du Nicaragua, de l'Éthiopie, de l'Afghanistan, de la Pologne et de la Russie, témoigne avec éclat du fait que l'espoir humaniste de l'Utopie est une fausse espérance. Les fours d'Auschwitz, les avortoirs de Los Angeles, les bains turcs de New York et les pépinières de Bloomington témoignent avec éclat du fait que l'espoir humaniste de la perfectibilité médicale et génétique est une fausse espérance. Les ghettos de Detroit, les *barrios* de San Antonio Ouest, les bidonvilles de la ville de Phoenix et ceux de Saint-Louis témoignent vivement du fait que l'espoir humaniste de gagner la

« bataille contre la pauvreté » est une fausse espérance.

Mais l'espérance biblique, elle, ne s'est *jamais* montrée en défaut.

Alors, qu'est-ce que nous attendons ?

Il y a des affamés à l'ombre de l'abondance. Il y a un travail à réaliser. Et nous sommes les seuls à pouvoir le faire.

Oh ! bien sûr, c'est un travail monumental. Il est indéniable que la lutte contre la faim, contre le manque de logement et le désespoir, qui entache notre pays, exigeront des ressources énormes, des engagements personnels soutenus et beaucoup de travail diligent. L'autorité ne s'acquiert pas du jour au lendemain. La paix ne se gagne pas en vingt-quatre heures.

Mais ... Dieu nous a fait connaître ses projets. Et son plan ne peut pas échouer.

Il faut bien admettre qu'il y a « des géants dans le pays » (Nombres 13:33) et que nous sommes, « à nos yeux et aux leurs, comme des sauterelles »... (Nombres 13:33).

Mais ... Dieu nous a fait ses promesses. Et sa Parole ne peut échouer.

Bien entendu, le chômage prolongé, la désinstitutionnalisation des malades mentaux, les dépendances du 3^{ème} âge, l'embourgeoisement ou le déclassement des quartiers urbains, les expropriations de terres rurales, les licenciements industriels, et l'analphabétisme de masse sont des problèmes complexes qui ne peuvent pas être réglés en prenant nos désirs pour des réalités ou en se lançant dans des plans d'action naïfs et simplistes.

Mais ... Dieu a fixé ses priorités, établi ses stratégies, et mis en lumière ses principes. Et son programme ne peut pas échouer.

Il est temps de se mettre au travail

Jonathan avait affronté les Philistins. Il avait prit Dieu au mot. Il s'était mit au travail et en est sorti victorieux. Alors que tout semblait présager de sa défaite, Éhud a affronté le pouvoir de Moab (Juges 3:12-30) ; Shamgar a affronté le pouvoir des Philistins (Juges 3:31) ; Débora a affronté le pouvoir de Canaan (Juges 4:1-5:31) ; Gédéon a affronté le pouvoir de Madian (Juges 6:1-8:35) ; les Apôtres ont affronté le pouvoir de l'Empire romain (Actes 8:1-28:31) ; et chacun d'eux en est ressorti victorieux.

A vues humaines, tout indiquait pourtant qu'ils devaient perdre !

Ne serait-ce pas le moment pour nous de démontrer à un monde incroyant que Dieu peut encore gagner contre toutes probabilités ? Ne serait-ce pas le moment pour nous de démontrer à une génération perdue et dépravée que Dieu peut lever un peuple faible et sous-estimé et vaincre, contre toutes probabilités ? N'est-il pas temps, pour nous, de poser les fondations de la paix ? N'en est-il pas temps ?

Car si nous marchons dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. Car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles ; mais elles sont puissantes, par la vertu de Dieu, pour renverser des forteresses. Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et nous amenons toute pensée captive à l'obéissance de Christ (2 Corinthiens 10:3-5).

Nous sommes invincibles (Éphésiens 6:10-18 ; Romains 8:37-39). Les portes mêmes de l'enfer ne prévaudront pas contre nous (Matthieu 16:8). A condition, bien entendu, que nous fassions tout simplement notre travail. A condition que nous apportions l'espérance de la Bonne Nouvelle « jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes 1:8), à condition que nous fassions « de toutes les nations des disciples » (Matthieu 28:19), à condition que nous voulions bien « rebâtir sur les anciennes ruines... relever les fondements antiques... et réparer les brèches » (Ésaïe 58:12) en prenant soin des pauvres, des affligés et des dépossédés (Ésaïe 58:10).

Il est temps de se mettre au travail. Il est temps de poser les fondations de la paix. Il nous faudra peut-être travailler avec peu de ressources, ou même sans ressources. Comme Jonathan (1 Samuel 14:6). Il nous faudra peut-être improviser, dans des conditions bien moins que parfaites, avec des travailleurs bien moins que qualifiés et des installations bien moins qu'adéquates. Comme Néhémie (Néhémie 2:1-20). Il nous faudra peut-être combattre les pouvoirs établis, les dirigeants et leurs principautés. Comme Pierre, Jacques, et Jean (Actes 4:20). Il nous faudra faire avec ce que nous avons, sans soutien, sans notoriété, sans coopération. Comme Jérémie (Jérémie 1:4-10). Il nous faudra peut-être partir « dans un état de faiblesse, de crainte, et de grand tremblement » (1 Corinthiens 2:3), sans « les discours persuasifs de la sagesse » (1 Corinthiens 2:4). Comme l'Apôtre Paul (1 Corinthiens 2:1).

Au lieu de se laisser décourager et affaiblir par leurs limitations et leurs responsabilités, les héros de la foi se sont mis au travail — et la

puissance de Dieu s'est manifestée dans leur faiblesse (1 Corinthiens 1:26-29).

Il est temps *pour nous* d'en faire autant.

L'autorité ne s'acquiert pas du jour au lendemain. La paix ne se gagne pas en vingt-quatre heures. Alors, plus nous commencerons tôt, mieux nous réussirons. Plus nous commencerons tôt, plus vite la victoire nous sera donnée. Pour arriver quelque part, il faut se mettre en route. C'est la condition minimale.

Il n'y aura jamais un moment idéal pour *commencer* le travail de la charité. Les finances sont *toujours* insuffisantes. Les volontaires sont *toujours* rares. Les installations sont toujours trop petites, ou trop peu adaptées, ou trop mal placées, ou trop onéreuses. On n'a *jamais* le temps suffisant, *jamais* l'énergie suffisante, *jamais* les ressources suffisantes.

Et alors ?

Notre mandat n'est pas sous conditions ou sous restrictions. Notre mandat ne doit tenir compte que des promesses inconditionnelles de la Parole de Dieu. Dieu nous a appelés à la paix (1 Corinthiens 7:15), à procurer la paix (Matthieu 5:9), « cherchons donc les choses qui procurent la paix » (Romains 14:9).

Il faut simplement s'y mettre. Faire ce que nous devons faire. Procurer la paix. En commençant *tout de suite*.

Il n'y aura pas d'indigent chez toi, car l'Éternel te bénira dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te fera posséder en héritage, pourvu seulement que tu obéisses à la voix de l'Éternel, ton Dieu, en mettant soigneusement en pratique tous ces commandements que te prescrivis aujourd'hui (Deutéronome 15:4-5).

« Il n'y a point de paix pour les méchants ». Mais si nous faisons notre travail, et nous le faisons tout de suite, la paix nous sera octroyée.

Conclusion

Le dixième principe fondamental du Projet biblique pour l'assistance sociale, c'est que le travail de la charité est le fondement de la paix et qu'il doit être entrepris maintenant. Nous sommes en situation d'urgence.

Jonathan savait que les chances étaient contre lui, et très largement, lorsque il affronta tout seul les Philistins. Mais il savait aussi que Dieu

bénissait l'obéissance. Il savait que Dieu bénissait le courage. Il savait que le travail de Dieu fait selon ses voies ne manquerait jamais du soutien et de la protection de Dieu. Alors il se lança dans l'action. Et il fut vainqueur ! Il obtint la paix pour son pays.

Nous sommes appelés à « marcher par la foi, non par la vue » (2 Corinthiens 5:7). Nous devons marcher dans l'onction surnaturelle du Dieu Tout-puissant, abattant les forteresses, et saisissant chaque pensée, chaque mot, chaque fait, chaque homme, chaque femme et chaque enfant, pour en faire autant de captifs du Christ.

Nous ne devons pas trembler devant « les géants de la terre ». Parce que c'est notre rôle de les abattre !

La « paix qui dépasse tout entendement » est nôtre. Et elle deviendra une réalité durable, pourvu que nous posions les fondations de la paix, pourvu que nous agissions, simplement, avec charité !

Sommaire

Dieu désire pour son peuple un héritage de paix.

Mais si nous ne posons pas les fondations de la paix, nous ne verrons jamais ce jour glorieux. Et comme le signale si clairement Ésaïe, c'est la charité qui constitue ces fondations. *Jamais il n'y aura la paix, tant que nous n'aurons pas rempli notre obligation de prendre soin des pauvres.*

Cela, bien entendu, demandera du temps et de l'énergie. Mais il faut bien commencer quelque part. L'histoire de Jonathan met en évidence à quel point il est important et urgent d'avoir l'esprit de décision en temps de grande détresse. Jonathan nous montre comment nous pouvons commencer à changer la direction des choses, et à préparer le jour de la paix.

Il est temps de se mettre au travail. Il est temps pour nous de témoigner du genre de foi qui défie les probabilités les plus défavorables. Il est temps, pour nous de poser les fondations de la paix. Il faut commencer *tout de suite*, avant qu'il ne soit trop tard.

Deuxième partie: LE PROJET BIBLIQUE : 3 stratégies

Fortifie-toi seulement et aie bon courage, en agissant fidèlement selon toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a prescrite ; ne t'en détourne ni à droite ni à gauche, afin de réussir dans tout ce que tu entreprendras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche ; médite-le jour et nuit, pour agir fidèlement selon tout ce qui y est écrit ; car c'est alors que tu auras du succès, c'est alors que tu réussiras.

Josué 1:7-8

11. CE QUE DEVRAIT FAIRE L'ÉTAT

A la lumière de ces dix principes fondamentaux du projet biblique pour l'assistance sociale, que devrait faire l'État ? De toute évidence, pas ce qu'il fait aujourd'hui.

Que l'on considère l'aide sociale d'État sous l'angle des moyens, de la forme ou des méthodes, on constate toujours qu'elle fait obstacle à la compassion, qu'elle stérilise l'efficacité, et qu'elle entrave le progrès. L'aide sociale d'État est dans une confusion sans espoir.

Ne serait-il pas mieux de créer un espoir sans confusion ?

Il n'y a que 30% des sommes affectées à la lutte contre la pauvreté qui arrivent réellement jusqu'aux pauvres pendant que les 70% restants sont engloutis par la pesante bureaucratie officielle. C'est-à-dire qu'il faut des tas et des tas d'argent, rien que pour faire fonctionner ce simulacre d'aide. Il n'est donc pas surprenant que, depuis l'annonce de la « Guerre à la Pauvreté », les dépenses américaines dans l'aide sociale augmentent d'au moins 5% *par an*. Les dépenses d'aide sociale n'ont *jamais* été réduites — pas plus sous Nixon que sous Ford, Carter, Reagan, Bush, ou Clinton.

Vous voulez savoir ce qui s'est passé sous Reagan ? Eh bien, malgré la hargne et la grogne de la gauche, malgré le battage médiatique sur les prétendues « réductions budgétaires », l'administration Reagan a régulièrement augmenté les dépenses d'assistance sociale *chaque* année de son mandat. En 1981, elles ont dépassé de 68,7 milliards de dollars celles de l'année précédente. En 1982, 54,2 milliards de plus. En 1983, 45,8 milliards de plus. Et en 1984, encore 39,6 milliards de plus. La seule chose que cette administration a réduit, c'est le *taux d'augmentation* des dépenses.

Et cette avalanche incompréhensible de dépenses, qu'a-t-elle apporté ? En quoi a-t-elle amélioré la vie des pauvres ?

En rien. Au contraire : les pauvres sont encore plus pauvres qu'avant les milliards dépensés par toutes ces dernières administrations fédérales.

Avant la « Guerre à la Pauvreté », 13% des Américains étaient pauvres, selon la définition officielle, et le taux de chômage était de 3,6%. Après les énormes quantités de milliards de dollars dépensés au cours des deux dernières décennies, 15% des Américains sont aujourd'hui [2002] pauvres (toujours selon la définition officielle), et le taux de chômage, qui a même atteint les 11,6 %, n'est jamais

descendu au-dessous de 4,2%. De toute évidence, nous perdons du terrain.

Les preuves de cet échec stupéfiant sont irréfutables. Les livres comme ceux de Walter William : *The State Against Blacks [L'État contre les noirs]* (McGraw-Hill, 1982), Lawrence Mead : *Beyond Entitlement [Au-delà des droits sociaux]* (Free Press, 1986), Thomas Sowell : *The Economics and Politics of Race [L'économie et la politique raciales]* (William Morrow, 1983), George Gilder : *Wealth and Poverty [Richesse et pauvreté]* (Basic Books, 1981), Clarence Carson *The War on the Poor [La Guerre contre les Pauvres]* (Arlington House, 1969), Charles Murray *Losing Ground [Perdre du terrain]* (Basic Books, 1984), et Henry Hazlitt : *The Conquest of Poverty [La victoire sur la pauvreté]* (Arlington House, 1973), ont démontré sans l'ombre d'un doute que le système d'État-providence est entièrement irrécupérable. En fait, nous n'avons vraiment pas besoin d'experts ni de leurs montagnes de statistiques pour nous l'apprendre.

Même les tentatives de réformes — l'aide reçue « en nature », l'allocation conditionnelle, les impôts négatifs sur le revenu, les lois en faveur du « droit au travail », les programmes de formation à l'emploi, et le zonage d'entreprises — ont misérablement échoué dans la maîtrise des graves problèmes d'inefficacité et de mauvaise gestion des systèmes étatiques d'assistance sociale.

Bien entendu, si les Chrétiens doivent s'opposer aux politiques gouvernementales d'aide sociale, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont inefficaces. Les Chrétiens ont le devoir de s'y opposer parce qu'elles sont *mauvaises*. Elles sont contraires aux Écritures. Leur inefficacité n'est que la cerise sur le gâteau !

Alors, que peut-on faire ?

Ou, mieux encore, que *faut-il* faire ?

Quand on paye les gens pour ne pas travailler

Le concept de charité selon la Bible consiste à relever les pauvres, à les remettre sur pied, à les remettre au travail de manière indépendante et productive. La conception qui anime l'aide sociale étatique, en revanche, semble être exactement le contraire. Elle empêche les pauvres de se relever, les éloigne du travail et crée des dépendances sur la longue durée, qui les rendent complètement et

entièrement improductifs.

L'aide sociale de l'État n'exige *pratiquement rien* de ses bénéficiaires. Elle accorde ses privilèges comme s'il s'agissait de droits incontestés et incontestables. Les pauvres ne sont pas du tout contraints de s'intégrer aux exigences sociales de la citoyenneté. Sous cet angle, l'assistance sociale est une forme particulièrement grotesque de *discrimination*. Elle crée une classe de gens *à part* dans la société, des gens qui ne sont pas comme les autres : des gens dont on n'attend pas de comportement responsable ; dont on n'attend pas qu'ils apprennent un métier ; dont on n'attend pas qu'ils entretiennent leur famille ; dont on n'attend pas qu'ils améliorent leur situation ; dont on n'attend pas qu'ils évitent les démêlés avec la loi. Cette absence absolue d'attentes à leur égard équivaut à une *démotivation* presque insurmontable.

Pourquoi un adolescent du ghetto ferait-il un effort ? Pourquoi ne suivrait-il pas la règle du moindre effort ? Celle de la conformité, tout simplement celle de *rester à sa place* ?

Et on parle de discrimination ! De racisme oppressant !

Pourquoi un adolescent sans qualifications, sans expérience, s'efforcerait-il de gravir lentement les échelons qui mènent de la pauvreté à la productivité, en commençant par des tâches subalternes, alors qu'il peut gagner bien mieux sa vie – au départ – par le biais de l'aide sociale ? A New York, les allocations disponibles pour les pauvres pris en charge par l'État s'élèvent à plus d'une fois et demie le salaire minimum. Qui serait assez fou pour aller travailler chez Mac Donald pour 5,15\$ de l'heure, quand il peut « gagner » 6,75\$ avec l'aide sociale ? Seulement quelqu'un qui serait absolument décidé à s'enfuir, coûte que coûte, de ce nouvel esclavage doré. Car à présent, refuser l'esclavage consiste à travailler. Malheureusement, les plus pauvres n'échappent que rarement à cet esclavage.

Les allocations tous-azimuts accordées par l'État provoquent forcément le transfert du tiers de l'économie de la fiche de paye aux caisses d'allocations. En 1960, il y avait 3 millions de bénéficiaires de l'assistance sociale. Entre 1968 et 1972, on y ajouta de nouveaux cas à un taux d'augmentation à deux chiffres, de sorte qu'au terme de la période Nixon, 10,8 millions de personnes étaient assistées. Depuis cette période là, les chiffres sont devenus astronomiques. Plus de 34 millions d'Américains sont assistés en 1998.

On le comprend très bien. Faire la queue, remplir des formulaires, traîner dans les rues et regarder la télé est – du moins à première vue – beaucoup plus agréable que de passer sa semaine à faire du terrassement, à manœuvrer une pompe à essence ou à préparer des hamburgers. L'aide sociale est un piège. C'est du servage.

Le seul moyen de supprimer la démotivation pour le travail dans le système d'assistance sociale, c'est de supprimer les droits à l'assistance. S'il faut vraiment octroyer des allocations à tous, il faudra qu'elles soient accompagnées d'obligations, d'attentes et de responsabilités.

Ces "droits" sont une servitude qui pèse lourdement sur les pauvres. Ils sont discriminatoires. Ils sont pernicieux.

Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés, et que l'on rompe toute espèce de joug (Ésaïe 58:6).

Il faut supprimer les droits à l'assistance sociale.

Les lois de salaire minimum

Les droits aux allocations ne sont pas le seul outil de discrimination établi par l'État. Les lois de salaire minimum, elles aussi, provoquent un taux élevé de chômage chez les travailleurs peu qualifiés, en les *éliminant* de la vie normale de la société.

Bien qu'elles soient censées protéger les gens qui travaillent au bas de l'échelle, ces lois contribuent en fait à leur complète exclusion. Parce que, finalement, si *tout travailleur* doit être payé 5,15\$ de l'heure, lesquels seront embauchés ? Tout simplement, ceux dont les qualifications « valent » 5,15\$ ou plus, et *eux seuls*. Si un travailleur manque d'expérience ou de qualifications, il a peu de chances d'accéder au marché. Donc, en réalité, le salaire minimum *élimine* les opportunités du pauvre. Il n'y a que la criminalité qui ne soit pas affectée par les lois de salaire minimum. Vous ne vous êtes jamais demandés ce qui rendait la criminalité de la rue si tentante pour la jeunesse appauvrie d'aujourd'hui ?

Mais, en plus des problèmes de qualification ou d'expérience, les lois de salaire minimum soulèvent la question de *la race*, au détriment des minorités. Si un employeur raciste se voit contraint par l'État de payer le même salaire minimum aux Noirs, aux Blancs et aux Latino-américains, son critère cesse d'être économique pour devenir

préférentiel. Qui va-t-il embaucher ? Un Noir non-qualifié et inexpérimenté, ou un Blanc non-qualifié et inexpérimenté ? En nivelant le marché du travail, on *encourage* les racistes à discriminer. Les Noirs et les autres minorités en souffrent.

Quand la première loi fédérale américaine de salaire minimum a été votée en 1953, les taux du chômage adolescent blanc et du chômage adolescent noir étaient les mêmes : environ 9%. Le chômage adolescent noir a immédiatement grimpé jusqu'à atteindre aujourd'hui, dans certaines villes, environ 50%, tandis que le chômage adolescent blanc affiche toujours un taux à un seul chiffre.

Pourquoi ? Les employeurs américains sont-ils plus racistes aujourd'hui qu'en 1953 ? C'est peu probable. Mais les employeurs doivent se hasarder avec des gens « moins désirables ». Or, embaucher ces gens-là risque d'éveiller du mécontentement chez les autres employés. Il est plus facile d'embaucher pour l'été le neveu du contremaître. A moins qu'on puisse engager une personne « moins désirable » à meilleur marché, bien entendu. Le neveu sera alors obligé de faire des efforts pour être compétitif.

Le chômage adolescent n'est pas une condition permanente. Quand les jeunes grandissent, ils se marient. Et les hommes mariés présentent bien moins de risques pour les employeurs. Les hommes noirs mariés sont pour la plupart des gens travailleurs. Ils subissent rarement des taux de chômage à deux chiffres. De sorte que les effets des lois de salaire minimum ne sont pas permanents.

Ce que fait la loi, c'est *retarder l'entrée* sur le marché du travail des jeunes moins motivés des minorités, et cela leur enlève la possibilité d'acquérir plus tôt de l'expérience. Ils endurent donc des années supplémentaires de rejet et de frustration. Personne ne leur explique pourquoi les employeurs refusent de les embaucher ; ils savent seulement que personne ne veut les embaucher. Alors, tandis que leurs pairs blancs ou noirs de classe moyenne terminent leurs études secondaires et préparent des diplômes universitaires, eux, ils traînent au coin de la rue, avec une colère croissante.

Le gouvernement des États-Unis dépense des milliards, chaque année sur un programme pour les jeunes, intitulé « Head Start » (*Avantage au départ*). Le programme facilite aux enfants des ghettos l'accès précoce aux écoles publiques. Quand ils arrivent à l'adolescence, les lois de salaire minimum prennent le relais, et leurs

effets sont exactement à l'opposé de « Head Start ». On pourrait les surnommer le programme « Head Stop », ou peut-être même « Head Down » (*plantage au départ*).

Le droit légal de faire une offre est le fondement de la liberté économique. « Je peux le faire pour moins cher ! » est l'arme numéro un de celui qui est économiquement défavorisé. « Je peux le faire mieux ! » est son deuxième cri, et c'est ainsi qu'il peut se tirer de la misère.

Les lois de salaire minimum rendent illégal le premier cri. Le deuxième doit être prouvé sur le terrain, pour être enfin reconnu par l'employeur — mais les lois de salaire minimum interdisent l'accès à un emploi.

Les lois de salaire minimum retirent l'échelle à peu près au moment où la personne défavorisée commence à penser à sortir de la pauvreté par le travail.

Les lois de salaire minimum ne sont pas un problème affectant seulement les minorités ou les jeunes. Les syndicats les ont traditionnellement soutenues. Mais, répétons-le, leurs intentions, bien qu'apparemment honorables, n'ont fait que réduire le marché du travail, en imposant un prix de la main d'œuvre pauvre et non-syndiquée suffisamment élevé pour l'écarter entièrement de l'économie. C'est tout simplement un cas d'exclusion du pauvre par le nanti. Les lois de salaire minimum créent des zones protégées pour des travailleurs qui, sans elles, devraient faire face à la concurrence de ceux qui sont désireux et capables d'offrir leurs services pour des salaires inférieurs à ceux exigés par la loi.

Au fond, les lois de salaire minimum ainsi que les syndicats et les législateurs qui les soutiennent, ont créé une sous-classe permanente d'assistés sociaux qui dépendent, pour leur existence même, d'une assistance sociale. Elles ont imposé au pauvre un joug de servitude.

Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés, et que l'on rompe toute espèce de joug (Ésaïe 58:6).

Il faut supprimer les lois de salaire minimum.

Les licences professionnelles

Il est prétendument dans « l'intérêt public » que le gouvernement

réglemente le commerce et l'industrie. Car on prétend que sans les limitations imposées par l'État aux commerçants, aux industriels et aux activités de service, la sécurité de la population serait mise en péril. Les oppresseurs, les exploités et toutes sortes de profiteurs sans scrupules s'abattraient sur l'économie, pour piller et saccager le pays. Prétendument.

C'est peut-être vrai, ou peut-être pas, mais une chose est certaine : la réglementation des affaires et des métiers fonctionne au détriment des pauvres.

Traditionnellement, les pauvres se sont tirés de la pauvreté en vendant dans la rue, en transportant des déchets, en conduisant des taxis ou des camions, en faisant des réparations ou de la maçonnerie. Mais aujourd'hui, à cause des réglementations qui encadrent ces métiers à la demande des travailleurs syndiqués et des législateurs « de gauche », les pauvres sont exclus de toute possibilité de mettre un pied sur le marché.

Les camelots, quand on leur permet seulement d'exister, sont obligés de payer des licences coûteuses, de tenir des registres méticuleux, et de limiter leurs activités à certaines zones de la ville. Finie, l'époque des kiosques au bord de la route. Finie, l'époque des colporteurs dans les rues. Finie même celle de la brocante à domicile, des marchés aux puces et des foires artisanales.

Transporter des déchets est devenu un métier lourdement réglementé. Les tarifs au poids, les exigences de sécurité et les licences annuelles ont amené pratiquement à la disparition du chiffonnier de quartier, désireux et capable d'emporter les vieux réfrigérateurs, les débris du jardin et les objets au rebut. Remplacés par des associations professionnelles et des syndicats, les pauvres n'ont plus l'opportunité de monter leur propre petite affaire. La libre entreprise n'est plus libre pour eux.

L'industrie des taxis est encore pire. Conduire un taxi n'exige pas de grandes qualifications et ne requiert qu'un capital réduit (tout ce qu'il vous faut, c'est une voiture), voilà pourquoi l'industrie des taxis a toujours attiré un grand nombre de travailleurs pauvres. Mais plus maintenant. L'industrie des taxis est à présent si soigneusement réglementée et limitée, que dans la ville de New York, par exemple, le prix de vente du permis de conduire (professionnel) peut monter jusqu'à 100 000 dollars ! Et cela, pour conduire un taxi ! Les pauvres

sont forcés de *rester pauvres*. Ils sont *forcés* de dépendre de l'aide sociale.

Autrefois, le transport routier attirait également les pauvres. Il leur offrait, avec un minimum de frais fixes, une possibilité de progrès. Maintenant, en revanche, à la suite des réglementations et des limitations, ils en sont exclus. Un routier indépendant est aujourd'hui obligé de disposer d'un capital de 100 000 à 500 000 dollars, rien que pour démarrer !

A l'instar du vendeur de rue, du chiffonnier, du chauffeur de taxi et du camionneur indépendant, l'homme à tout faire du quartier n'est plus qu'un souvenir perdu d'une économie autrefois florissante. Les métiers de plombier, d'électricien et de réparateur d'appareils ménagers sont si soigneusement réglementés et délimités qu'il n'est plus possible pour un garçon « habile de ses mains » de compter sur un avenir d'« homme à tout faire ». Avec les frais de licence, les limitations d'activité, les normes syndicales, les exigences d'expérience et les standardisations imposées, les pauvres n'ont jamais l'opportunité d'entrer dans la course.

Il en est de même des charpentiers indépendants et de ceux qui s'occupent de rénovation dans le bâtiment : ils ont été arrachés du marché par les réglementations gouvernementales. Encore une fois, le père fouettard que représente la licence a démontré son pouvoir absolu de ruiner les artisans. Incapables de faire face à la montée en flèche des coûts d'installation sous une bureaucratie, les pauvres abandonnent tout simplement leur métier.

Dans le fond, les réglementations gouvernementales et les certifications professionnelles ne sont rien moins que des *sanctions économiques* contre les pauvres et les défavorisés. Elles les forcent à dépendre des subsides de l'État-providence. Elles constituent un joug, et elles sont incompatibles avec une société vraiment libre.

Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés, et que l'on rompe toute espèce de joug (Ésaïe 58:6).

Il faut supprimer le système de licences professionnelles.

L'industrie subventionnée

Les dirigeants syndicaux et les législateurs proclament que l'industrie américaine doit être subventionnée pour préserver l'emploi

de millions de travailleurs américains. Ils proclament que les industries lourdes essentielles, comme l'acier, l'automobile, le textile, le caoutchouc et le pétrole doivent être subventionnées pour survivre.

En fait, c'est tout le contraire qui est vrai.

C'est *parce que* l'industrie américaine a été subventionnée, que la part des États-Unis dans le commerce mondial a baissé de 16% pendant les années 1960, et encore de 23 % pendant les années 1970, avec comme résultat la perte d'emploi pour une quantité formidable de travailleurs. Entre 1975 et 1990, les emplois industriels aux États-Unis ont stagné ; leur part dans l'emploi américain a chuté de plus de 40% ; et depuis 2000, ils décroissent rapidement en nombre absolus : en 2009 ces emplois industriels ne représentent plus que 11% de l'emploi américain.

Mais, qu'est-ce que cette triste situation a à voir avec les subventions étatiques ?

Elles sont au cœur du problème !

Subventionnée, l'industrie n'a pas été obligée d'affronter les nouvelles tendances du marché. Elle n'a pas été obligée de se moderniser. Elle n'a pas été obligée de se restructurer.

Les industries en déclin ont été soutenues artificiellement. Les fermetures d'usine ont été ainsi réduites au minimum, et les faillites ont été empêchées. Mais à quel prix ? Des usines inefficaces et archaïques, protégées de l'évolution du marché, ont finalement dilapidé des millions et des millions de dollars qui auraient pu être investis dans des entreprises nouvelles et qui auraient pu offrir à l'avenir *plus de possibilités* d'emploi et *plus de sécurité* d'emploi.

Les contrôles à l'importation, les réductions d'impôts, et les mesures de secours accordées aux compagnies américaines par les dirigeants de l'État et de l'industrie n'ont fait que renforcer les stratégies de technologies de pointe et de forte productivité qui animent des entreprises au Japon, en Corée du Sud, au Brésil et en Allemagne. Et ces stratégies leur ont permis de prendre beaucoup d'avance sur leurs concurrentes américaines, elles les devancent de plus en plus dans la course à l'excellence et à la prospérité des prochaines décennies.

Il semble que plus l'État touche à l'appareil économique, plus les choses vont mal. Particulièrement pour les pauvres.

Rendez-le aux Indiens

La notion d'État-providence est très, très ancienne. Les Incas y souscrivaient. Les Romains aussi. Mais en fait, le modèle de notre système actuel est une hérésie bien de chez nous. Quand les activistes de la « Guerre à la Pauvreté » des années 1960 se sont mis à chercher quelque chose qui remplacerait la vieille éthique de la Loi des Pauvres Elizabéthaine, ils n'ont pas eu à chercher au-delà du Bureau des Affaires Indiennes (*Bureau of Indians Affairs* - B.I.A.), à Washington.

Le Service des Affaires Indiennes (*Office of Indian Affairs* – OIA) avait été créé en 1824 sous l'égide du Ministère de la Guerre (*War Department*). En 1849, il passa sous le tout récent Ministère de l'Intérieur (*Bureau of the Interior*). Il n'y a sans doute pas eu au XIX^e siècle de bureaucratie américaine plus infâme ni plus corrompue que le Service des Affaires Indiennes.

L'OIA dirigeait les réserves. Il créa un *État-providence* pour les tribus conquises. Il était entendu que c'était là un instrument de *conquête* et d'*assujettissement* : on mettait les Indiens dans des réserves afin de les contrôler. Il n'y a aucun doute à ce sujet, dans l'esprit de personne. L'État acheminait des fonds à travers la bureaucratie, et les Indiens se retrouvaient dans la misère.

Ils y sont toujours. Il n'y a aucun groupe qui leur soit inférieur. Tous les Américains se rendent compte que les Indiens sont au bas de l'échelle : peu d'espoir, peu d'avenir, et peu d'argent.

Ce que ne comprennent pas la plupart des Américains, c'est que l'État achemine à peu près un milliard et demi par an à travers le BIA. Examinons la situation plus dans le détail : il y a quelques 735 000 Indiens aux États-Unis. Cela veut dire que l'État dépense 2000 dollars par an pour chaque Indien — homme, femme et enfant. Si chaque famille se compose en moyenne de six personnes, cela fait \$12 000 par an.

Les Indiens des réserves ne sont imposables, ni par l'État où ils habitent, ni par les localités, ni par l'administration fédérale. Ainsi, une famille vivant sur une réserve peut gagner de l'argent sans avoir aucun impôt à payer. En outre, presque aucune limitation géographique d'activité ou autre réglementation locale ou de l'État ne lui est applicable. Ils peuvent donc démarrer toutes sortes d'affaires sur les réserves.

On peut apprécier ici l'incroyable échec d'une expérience socialiste

de plus d'un siècle. Les Indiens sont dans la misère, et pourtant l'État donne au BIA suffisamment d'argent pour que chaque famille puisse accéder à la classe moyenne ou même à la classe moyenne supérieure, si elle réussit à gagner seulement 5 000 dollars.

Conclusion: les Indiens ne reçoivent pas cet argent. C'est la bureaucratie qui le reçoit.

Mais ce n'est pas tout. L'État fédéral est propriétaire des quelques 26 millions d'hectares de terrain des réserves. Il les administre en tant que tuteur pour les Indiens. Les conseils des tribus (qui sont des bureaucraties socialistes) ont un mot à dire sur l'utilisation des terres. Mais seulement *un mot*.

Pendant une décennie, le révérend R. J. Rushdoony a servi comme missionnaire chez les Indiens Shoshone Occidentaux, dans la région de l'Idaho-Nevada. Voici son évaluation du programme en 1954 :

Quels qu'aient été les défauts des Indiens avant l'époque des réserves — des défauts très réels — c'étaient des hommes capables de se débrouiller seuls et qui avaient un caractère adapté à leur culture et à leur religion. C'étaient des personnes responsables. Aujourd'hui ils sont loin de l'être. La sécurité minable assurée à chacun, qui commence par les dons d'aliments et de vêtements pendant ses premières années, et qui a été conçue pour imposer le système des réserves et détruire la résistance de l'Indien, a par contre sapé son caractère. L'Indien moyen sait qu'il peut boire et perdre au jeu ses revenus, et conserver quand même sa terre et sa maison ; et qu'avec ses droits de chasse, il pourra toujours joindre les deux bouts.

Les membres du gouvernement gênent et entravent trop souvent les hommes qui ont de l'initiative et du caractère. Cela vient du fait que leur programme doit être inévitablement formulé dans les termes du plus petit dénominateur commun, c'est à dire, de l'Indien le plus faible. En outre, les mesures officielles visant au « bien-être » et à la « sécurité » des Indiens annihilent les conséquences de leurs péchés et de leur irresponsabilité, avec pour résultat une irresponsabilité instituée, que tous les projets claironnés par le gouvernement sont incapables de contrecarrer. (R. J. Rushdoony, "Life on the Réserve," (*La vie dans la Réserve*) in *Essays on Liberty (Essais sur la liberté)*, Vol. 2 [Irvington-on-Hudson, New York: Foundation for Economic Education, 1954], pp. 49-50.)

Ainsi, ayant vu le système à l'œuvre, les politiciens ont voté pour un programme national pour *tous* les groupes minoritaires au cours des années 1960. Les résultats étaient prévisibles pour tous ceux qui ont fréquenté une réserve. Les promesses des politiciens étaient les

mêmes que celles faites aux Indiens : « Faites ce que nous vous disons, Chef, et on s'occupera de vous. »

Ce ne sont pas les Indiens qui font des dons aux Indiens ; ce sont les politiciens de l'État-providence. Pourquoi ne pas créer des organisations à but lucratif pour chaque tribu, leur transférer toutes les propriétés du BIA (y compris les terres), et distribuer les actions par tête à chaque chef de famille ? Pourquoi ne pas autoriser ces entreprises à opérer exemptes d'impôts fédéraux pendant à peu près dix ans ?

Pourquoi ne pas autoriser les réserves à garder leur statut « impôts zéro, réglementation zéro » ? Elles pourraient devenir des « zones franches » du jour au lendemain. Les entreprises s'y précipiteraient.

Bref, pourquoi ne pas rendre aux Indiens l'ensemble du système des réserves ?

Pourquoi pas ? Parce que cela générerait la bureaucratie, voilà pourquoi ! Cela constituerait un précédent dangereux pour toutes les autres minorités « sauvegardées », voilà pourquoi ! On en finirait avec toute la mentalité de l'assistance sociale, voilà pourquoi !

Une politique pour le nouveau millénaire

Alors que devrait faire l'État ? Les philanthropes et les humanistes qui conçoivent notre politique publique, que peuvent-ils faire pour aider véritablement les indigents de notre pays ?

Tout simplement, l'État devrait *revenir* au système de libre entreprise. Le gouvernement devrait prendre toutes les mesures nécessaires pour que notre pays redevienne un « pays d'opportunités ».

Les programmes d'assistance sociale devraient être entièrement démantelés et supprimés.

Les lois de salaire minimum devraient être abolies.

Les restrictions que constituent les licences professionnelles devraient être réduites à un strict minimum — pour ne tenir compte que d'exigences de sécurité publique.

Les subventions à l'industrie et les politiques commerciales protectionnistes ne devraient même pas être considérées.

Bref, l'État devrait se tenir entièrement à l'écart de l'économie !

Si les législateurs et les dirigeants syndicaux voulaient bien se rendre compte qu'en diminuant le niveau d'ingérence dans l'économie

et en libérant la nation des contraintes diverses qui pèsent sur le marché, ils pourraient aider les pauvres mieux que ne l'ont jamais fait l'assistance, les timbres d'aide alimentaire et la sécurité sociale, une véritable « Guerre à la Pauvreté » pourrait peut-être se mener sur cette terre d'abondance. On y verrait des créations d'emplois, de la motivation au travail, de l'encouragement à investir, une montée en flèche de la productivité et du progrès technique. Et les pauvres bénéficieraient de ce redressement, *plus* que tout autre groupe.

Mais les législateurs et les dirigeants syndicaux refusent un pareil changement de cap. Il n'est donc pas déraisonnable de se demander : « Les syndicalistes, veulent-ils *vraiment* aider les pauvres ? Les politiciens « de gauche » y pensent-ils *vraiment* ? Ou bien tous leurs discours sur « l'équité » et « la justice » ne sont-ils que de la rhétorique destinée à manipuler les masses ? La vérité en ce qui concerne les lois de salaire minimum a été largement exposée il y a plus de vingt ans. Des hommes sérieux et réfléchis ont argumenté pendant deux décennies pour qu'elles soient abolies. Elles sont toujours là.

Des hommes pécheurs dominent notre société, des hommes qui n'ont *aucun souci* des pauvres. Nous ne pouvons rien attendre d'eux.

Entre-temps

En fin de compte, les hommes pécheurs qui dominent notre société, ceux qui ont entravé les pauvres avec la servitude de l'aide sociale, doivent être chassés de leurs postes d'influence et de pouvoir. Il faut les *chasser par le vote*. Mais cela peut prendre du temps.

Alors, que faire en attendant ? Nous préparer pour la transition. Et comment la préparer, cette transition ?

Premièrement, l'Église doit assumer *tout de suite* ses pouvoirs de philanthropie, avant même que soit démantelé l'État-providence. Aucune action politique réelle ne pourra être initiée pour transférer les responsabilités de l'aide sociale à l'Église si celle-ci manque de préparation, d'expérience et d'inspiration. Les conservateurs ont proclamé pendant des années que, pour le soin des pauvres, les Églises et les familles peuvent faire le travail mieux que l'État. Il est temps de le *démontrer*. A Washington, personne n'entamera de démarches significatives pour éliminer les programmes d'assistance sociale si nous ne commençons pas par développer des *alternatives réelles et*

fiables. Si l'assistance était abolie demain, des millions d'Américains en souffriraient de manière abominable. Le chaos résultant, de courte durée, annulerait pratiquement tous les avantages pour la longue durée. L'Église n'est pas prête à assumer ses responsabilités, et par conséquent elle *doit s'y préparer*. C'est seulement alors que nous pourrions espérer des réformes politiques tangibles.

Deuxièmement, il nous faut entamer un programme de privatisations semblable aux initiatives Thatcher qui furent lancées il y a quelques années en Grande-Bretagne. Pendant plus de huit ans, là-bas, le Parti conservateur au pouvoir a rendu au secteur privé, lentement, silencieusement et efficacement, des milliards de dollars en ressources et propriétés de l'État. Les programmes socialisés d'assistance sociale furent remis de manière graduelle mais systématique, dans les mains des citoyens. Petit à petit, l'économie entière a progressé vers le système décentralisé de marché libre qui fit initialement la grandeur de l'Angleterre. Des mesures semblables, aux États-Unis, pourraient organiser le transfert progressif des logements publics subventionnés à leurs occupants. Ceux-ci deviendraient *propriétaires*, au lieu de rester des personnes dépendantes de l'État fédéral. Ne pensez-vous pas que la qualité de ces projets serait instantanément améliorée ? La privatisation permettrait d'organiser le transfert des propriétés fédérales à des œuvres de bienfaisance qui fonctionnent. Elle pourrait aussi organiser le transfert de responsabilité des bureaucraties gouvernementales, riches mais inefficaces, au secteur privé, pauvre mais efficacement géré. Washington y économiserait des milliards, les œuvres caritatives y gagneraient des propriétés et des ressources indispensables, et les pauvres seraient soignés avec compassion, d'une manière jamais possible auparavant.

Troisièmement, on pourrait prendre nombre de mesures économiques pour encourager la réorganisation de la bienfaisance privée et le démantèlement de l'assistance sociale publique. Des crédits d'impôts — ou, mieux encore, des déductions sur les impôts — pourraient être mis en place pour tous les dons faits aux organisations locales de secours social légalement reconnues. Cela encouragerait une injection de capital dont le secteur privé a grand besoin. Mais cela ferait également parvenir aux gens de Washington un message, dont eux aussi ont grand besoin : « Les gens préféreraient payer Pierre et Paul que César Auguste, particulièrement quand ce

qu'ils financent, c'est leur bonté et leur compassion ». Comme cette sorte de mesure ne serait que temporaire — jusqu'à l'achèvement du transfert du public au privé — les questions de légalité pourraient être traitées par des conseils temporaires de certification, nommés au niveau local par les Églises participantes et les organismes privés.

Quatrièmement, on devrait établir des zones d'activités dans les quartiers déshérités. Là où la rénovation urbaine a échoué, la libre entreprise peut réussir magnifiquement, si seulement on lui en donne l'opportunité. Regardez ce qu'elle a fait pour Hong-Kong, ce petit rocher sans ressources du bout de la Chine. C'est la seule explication possible de sa productivité fabuleuse et de ses possibilités illimitées. La *libre* entreprise, dont l'éthique est réglementée par les lois de Dieu, peut transformer la pauvreté en productivité, comme rien d'autre sur la terre. Elle pourrait transformer nos bidonvilles en ruches d'industrie et en centres d'affaires efficaces. Mais il nous faut d'abord *libérer* les entrepreneurs et les propriétaires qui habitent dans ces domaines de l'ingérence étatique, de l'imposition abusive et des restrictions commerciales.

Lorsque ces mesures auront été mises en application, et seulement alors, le système de « réserves » de l'État-providence pourra être aboli. Alors seulement pourra-t-on envisager dans l'arène politique la suppression de l'aide sociale, des lois de salaire minimum, des licences professionnelles et des subventions à l'industrie.

Bien entendu, pour que ces mesures soient même susceptibles de considération, il faudra que des changements significatifs se produisent dans la manière de vivre et de penser des citoyens américains. Il faudra que jaillisse un renouveau de la foi. La réforme politique ne peut pas précéder la réforme spirituelle. L'État ne peut pas se *désengager* du terrain si l'Église ne s'y *engage* pas.

Il nous faut donc ensuite examiner le rôle de l'Église.

Conclusion

Pour mettre pleinement en application le Projet biblique de la charité, il nous faut tenir l'État à l'écart. L'assistance sociale étatique est inefficace, improductive et destructive.

Les programmes de droits à l'aide sociale exercent en fait une discrimination contre les pauvres, en les empêchant de travailler.

De même, les lois de salaire minimum, les systèmes de licences

professionnelles, les subventions aux industries et les politiques de protectionnisme commercial, bien que conçues pour protéger la population et pour sauvegarder des emplois, ne font en réalité qu'accroître la spirale descendante du chômage et des privations. Elles deviennent un piège, un joug pour les pauvres.

L'État doit donc abandonner sa logique interventionniste (relativement récente aux États-Unis) et avancer vers un marché vraiment libre. Le gouvernement doit créer des opportunités en laissant faire l'économie.

Il serait temps que le gouvernement prenne des mesures *vraiment* anti-discriminatoires pour assurer l'égalité des chances pour tous, y compris pour les pauvres, pour les personnes non qualifiées et inexpérimentées.

Sommaire

L'action sociale de l'État, *ne s'accordant en rien* avec le plan et le projet de Dieu, fait inévitablement *plus de mal que de bien*.

Les droits à l'aide sociale, les lois de salaire minimum, les systèmes de licence professionnelles et les subventions aux industries travaillent tous à détruire les opportunités dont pourraient bénéficier les pauvres. Par leurs effets, ce sont des *sanctions économiques* contre les pauvres.

Malheureusement le secteur privé et l'Église ont été trop complaisants depuis trop longtemps, et le démantèlement immédiat du système de protection sociale entraînerait un chaos à court terme. Par conséquent, il nous faut commencer par mettre immédiatement en place des jalons pour la transition : des programmes d'Église, des privatisations, des crédits d'impôts, la création de zones d'activités et la déréglementation.

Une fois que ces jalons auront été correctement mis en place, nous pourrions mettre l'État *entièrement à l'écart* de tout ce qui se rapporte à la protection sociale.

12. CE QUE DEVRAIT FAIRE L'ÉGLISE

Au milieu du dix-neuvième siècle, le fameux économiste anglais John Stuart Mill signalait que la difficulté de laisser l'assistance sociale entièrement aux mains de la charité privée résidait dans la manière dont celle-ci opérait : d'une manière « hésitante et informelle... [D'une part], (elle) est généreuse et prodigue, et [d'autre part] elle laisse les gens crever de faim ».

Son accusation n'a pas encore reçu de réponse adéquate. Il faut que cela change.

Si les chrétiens conservateurs veulent s'opposer à l'allocation fédérale de chômage, ils doivent donc présenter des alternatives réalisables. Il leur faut comprendre qu'il est stupide et inutile d'essayer de lutter contre quelque chose avec rien.

Il nous faut des alternatives. Il nous faut des modèles.

Il faut entreprendre la mise en pratique. Il ne suffit pas de savoir que les expériences socialistes et humanistes de la « Guerre à la Pauvreté » ont été de lamentables échecs. Il ne suffit pas de savoir que le ministère d'un « Évangile social » que proposent les Chrétiens libéraux est inapproprié et impuissant. Il n'est même pas suffisant de formuler des affirmations théologiques dynamiques depuis nos tours d'ivoire académiques. Nous devons mettre les mains dans le cambouis en prenant soin des pauvres, de manière correcte, saine et biblique. Nous devons traduire les principes fondamentaux *de* la charité biblique en stratégies fondamentales *de mise en œuvre de* la charité biblique.

En dépit de l'ampleur des preuves bibliques, l'Église a agi pendant la dernière génération comme si la charité n'était pas particulièrement importante. Nous nous sommes fait arracher ce devoir essentiel par les pouvoirs et les principautés, par les gouvernements et les bureaucraties, simplement parce que nous ne l'avons pas perçu comme essentiel à la mission évangélique.

Quel a été le résultat de cette négligence ? Une perte d'autorité de l'Église. Rappelez-vous le principe biblique fondamental de l'autorité : *l'autorité par le service*. L'autorité afflue vers les individus et les institutions qui assument volontairement des responsabilités.

Comme dans l'éducation de nos enfants, dans l'administration de nos hôpitaux et la diffusion de notre culture, l'Église a perdu le contrôle sur les mécanismes de la charité dans notre société, parce

que, consciemment et délibérément, elle s'est *retirée* du monde. Nous nous sommes tellement tournés vers le ciel que nous sommes devenus des bons à rien sur la terre !

Des temps périlleux

Nous vivons des temps périlleux. En fait, tous les experts sont d'accord : la civilisation occidentale semble courir droit au désastre.

Les stratèges militaires nous disent que le nombre croissant de pays engagés dans la course aux armements nucléaires et la montée du terrorisme à l'échelle mondiale feront bientôt des « guerres et bruits de guerre » un souvenir nostalgique du « bon vieux temps ».

Les écologistes nous disent qu'à la suite de graves négligences et d'erreurs de gestion, l'équilibre écologique de notre planète est fortement menacé. En fait, disent-ils, de vastes régions du globe sont devenues de dangereux dépotoirs.

Les économistes nous disent que le Tiers Monde est irrémédiablement noyé sous une avalanche de besoins, tandis que les superpuissances sont ankylosées dans des comportements improductifs de paresse et de jalousie. Le décalage entre la chaîne de montage et la queue à la soupe populaire restera l'un des traits marquants du paysage économique dans nombre de pays.

Et ils n'arrêtent pas de prédire, ceux qui prophétisent la catastrophe. Il y en a à chaque coin de rue, et pour tous les goûts. D'après les météorologues, à la suite de changements climatiques planétaires, il faut s'attendre à une succession de catastrophes naturelles. Les experts agricoles, eux, prédisent des jours sombres de pénurie et même des famines toutes proches. Les sociologues, craignant l'effondrement massif de la confiance et l'apathie culturelle, il ne parlent presque que de ça.

Et comme si tout cela n'était pas suffisant, il semblerait que s'installe également une dégénérescence morale. « Mangeons, buvons, et amusons-nous, parce que demain nous serons peut-être morts », est devenu le slogan éthique de toute une génération. Les normes s'effondrent, la moralité disparaît. Les mariages entre personnes du même sexe deviennent aussi courants que les scandales sexuels parmi le personnel politique en vue. La fidélité et d'autres notions victorienne ont été emportées par un raz de marée de promiscuité, de vice et de corruption. Les drogues, la pornographie, l'anarchie, l'ho-

mosexualité, le terrorisme, l'avortement, le viol et l'infanticide sont devenus réellement banals. Apparemment, plus rien n'est sacré.

Alors, que recommandent ces experts ? Quelle espérance peuvent-ils nous offrir ?

Certains jouent les Machiavels, et recommandent un État centralisateur et tout-puissant. La suspension de quelques libertés individuelles, disent ils, est un prix à payer modéré pour la survie de la communauté.

D'autres jouent les Peter Pan, et disent, au fond « Che sarà, sarà. Ce qui doit avoir lieu, aura lieu ». « Laissez faire la chance », disent-ils, « Inutile de se tracasser pour ce qu'on ne peut pas arranger. Vivez et laissez vivre. Profitez des choses tant que vous pourrez, et oubliez le pétrin où nous sommes. »

D'autres, encore, haussent simplement les épaules et manifestent un découragement à la Gauguin : « D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous ? »

Mais quelle que soit leur idéologie et leur prédisposition à l'action ou à l'inaction, les experts sont unanimes à affirmer que la stabilité du monde occidental n'en a certainement plus pour longtemps. Il y a du changement dans l'air.

Semer et récolter

Comment les choses en sont-elles arrivées là ? Comment nous qui étions arrivés si haut, sommes-nous aujourd'hui descendus si bas ?

La Bible enseigne qu'un principe direct de cause à effet est à l'œuvre dans notre culture, comme d'ailleurs dans toutes les cultures. Ce principe a toujours existé et il existera toujours.

Quand une civilisation prend au sérieux les commandements de Dieu pour tous les domaines de la vie, elle est bénie. Quand ses lois sont conformes aux normes de l'Écriture, quand ses institutions imitent les modèles de l'Écriture, quand son caractère se forge par les édits de l'Écriture, elle est prospère et fleurit (Deutéronome 28:1-14).

Si, en revanche, une civilisation ignore les commandements de Dieu pour tous les domaines de la vie, elle est maudite. Quand ses lois sont en désaccord avec les normes de l'Écriture, quand ses institutions contredisent les modèles de l'Écriture, quand son caractère défie les édits de l'Écriture, elle stagne et elle échoue (Deutéronome 28:15-68).

Le Christianisme a incarné autrefois la voix et la conscience qui

faisaient autorité dans la culture occidentale. Édifiée sur une base biblique, cette culture s'est magnifiquement épanouie. Dans tous les domaines, depuis les arts jusqu'aux sciences, elle a fait des progrès incroyables. Sa prospérité mettait en lumière la bénédiction qui l'animait.

Mais au cours des dernières années, notre culture a vécu un coup d'état, une révolution sans effusion de sang : le Christianisme a été renversé et remplacé par une conception du monde et de la vie qui lui est tout à fait contraire et qui est appelée l'humanisme. L'humanisme est bien la cause primordiale de notre déclin culturel. Par une lente érosion, la foi qui est le principe de notre peuple est passée de la productivité biblique à l'irresponsabilité humaniste.

L'humanisme selon le Dr. Francis Schaeffer, c'est « positionner l'homme au centre de toutes choses et faire de lui la mesure de toutes choses ». Ou bien, comme l'a dit Alexandre Soljenitsyne, c'est « l'autonomie de l'homme, proclamée et pratiquée, vis à vis à toute force au-dessus de lui ». Selon l'humanisme, il n'existe pas de notion d'un bien et d'un mal absolus. Il n'y a pas de normes précises. Les normes se plient aux caprices de la mode. Selon l'humanisme, les passions de l'homme ne doivent pas être empêchées. Les passions doivent être désenchaînées et flotter librement sur les courants toujours renouvelés, toujours changeants, du jour. L'humanisme rejette le fondement-même qui a rendu possibles les bienfaits de la culture occidentale : l'obéissance à la Loi immuable et infaillible de Dieu.

Considérées dans leur ensemble, les leçons de l'histoire et celles de l'Écriture sont tout à fait claires. Si nous semons les graines de l'obéissance à la Loi de Dieu, nous récolterons une riche moisson de bienfaits. Si nous semons les graines de la révolte contre la Loi de Dieu, nous récolterons une misérable moisson de malédictions (Galates 6:7). Si nous semons les principes chrétiens, notre culture récoltera une moisson de productivité, de stabilité et de justice. Si nous semons des principes humanistes, notre culture récoltera une moisson de dépravation, d'agitation et de tyrannie.

Les statisticiens pourront se pencher sur leurs graphiques jusqu'à la fin des temps, mais ils ne découvriront jamais d'autre explication valable de l'essor et du déclin des cultures. Il n'en existe aucune autre.

Revenons donc à notre question première : Comment en sommes-

nous arrivés là, si près du gouffre de la destruction ? C'est très simple : nous nous sommes laissés convaincre par une vision humaniste du monde et de la vie, par une vision qui contredit la Parole de Dieu dans tous ses aspects.

Quand nous contredisons la Loi de Dieu en matière de pesanteur, nous en subissons des conséquences très évidentes et très claires. Est-il si étonnant que, quand nous contredisons les Lois de Dieu en matière d'économie, de civisme, de psychologie, de philosophie, de science ou de moralité, nous en subissions également des conséquences claires et évidentes ? Certainement pas.

L'humanisme est en train de causer une dévastation de proportions catastrophiques, tout simplement parce qu'il ne s'accorde pas au réel. Seules les Lois de Dieu s'accordent au réel, à ce qui est. Et par conséquent, seules les Lois de Dieu peuvent poser les fondations de la paix, de la prospérité et d'une sécurité sociale authentique.

L'humanisme et la culture qu'il engendre, ne sont que poussière au vent.

L'échec de l'Église

Ainsi, le Christianisme a été renversé en tant qu'autorité fondatrice de la culture occidentale. La Bible n'est plus la Cour d'appel suprême en matière de loi, d'économie, ou d'éthique. Ainsi, la nature de la culture occidentale est en train de subir une métamorphose dramatique. Elle est en train de subir un renversement complet, philosophique et moral. Ce renversement radical ne vient pas du fait que notre civilisation ait été envahie par des hordes de barbares de l'arrière-pays. Il ne vient pas du fait que les communistes aient réussi à noyauter et à saboter notre appareil gouvernemental. Il ne vient pas du fait que les publicitaires de Madison Avenue aient corrompu nos jeunes gens. Il se produit par l'incompétence de l'Église. Il se produit parce que nous Chrétiens, nous avons échoué.

En dépit de budgets astronomiques, d'un nombre de paroissiens très important, d'un héritage millénaire, l'Église a échoué. Pourquoi ? Pourquoi maintenant, juste à côté du mouvement chrétien évangélique, qui est le plus nombreux, le plus puissant, le plus riche, le mieux organisé et le plus éloquent qui ait jamais existé, pourquoi cette mentalité humaniste, immorale et instable, est-elle aujourd'hui capable de contrôler l'appareil culturel ? Normalement, le mal devrait être

converti et contenu par l'Église, pourtant c'est tout à fait le contraire. Pourquoi ? Pourquoi les Chrétiens ont-ils été si inefficaces et si improductifs dans le monde ?

Pourquoi ? Parce que les Chrétiens ont abandonné le monde. Nous avons délaissé notre mission, ordonnée par Dieu, d'être le sel et la lumière (Matthieu 5:13-16). Nous avons délaissé notre mandat d'autorité (Genèse 1:28). A sa place, nous avons mis l'accent sur une vision de la spiritualité qui est fondée sur les enseignements païens de Platon. En accord avec ceux-ci, une distinction très marquée se fait généralement entre le « spirituel » et le « matériel ». Le royaume du « spirituel » étant considéré comme supérieur au « matériel », tout ce qui est physique, tout ce qui est temporel, tout ce qui est terrestre, est déconsidéré. L'art, la musique et les idées sont ignorés, sauf pour leur valeur de propagande. Les activités qui ne contribuent pas significativement à la piété sont négligées. L'intellect chrétien est tenu en suspicion, quand il n'est pas entièrement rejeté. Et les plaisirs de la chair, sans tenir compte de ce qu'ils peuvent avoir d'innocent ou de sacré, sont condamnés en bloc.

Selon cette optique assez répandue, tous nos efforts devraient tendre à promouvoir une piété individualiste. L'ensemble des tâches du Chrétien ne comporte que l'étude de la Bible, la prière, la pratique religieuse et l'évangélisation. Tout le reste n'est que distraction et relève du matérialisme. Il est certain qu'avec une telle mentalité d'assiégé, nous n'accepterions jamais de contester les idées prévalentes de la culture en décadence, ni de considérer la construction d'un programme de réforme de la société.

Aussi juste que tout cela puisse sembler à première vue, c'est manifestement contraire aux Écritures. Bien que le mandat biblique comprenne, comme partie intégrante de son plan pour la victoire, une dévotion profonde, la piété et la sainteté (Matthieu 5:48), il exige aussi de nous de méditer sérieusement sur la nature de la civilisation chrétienne (1 Pierre 1:13), d'essayer de développer des alternatives bibliques à la civilisation humaniste, (Matthieu 18:15-20) et de prophétiser de manière biblique sur les problèmes culturels de notre époque (Ésaïe 6:8). Ces questions font partie, elles aussi, d'une piété authentique.

Selon la Bible, « A l'Éternel, la terre et ce qu'elle renferme, le monde et ceux qui l'habitent ! » (Psaumes 24:1). Mais dans la mentalité de beaucoup de croyants : à l'Éternel, seul l'esprit. Tout le

reste est irrémédiablement infecté par la puanteur du péché. Selon la Bible, Jésus règne sur la totalité de la vie (Colossiens 1:15-17 ; Hébreux 1:2-3). Mais dans la mentalité de beaucoup de croyants, Jésus règne, mais seulement sur un « petit compartiment religieux » de la vie. Selon la Bible, les Chrétiens doivent confronter, transformer et diriger la culture humaine (Matthieu 5:13-16). Mais dans la mentalité de beaucoup de croyants, les Chrétiens doivent se retirer de la culture humaine afin de se concentrer sur des exercices « religieux ».

En nous cramponnant à une vision défectueuse, incomplète de la souveraineté du Christ, nous nous sabordons – pour ainsi dire – en nous précipitant dans une impasse culturelle. En nous cramponnant à une vision défectueuse, incomplète de la spiritualité, nous nous emprisonnons tout seuls dans un ghetto évangélique. En nous cramponnant à une vision défectueuse, incomplète de la spiritualité, nous restreignons au minimum tout impact, nous mettons toute signification sous séquestre et nous étouffons toute espérance.

Au lieu de nourrir le peuple de Dieu et le monde en général des riches vérités de l'instruction biblique pratique, nous nous laissons tenter par de la « malbouffe » théologique. Au lieu de construire toute notre vie sur la base inébranlable de la Parole de Dieu, nous nous égarons dans des futilités intellectuelles.

Est-il surprenant que les humanistes séculaires sérieux aient aujourd'hui gagné la faveur de nos dirigeants ? Est-il surprenant que les humanistes aient occupé ce grand vide avec facilité ? Est-il surprenant que le Christianisme ait été renversé en tant qu'autorité fondatrice de la culture occidentale ? La Bible offre des réponses aux grands problèmes et perplexités de notre époque périlleuse, mais l'échec de l'Église fait que ces réponses sont très peu entendues.

L'effondrement de la culture occidentale est donc due à deux « coupables ». Le premier c'est l'humanisme inhumain ; mais il y a aussi le Christianisme passif et qui manque de pertinence.

A la croisée des chemins

Notre culture, donc, est à la croisée des chemins. Confrontés à une crise très prochaine, due au double mal d'un humanisme agressif et impie, et d'une Église passive qui a perdu sa raison d'être, nous voici forcés de choisir. Nous pouvons, ou bien ne rien faire tandis que ceux que nous aimons continuent de marcher avec confiance vers la ruine,

ou bien ramener tous les domaines de la vie et de la culture au bon sens ancré dans l'Écriture. C'est à nous de choisir :

...Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir... Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel (Josué 24:15).

D'accord. Alors, *que faisons-nous ?* L'Église, *que devrait-elle faire ?* Maintenant que nous sommes à la croisée des chemins, quelle direction faut-il prendre ?

Premièrement, il faut *arrêter* notre retraite incessante. Il faut aller de l'avant. Il faut commencer à « rebâtir sur les ruines », à « réparer les brèches », et à « relever les fondements antiques » (Ésaïe 58:12). Et, cela devrait déjà être assez évident, le moyen *d'y arriver* est de s'occuper des pauvres. La pseudo-piété recule et l'humanisme est sur la défensive lorsqu'« on donne sa propre subsistance à celui qui a faim », et qu'on « rassasie l'âme indigente » (Ésaïe 58:10-11). Tout ce qui intègre la culture doit être ramené au Christ : la politique, l'art, la science, la médecine, le droit, l'architecture, l'économie, l'agriculture et la littérature, mais le point *de départ*, c'est la charité.

Deuxièmement, il faut cesser de *parler*, de *théoriser* et d'*élaborer des stratégies* : il faut, tout simplement, *s'y mettre*. Il nous faut devenir de Bons Samaritains, non pas seulement sur un plan idéologique ou théologique, mais *dans la pratique*. (Mon livre *Bringing in the Sheaves: Transforming Poverty into Productivity*, [*Récolter les gerbes : transformer la pauvreté en productivité*] [qui est aujourd'hui disponible dans la troisième édition révisée en Anglais, à Standfast Books, P.O. Box 1601, Franklin, TN 37065, USA] présente un plan détaillé pour mettre en place un ministère envers les pauvres dans l'Église locale.) Il faut se mettre à travailler.

Revenir à la Parole

Mais par où commencer ? Comment faire pour nous mettre à travailler ?

L'unique raison de cet abandon initial du monde par l'Église vient de ce que les théologies platoniciennes ont à tel point corrompu notre perspective, que nous avons en réalité abandonné la Parole. Il faut donc *revenir* à la Parole. Et c'est de cela que dépend notre travail.

La Bible est la *Parole* révélée. Bien que nous fassions profession de croire en la Bible, nous continuons à entretenir une pénurie d'instruction biblique à l'intérieur de l'Église locale, avec en plus une

mise en scène de demi-vérités. Il est stupéfiant de voir quels sont les sujets qui passionnent aujourd'hui beaucoup de Chrétiens. La démonologie, l'angélologie et l'eschatologie en sont devenues méconnaissables, déformées par des histoires à dormir debout : des anges qui font de l'auto-stop, des conspirations trilatérales, des chèques de sécurité sociale codés du « chiffre de la bête » et des messages démoniaques enregistrés à l'envers dans la musique rock. Il est certain que nous vivons une époque où le mal se manifeste ouvertement. Notre culture baigne dans la corruption. Dans l'esprit du peuple de Dieu, il semble certain que nous sommes en train d'assister à une accélération de l'activité occulte, de l'abandon des valeurs traditionnelles et de la prépondérance d'une injustice systématique. Mais notre déséquilibre, notre imprécision et notre incohérence nous ont dissuadés de faire notre travail. Nous sommes appelés à être des ambassadeurs du Christ et non pas des journalistes d'investigation. Nous sommes les ministres d'une nouvelle alliance et non pas les commissaires d'une chasse aux sorcières. Tant que notre prédication et notre enseignement ne reflèteront pas un programme biblique, nous continuerons à être harcelés par ces divagations périphériques et fantasques. La rumeur prévaudra. Mais nous sommes certainement capables d'appeler le péché « péché », de défendre nos convictions et de faire entendre les alertes prophétiques sans pour autant tomber dans des absurdités. (Proverbes 6:16-19 ; Amos 8:11-12).

Nous avons *abandonné* la Parole. Cette irresponsabilité herméneutique, à son tour, encourage l'irresponsabilité morale.

Le Christ est la *Parole* incarnée. Et notre laxisme moral, notre irresponsabilité éthique, nous ont amenés à le délaisser. Nous avons abandonné notre premier amour (Apocalypse 2:4). Notre dépendance envers une érudition et une prédication médiocres s'est avérée être un terrain fertile pour une génération du « c'est le diable qui m'a poussé à faire ça ». Et notre culte de l'évasion a engendré une foi de l'évasion. Dans la mesure où nous pouvons déposer sur quelqu'un ou quelque chose d'autre la responsabilité du péché, nous avons l'impression que nous pouvons échapper à ses conséquences. Cette négation complète des principes bibliques fondamentaux a court-circuité l'efficacité et la productivité de nos ministères ; mais, ce qui est pire, elle nous a rendus hostiles envers notre Seigneur, le Commandeur de la Vie, le Christ Lui-même.

L'Écriture impose aux croyants la redoutable tâche de mettre en place le secours, l'espérance et la guérison dans un pays souffrant. Lorsqu'une culture échoue moralement, l'Écriture s'en prend au témoignage impuissant de l'Église comme cause première (2 Chroniques 7:14). Le Jugement tombe sur un peuple lorsque les saints refusent de s'humilier. La maladie dans une société ne se mesure pas aux conspirations, aux manifestations ni à l'orientation politique, mais à la rareté du caractère de disciple conséquent dans le peuple de Dieu (Galates 6:7 ; Jacques 1:14-15).

Nous avons abandonné le monde. L'irresponsabilité herméneutique conduit inévitablement à l'irresponsabilité ecclésiastique.

La communion est la *Parole* manifestée. Mais notre manière de penser polluée spirituellement a réduit le culte sacramentel à un simple agrément cérémoniel. Nous négligeons notre tâche de faire prendre conscience aux gens de la réalité de la Nouvelle Alliance (1 Corinthiens 11:25), du Corps de Jésus-Christ (1 Corinthiens 11:24), et du sacrifice divin sur le Calvaire (1 Corinthiens 11:26). En revanche, nous faisons avec aplomb des improvisations creuses, pauvres en contenu mais qui titillent nos émotions. Dans le jardin d'Eden, Ève avait en quelque sorte commis l'adultère avec le serpent, en mangeant *sa* nourriture et en *épousant* ainsi la corruption du monde (2 Corinthiens 11:2-3 ; Genèse 3:1-13). La Communion est le *repas* de noces de l'Agneau, dans lequel notre unité avec le Christ est « remémorée » et rendue manifeste. La délaisser, c'est suivre la voie d'Ève, la voie de Caïn, c'est se précipiter tête baissée dans l'égarement de Balaam, c'est finalement périr dans la révolte de Coré (Jude 1:11).

Irresponsabilité herméneutique. Irresponsabilité morale. Irresponsabilité ecclésiastique.

Et tout cela, parce que nous avons *abandonné* la Parole: la Parole révélée, la Parole incarnée, et la Parole rendue manifeste dans le repas du Seigneur.

S'il doit y avoir une priorité pour l'Église dans les jours à venir, c'est bien celle-ci : revenir à la Parole.

Qu'est-ce que ce retour à la Parole a à voir avec l'aide aux pauvres ?

Tout. Absolument.

N'importe quel groupe ou organisation peut mettre en œuvre une

soupe populaire, ouvrir un asile, distribuer du fromage et du beurre, redistribuer des ressources et fournir un service d'emplois. Mais seule l'Église peut fournir ce dont les pauvres ont le plus besoin. Seule l'Église – dans la mesure où elle s'en tient fermement à la Parole révélée, à la Parole incarnée et à la Parole rendue manifeste – peut transformer la pauvreté en productivité.

Et cela est dû à plusieurs grandes vérités.

Premièrement, l'Église *renouvelle l'esprit des pauvres* par l'enseignement de la Parole. La bonne doctrine démolit les vieilles habitudes, pulvérise les mauvaises pensées et installe la *véritable* espérance. L'Évangile *change* les hommes. Aussi, notre projet de charité doit-il bien se garder d'être simplement un programme de plus, en plus conservateur, plus dérèglementé, plus centré sur la famille, plus orienté vers le travail et plus décentralisé. Il doit être franchement évangélique. Les pauvres ont besoin de bonnes nouvelles. Ils ont besoin de *la Bonne Nouvelle*.

Deuxièmement, l'Église réinsère les pauvres, dans la société de Dieu en même temps que dans le monde, dans l'adoration, par la Communion. Le repas du Seigneur c'est autre chose qu'un rituel théologique abstrait. C'est une offrande tangible à Dieu, une consécration *devant* Dieu, une communion *avec* Dieu, et une transformation *en* Dieu. C'est donc un parcours conscient vers le cœur de la réalité. Dans cet acte d'adoration simple et pourtant profond, la signification et la valeur de toute vie se révèle et s'accomplit. Les pauvres, comme tous les hommes, ont besoin d'une double dose de réalité. Et seule l'Église peut leur servir cette réalité lorsqu'elle se rassemble autour de l'autel sacramentel.

Troisièmement, l'Église réforme les styles de vie des pauvres. Le processus de formation et de discipline que constitue la vie dans l'Église locale remodèle les voies d'un homme selon les voies du Seigneur.

Tandis que nous élevons nos enfants « en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur » (Éphésiens 6:4), il y a certaines mesures que nous devons prendre avec zèle pour assurer que chacun, « quand il sera vieux » ne se détournera pas de « la voie qu'il doit suivre » (Proverbes 22:6). Ainsi, par exemple, nous redressons leur bêtise enfantine (Proverbes 22:15) en leur inculquant des *habitudes* selon Dieu. Par le *rituel* et la *répétition*, nous les *formons* à marcher

dans les « sentiers de la justice » (Proverbes 2:8) et à éviter les « chemins ténébreux » (Proverbes 2:13). Par des pratiques habituelles de droiture, nous les *établissons* sur « toutes les routes qui mènent au bien » (Proverbes 2:9) afin qu'ils puissent à jamais se « confier en l'Éternel de tout (leur) cœur, et ne pas s'appuyer sur (leur) sagesse », mais « Le reconnaître dans toutes (leurs) voies », de telle sorte qu'« Il aplanira (leurs) sentiers » (Proverbes 3:5-6).

Mais nous ne cherchons pas seulement à instaurer des habitudes de piété dans la vie de nos enfants, nous cherchons aussi les faire participer à la vie de la communauté de la foi. Sachant que « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (1 Corinthiens 15:33), nous nous efforçons d'entourer nos enfants de bonnes influences, de modèles de comportement juste, de renforcements positifs et de compagnie joyeuse.

Et finalement, en élevant nos enfants nous n'oublions pas de punir de manière constructive. Quand ils enfreignent les lois de Dieu, nous les corrigeons (Proverbes 13:24). Cette « frontière de la crainte » les empêche de mal faire et les protège du mal (Proverbes 1:8-9 ; Proverbes 23:13-14).

En quoi cela se rapporte-t-il au ministère de l'Église envers les pauvres ? En beaucoup de choses : voyez-vous, à l'égal de nos enfants, les pauvres ont désespérément besoin des adaptations de style de vie qui ne peuvent se faire qu'en participant à la Vie corporelle de l'Église. Le *rituel* de l'adoration et la formation consistante en tant que disciples leur apprennent l'humilité, la joie, la persévérance, le zèle et la responsabilité, et leur donne un « nouveau souffle ». Il leur inculque des coutumes pieuses. Il les *remodèle* selon les voies de Dieu.

Par une fraternité constante à l'intérieur de la communauté de la foi, les pauvres voient leurs nouvelles coutumes renforcées. Leurs espérances et leurs désirs sont lentement amenés à conformité avec les espérances et les désirs des justes. Ils sont *réformés*.

Et finalement, la « frontière de la crainte » empêche les pauvres de retourner à des anciens comportements de paresse et d'autodestruction. Grâce aux exigences du travail, aux attentes morales et aux devoirs envers la communauté, le tout imposé par la discipline de l'Église (Matthieu 18:15-20 ; 1 Corinthiens 5:1-13), ils sont encouragés à grandir dans la grâce et dans la maturité. Ils apprennent que leurs

attitudes, leurs actions ou leurs inactions ont des conséquences très réelles (Galates 6:7). Et ceux qui sont « fatigués et chargés » sont *libérés* des chaînes du marché des esclaves du monde et attelés, au lieu de cela, au « joug doux » et au « fardeau léger » du Christ (Matthieu 11:28-30).

Un programme pour l'avenir

Pour l'Église, le programme est simple et évident : retourner à la Parole qui renouvelle l'esprit des pauvres ; retourner à la Parole qui les réinsère à la fois dans la société de Dieu et dans le monde ; retourner à la Parole qui réforme leurs styles de vie.

Conformément à la Parole, l'Église est la protectrice des familles de l'Alliance. Ainsi donc, après l'Évangile et les sacrements, la priorité numéro un dans le programme de l'Église est de remettre de l'ordre dans ces familles. Les diacres devraient se rendre systématiquement chez chacune des familles qui viennent à l'Église, afin de leur apprendre la prévoyance, l'épargne et la planification. Ils devraient leur enseigner la discipline d'un budget planifié, les habitudes de gestion selon Dieu et l'obligation de subvenir aux besoins des personnes à leur charge. Ainsi par exemple, les diacres devraient s'occuper de ce que chaque femme bénéficie pour un prix abordable d'une assurance sur la vie de son mari. Ils devraient également vérifier que chaque famille compte sur une assurance maladie fiable. On aurait tort de mettre tous les membres de l'Église sous la menace de devoir, par obligation morale, soutenir une famille indigente, quand ce risque peut être écarté par la disponibilité d'assurances à prix économique. S'il le faut, les diacres pourraient utiliser des fonds de l'Église pour payer les primes, jusqu'à ce que le soutien de famille soit en mesure de maîtriser ses finances.

Deuxièmement, l'Église devrait établir un programme d'assistance caritative, avec réserves alimentaires, possibilités d'hébergement, service de conseils d'urgence, service de mise en contact, stock de vêtements, etc. (Encore une fois, pour un plan détaillé de sa mise en œuvre, voir mon livre *Récolter les gerbes* et les publications de Standfast Books.)

Troisièmement, les Églises prospères devraient aider les Églises pauvres à mettre en place des programmes d'assistance similaire au niveau local. Elles peuvent aussi, par exemple, attribuer des bourses

pour que les enfants des familles pauvres aillent dans des écoles chrétiennes. Mieux encore, les Églises ayant des écoles peuvent apprendre aux pasteurs des Églises pauvres à fonder et à diriger une école chrétienne de proximité. C'est essentiel pour que les Chrétiens puissent un jour mettre un terme à la domination de l'État humaniste.

Les diacres des Églises qui ont développé des programmes réussis de planification d'un budget familial, peuvent travailler avec les diacres d'Églises plus pauvres dans la mise en œuvre de programmes similaires. (Certains programmes comme *Financial Peace [La Paix financière]*, mis à disposition par Dave Ramsey sur www.financialpeace.com et *Crown Financial Ministries* qui a une branche francophone en Suisse, sur www.crown.org, présentent toutes sortes de livres utiles, des cahiers d'exercices et des logiciels. Chaque famille devrait faire tous les mois – ou au moins tous les trois mois – sa planification budgétaire au moyen de ces logiciels. Les ordinateurs n'étant pas très chers aujourd'hui – moins de 500 euros – toutes les Églises devraient en posséder un.)

Quatrièmement, les Églises peuvent surveiller systématiquement les résultats des organisations caritatives locales, et peuvent ensuite recommander aux familles de soutenir celles qui sont bien dirigées. L'organisation qui accepte de se soumettre à un examen approfondi et passe l'épreuve avec succès, peut ensuite être incorporée à la liste des organisations recommandées. Les membres s'en remettraient aux diacres pour faire ces investigations. C'est une simple question de bonne gestion.

Cinquièmement, les Églises peuvent chercher du soutien dans le réseau des entreprises, des groupements de service et des organisations civiques et utiliser ainsi les ressources disponibles à l'intérieur de la communauté. Par exemple, les diacres peuvent établir et maintenir un service d'emplois, dont bénéficieraient à la fois les pauvres et les entreprises locales. Ou encore, il pourraient s'adresser aux propriétaires dont les immeubles souffrent d'un faible taux d'occupation, et leur proposer d'y accueillir des familles pauvres qui, en échange, se chargeraient de tondre le gazon, d'assurer le nettoyage et de faire des petits travaux d'entretien.

L'autorité de Dieu doit être soutenue et l'autorité de sa Parole doit être établie. L'Église exerce la fonction de juge. Qui paie commande. Et qui donne à manger, choisit le repas. Si quelqu'un se trouve sous la

table du Seigneur et demande des miettes, il doit d'abord bien comprendre pourquoi il se trouve sous la table et combien il est risqué de recevoir des miettes de la table du Seigneur. Paul a averti tous ces pécheurs dépendants du risque qu'ils encourent en restant sous la table et en refusant la grâce du Seigneur :

Ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère : car il est écrit : « A moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur. Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, ce sont des charbons ardents que tu amasseras sur sa tête » (Romains 12:19-20).

Conclusion

Il revient à l'Église de faire le travail de la charité, mais l'Église moderne ne s'est pas encore montrée *capable* de le faire. Paralysée par des théologies d'évasion, de pessimisme et d'experimentalisme, l'Église a perdu sa position d'influence dans la société et a vu l'humanisme prendre sa place. Et la charité a ainsi été cédée aux bureaucraties et aux gouvernements.

Pour que l'Église puisse récupérer sa place, pour qu'elle puisse vraiment *faire* son travail de charité, en fournissant des réponses, des alternatives et des modèles, elle doit *retourner* à la *Parole*, à la Parole révélée, à la Parole incarnée, à la Parole manifestée.

L'Église a aussi besoin de comprendre le principe fondamental de *l'autorité par le service*. Elle doit également retrouver une pleine compréhension des exigences précises de la Bible : de ce qu'elle exige des familles, des gouvernements civils et des Églises. L'Église doit rétablir la pratique et l'enseignement correct des sacrements et elle doit former les familles à l'exercice de la charité. Elle doit être la protectrice des familles qui sont membres de l'Église. Elle ne doit pas assumer de responsabilités au-delà de son domaine, et par conséquent, elle doit limiter ses dons caritatifs, parce qu'il ne faut pas qu'elle accumule un pouvoir incontrôlé. Le pouvoir coule vers ceux qui exercent des responsabilités, comme le comprennent si bien les créateurs et les défenseurs du pouvoir des États à prétention messianique.

Par dessus tout, l'Église doit se servir de son ministère d'enseignement pour défier les fondements moraux et économiques de l'humanisme moderne, qui à son tour sous-tend le socialisme. L'État messianique doit être contesté avant tout sur le terrain moral, avant qu'il ne tente d'affaiblir l'Église en se substituant aux fonctions

d'assistance sociale de l'Église et des familles.

Sommaire

Des théologies passives et inadéquates à l'intérieur de l'Église ont amené la civilisation occidentale à une série de crises graves qui menacent de détruire tout ce qui nous est proche et cher.

Les ennemis de l'Évangile ont pu prendre le contrôle de notre culture, simplement parce que l'Église a abandonné la Parole — la Parole révélée, la Parole incarnée et la Parole manifestée. La priorité centrale de l'Église pour les temps à venir est donc simple : revenir à la Parole.

Lorsque l'Église adhère à la Parole, elle peut aider les pauvres mieux que toute autre institution — publique ou privée — n'est capable de le faire : elle renouvelle la mentalité des hommes, elle les réadapte à la réalité et elle réforme leurs styles de vie.

Ainsi donc, l'Église doit réaffirmer la place qui lui revient dans la société : en mobilisant les diacres, en instruisant les familles, en exerçant la discipline envers les pécheurs, en encourageant les autres Églises, en créant des abris, etc.

La transformation de notre société dépend de la fidélité de l'Église dans cette affaire cruciale.

13. CE QUE DEVRAIENT FAIRE LES FAMILLES

Jésus a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (Jean 14:15). Et encore : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui. (Jean 14:21).

De même, l'apôtre Jean a écrit :

Si nous gardons ses commandements, par là nous savons que nous l'avons connu. Celui qui dit : je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui. Mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est véritablement en lui ; par là nous savons que nous sommes en Lui. Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit marcher aussi comme Il a marché Lui-même. Bien-aimés, ce n'est pas un commandement nouveau que je vous écris, mais un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement ; ce commandement ancien, c'est la parole que vous avez entendue. (1 Jean 2:3-7).

La marque incontestable des fidèles, c'est l'obéissance. Les croyants ont démontré qu'ils « mettent en pratique la parole, et [ne se bornent] pas à l'écouter, en [se trompant eux-mêmes] par de faux raisonnements » (Jacques 1:22). Ils gardent les ordres de la Parole de Dieu.

Aussi, Jacques pouvait-il demander :

Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! » et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais quelqu'un dira : « Toi, tu as la foi ; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, je te montrerai la foi par mes œuvres » (Jacques 2:14-18).

Indépendamment de ce que fait l'État, indépendamment même de ce que fait l'Église, les familles et les individus ont la responsabilité d'obéir à Dieu. Chaque croyant a le devoir irrévocable de démontrer l'authenticité de sa foi. Chacun de nous est appelé à garder le commandement du Christ de se montrer compatissant et attentif envers ceux qui sont dans la souffrance et dans la privation. Et chacun de nous est appelé à engager sa famille dans ce service.

C'est tout simplement incontournable. Nous pouvons nous chercher toute sorte d'excuses, mais elles ne changeront rien au fait

que nous sommes obligés de *faire le bien* par la foi en notre Seigneur Jésus. La bureaucratie gouvernementale peut bien s'embourber dans une assistance sociale oppressive pleine d'injustices et d'inégalités, nos diacres, eux, peuvent ignorer entièrement leur mission au profit de banalités administratives, et nos Églises, à leur tour, peuvent se laisser fourvoyer dans des questions théologiques ou des activités secondaires « évangeliques », mais *nous*, nous n'avons pas « d'échappatoire ». Nous avons un travail à faire. Nous *devons* « garder ses commandements ».

Cependant, notre obéissance ne doit pas être une simple conformité sèche, morte, à la lettre de la Loi. Notre justice doit surpasser celle des scribes et des Pharisiens (Matthieu 5:20). Notre justice doit être marquée par *l'amour*. Notre obéissance doit être un exercice joyeux de la miséricorde (Psaumes 109:16).

Exactement comme notre obéissance témoigne de l'authenticité de notre amour envers *Dieu*, notre amour pour *l'homme* est la preuve que notre *obéissance* est authentique.

Encore une fois, Jean, l'apôtre de l'obéissance *et* de l'amour, affirme :

Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort (1 Jean 3:14).

Et il dit encore :

Nous avons connu l'amour, en ce qu'il a donné sa vie pour nous ; nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens du monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? Petits enfants, n'aimons pas en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité. Par là nous connaissons que nous sommes de la vérité, et nous rassurerons nos cœurs devant Lui (1 Jean 3:16-19).

Lorsque les scribes lui demandèrent « Quel est le premier de tous les commandements ? », Jésus répondit :

Voici le premier : « Écoute, Israël, le Seigneur, notre Dieu, est l'unique Seigneur ; et tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toute ta force. » Voici le second : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là (Marc 12:29-31).

Notre amour envers Dieu se montre par l'obéissance. Notre

obéissance se montre par l'amour envers l'homme. C'est un cycle sans fin. C'est un cycle merveilleux, qui rend la foi en Jésus-Christ non seulement juste, non seulement vraie, mais aussi tout à fait satisfaisante (Jean 10:7-18).

Le réseau de l'amour

Le mot « amour » est un mot trop utilisé, dont on a beaucoup abusé dans notre langue quotidienne. Quand nous disons que nous « aimons » Maman, les hot-dogs, la tarte aux pommes et le base-ball, nous réduisons terriblement la portée de ce mot. Lorsque le mot « amour » peut signifier une chose pour une starlette d'Hollywood, une autre pour un publicitaire de Madison Avenue, une autre pour un activiste homosexuel de Castro Street à San Francisco, une autre pour un terroriste *ihadiste* de Khadafi ou de Khomeini et encore une autre pour l'homme ordinaire de Tulsa dans l'Oklahoma, ce mot « amour » ne veut plus dire grand chose. En fait, les mots capables de signifier presque n'importe quoi pour n'importe qui, finissent rapidement par ne presque plus rien signifier pour personne. Cependant, même si notre culture est devenue un peu confuse dans sa compréhension du terme « amour », la Bible, elle, est tout à fait claire.

L'amour est patient, l'amour est serviable, il n'est point envieux ; l'amour ne se vante pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il ne médite pas le mal, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il pardonne tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne passe jamais. Les prophéties ? Elles seront abolies. Les langues ? Elles cesseront. La connaissance ? Elle sera abolie. (1 Corinthiens 13:4-8, version révisée de 1964 de la traduction Segond 1910).

L'amour implique « miséricorde, bonté, humilité, douceur et patience » (Colossiens 3:12-14). Il implique de la ténacité (Philippiens 2:2). Il implique un cœur pur, une bonne conscience et « une foi sincère » (1 Timothée 1:5). Il implique le zèle (2 Corinthiens 8:7), la connaissance (Philippiens 1:9), le service (Galates 5:13), la justice (2 Timothée 2:22), la pleine intelligence (Philippiens 1:9) et la courtoisie (1 Pierre 3:8). L'amour est la Loi royale (Jacques 2:8). Il est le couronnement d'un caractère conforme à Dieu (1 Corinthiens 13:13). Il est le message que nous avons entendu dès le commencement (1 Jean 3:11).

Il est intéressant de remarquer que le mot employé dans les

traductions plus anciennes dans chacun de ces passages de la Bible est le mot « charité ». Ce mot appréhende une dynamique particulière de signification que le mot « amour » a perdu dans notre époque de définitions floues. Le mot « charité » exprime avec précision le *fait* que l'amour n'est pas qu'un sentiment. L'amour est quelque chose que l'on *accomplit*. L'amour est une *action*. L'amour est un *engagement*, une obligation et une responsabilité. L'amour c'est la *charité*.

Ainsi, il nous faut *prouver* « la sincérité de notre amour » (2 Corinthiens 8:8), et nous devons le faire en « recherchant la charité » (1 Corinthiens 14:1), en exerçant « une ardente charité » parmi nous (1 Pierre 4:8) et en étant pour les autres « un modèle (...) en charité » (1 Timothée 4:12). Parce que « la charité couvre une multitude de péchés » (1 Pierre 4:8).

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et de toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien (1 Corinthiens 13:1-3, version Louis Segond 1910).

C'est tout simplement incontournable.

C'est une *nécessité* chrétienne de faire œuvre de charité, de ne pas aimer seulement « en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité » (1 Jean 3:18).

Même si personne ne s'en soucie. Même si personne ne s'offre à nous aider. Même si personne d'autre n'essaie. C'est notre *devoir*. C'est le *devoir* de nos familles.

Encourager les autres

Mais, attention !

Si vous êtes *en ce moment* le seul à vous soucier de la détresse des pauvres, cela ne veut pas dire que votre situation sera *toujours* aussi solitaire !

En tant que chrétiens il nous revient de « veiller les uns sur les autres, pour nous exciter à la charité et aux bonnes œuvres » (Hébreux 10:24).

Il nous revient d'*encourager* ceux que nous connaissons à vivre des vies d'amour, de charité et de compassion (Hébreux 10:25). Nous

devrions nous encourager réciproquement par l'exemple (1 Timothée 4:12), par l'intercession (Philippiens 1:9), par la concordance (Philippiens 2:2), par l'exhortation (Galates 5:13) et par des demandes insistantes (2 Jean 5).

Nous pouvons encourager notre pasteur, nos anciens et nos diacres à étudier les Écritures et à affronter la crise actuelle. Nous pouvons alléger leur fardeau, leur faire gagner du temps et améliorer leur ministère, afin qu'ils puissent *faire* ce que Dieu les a *appelés* à faire. Nous pouvons leur donner des livres, des enregistrements et des brochures. Nous pouvons leur faire partager nos idées, leur offrir nos services et leur témoigner notre amitié. Nous pouvons, très simplement, les *encourager*.

En fin de compte, pour que la charité prospère, telle que la conçoit l'Écriture, la participation de seulement quelques personnes, de quelques familles et de quelques Églises isolées ne suffit pas. Cependant, la charité *peut démarrer* avec quelques personnes, quelques familles et quelques Églises isolées. [Encore une fois, vous pouvez trouver des programmes détaillés, des exemples et des idées sur la manière de mettre cela en œuvre dans mon livre *Bringing in the Sheaves: Transforming Poverty into Productivity*, [*Récolter les gerbes : transformer la pauvreté en productivité*], de Standfast Books].

Ces personnes, ces familles et ces Églises isolées *peuvent* faire la différence. *Une grande* différence.

Mais seulement si elles sont résolues, quoi qu'il arrive, à faire preuve de leur inébranlable allégeance au Christ en « gardant ses commandements ».

Un engagement pour l'avenir

Ainsi donc, en termes pratiques, qu'est-ce que cela signifie *vraiment* ?

Que pouvons-nous *faire* ?

Que peuvent faire *nos familles* ?

Premièrement, chacune de nos familles peut chercher des moyens d'aider les pauvres de façon immédiate et tangible. Maintenant. Nous pouvons ouvrir nos maisons pour y recevoir des enfants maltraités ou des femmes enceintes en difficulté. Nous pouvons ouvrir une banque alimentaire à l'Église. Seuls. Sur notre propre initiative. Nous pouvons « adopter » une autre famille de l'Église ou de notre quartier qui est en

butte à l'adversité. Nous pouvons offrir bénévolement nos services à temps partiel à un ministère de charité biblique dans notre ville, ou travailler dans un centre d'accueil pour femmes enceintes ou dans un foyer pour épouses maltraitées. Nous pouvons utiliser nos aumônes et notre dîme pour étendre l'action de notre famille et de l'Église à ceux qui souffrent et aux dépossédés. Nous pouvons planter un jardin et faire don de la récolte à une banque alimentaire. Nous pouvons préparer des colis de nourriture pour les fêtes, faire un cours sur la charité à l'École du Dimanche, organiser un projet missionnaire pour les jeunes ou enseigner la bonne gestion au mari ou à la femme d'un jeune ménage. Nous pouvons *faire quelque chose*.

Deuxièmement, chacune de nos familles peut utiliser ses dons et son influence dans l'Église pour que celle-ci monte en puissance dans le domaine de l'action charitable selon Dieu. Nous pouvons encourager, soutenir et informer nos pasteurs. Nous pouvons faciliter *leurs* actions. Nous pouvons ouvrir des portes à la compassion en prenant conscience de ce qui nous entoure. Nous pouvons *faire quelque chose*.

Troisièmement, chacune de nos familles peut travailler à organiser la participation de toute la communauté à des projets caritatifs. Nous pouvons travailler avec d'autres pasteurs, d'autres diacres, d'autres groupes de bénévoles de l'Église, et même avec d'autres familles à établir un réseau d'entraide dans nos quartiers. Nous pouvons mettre en œuvre des programmes à l'échelle urbaine. Nous pouvons éveiller l'intérêt des médias. Nous pouvons tenir des réunions d'information, des conférences de presse et des séminaires. Nous pouvons inviter des conférenciers. Nous pouvons monter des groupes de travail et de collaboration entre communautés. Nous pouvons *faire quelque chose*.

Quatrièmement, chacune de nos familles peut inscrire la prévoyance, l'économie et la compassion dans la structure même de sa vie ensemble, de sorte que jamais ses membres ne tombent eux-mêmes dans le piège de la pauvreté. En tant que chefs de famille, nous pouvons apprendre à nos enfants à gérer les finances et les ressources en utilisant des stratégies bibliques de base, comme la planification budgétaire (Luc 14, 16), l'épargne (Proverbes 6), l'établissement d'objectifs (Proverbes 1), l'investissement (Matthieu 21), le désendettement (Romains 13:8) et bien entendu, la dîme (Malachie 3:8-12). Nous pouvons leur apprendre à maintenir une bonne santé physique par des pratiques régulières d'hygiène (Lévitique 15 ; Nombres 19 ;

Deutéronome 23), d'exercice (1 Corinthiens 6:18-21 ; 3 Jean 2), de bonne nutrition (Lévitique 7:22 ; Deutéronome 32:14-15) et de repos (Exode 20:8-10 ; Psaumes 23 ; Hébreux 4 ; Marc 6:31-32). Nous pouvons les instruire et les éduquer, en formant des caractères selon Dieu par la discipline et l'instruction (Deutéronome 4:9, 6:6-8 ; 2 Timothée 4:13 ; Proverbes 3:1-12).

Nous pouvons les épauler dans le développement de carrières professionnelles futures ou alternatives, par la création d'entreprises familiales ou de projets d'affaires, et par l'apprentissage d'un second métier. Nous pouvons renforcer leur développement social, émotionnel et spirituel en passant du temps de qualité avec eux (1 Samuel 7-8 ; Lévitique 23:40-43), en utilisant avec sagesse notre temps libre (Ecclésiaste 11:9-10 ; Proverbes 8:30-31), et en exerçant une discipline stricte (1 Rois 1:6 ; Proverbes 22:6, 22:25). Nous pouvons même mettre en marche un programme de production et de stockage à domicile, pour assurer des ressources à notre famille en cas d'éventuelles situations d'urgence (Proverbes 29:18 ; Luc 12:48, 16:11 ; Genèse 41). Nous pouvons *faire quelque chose*.

Certes, pour savoir par quoi commencer, nous n'avons que l'embarras du choix.

Alors, qu'est-ce qui nous retient ? Pourquoi hésitons-nous ?

Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres (Jean 13:34).

Donc, recherchez la charité (1 Corinthiens 14:1), ... pour démontrer la sincérité de votre amour (2 Corinthiens 8:7).

Conclusion

L'amour c'est quelque chose que l'on accomplit, et pas seulement quelque chose qu'on ressent. Cette vérité, l'Écriture la souligne sans cesse. Et cet amour, cet amour actif, cet amour charitable, devient alors la preuve que nous aimons réellement le Christ. Nous obéissons à ses commandements, mais nous y obéissons dans le contexte de l'amour.

C'est cela qui compte.

Peu importe, alors, ce que l'État fait ou ne fait pas : nous avons, nous, la responsabilité d'accomplir notre tâche, celle d'aimer, d'obéir.

Cela veut dire enfin que nous devons nous mettre au travail,

mobiliser nos familles. Il nous faut saisir les *principes bibliques de l'aide sociale* et nous évertuer à les transformer en stratégies pratiques de charité.

Cependant, nous ne sommes pas obligés de le faire tous seuls. Nous pouvons encourager les autres. Nous pouvons organiser. Nous pouvons établir des fondations. Nous pouvons faire quelque chose.

Nous le pouvons.

Et nous le devons.

Car après tout, il y a de la famine à l'ombre de l'abondance.

Sommaire

Indépendamment de ce que fait l'État, indépendamment de ce que fait l'Église, les familles et les individus ont la responsabilité d'obéir à Dieu.

La charité étant principalement une fonction de la famille chrétienne travaillant en harmonie avec d'autres familles chrétiennes, il est essentiel que chacune de ces familles chrétiennes commence à mettre en place l'amour de Dieu, d'une façon pratique, tangible et directe.

La charité commence à la maison : par l'éducation des enfants, par le soin de ceux qui sont sans défense, par le soutien de ceux qui sont faibles. Elle commence lorsque nous encourageons les autres, lorsque nous organisons les ressources, lorsque nous rejoignons les programmes existants et lorsque nous sommes le fer de lance de nouveaux efforts.

On peut faire quelque chose. Donc on *doit* faire quelque chose. Car après tout, il y a de la famine à l'ombre de l'abondance.

Index

A

Accueil des femmes enceintes en difficulté -> 159
 AFDC -> 9
 Affaires indiennes -> 130
 Aide alimentaire -> 7, 9, 133
 Aide en nature -> 122
 Aide sociale étatique (État-providence) -> 4, 8, 44, 49, 78, 104, 121-123, 128, 130, 132-135
 Aide sociale selon le plan biblique -> 10, 11, 27, 40, 58, 59, 63, 64, 78, 88, 97, 106, 161
 Alliance (de Dieu) -> 23, 35, 43, 45-48, 62, 64, 65, 71, 73, 74, 80, 88, 90-100, 107, 108, 110, 146, 147, 150
 Alliances impies -> 42-51, 107
 Anciens -> 52, 74, 77, 81, 83, 89, 114, 150, 158
 Assurance -> 9, 21, 66, 84, 91, 114, 150, 151
 Athanase -> 22
 Attitude grippe-sou -> 9
 Augustin -> 22, 23, 26
 Autonomie -> 77, 141
 Avortement -> 115, 140

B

Bauer, P.T. -> 3
 Bernard de Clairveaux -> 22, 23, 26
 Bonne doctrine -> 25, 28, 148
 Bureaucratie -> 8, 10, 34, 38, 48, 49, 51, 62, 72, 75, 76, 78, 79, 86, 121, 128, 130-132, 134, 138, 152, 155

C

Calvin, Jean -> 23
 Carey, William -> 23
 Carson, Clarence -> 122
 Carter, Jimmy -> 121
 Charitable -> 3, 27, 34, 50, 60, 88, 159, 161
 Charité -> 2, 3, 10, 13-25, 27, 28, 32, 34, 38-40, 44, 45, 47, 49-51, 55, 57-61, 64, 67-69, 71, 75-79, 84-89, 94, 96, 97, 105, 106, 108-111, 117, 118, 122, 136, 138, 139, 145, 148, 152, 153, 157-161
 Chilton, David -> 1, 172
 Chômage -> 8, 9, 87, 115, 121,

122, 124, 125, 129, 136, 138
 Communion -> 37, 38, 40, 41, 47, 48, 147, 148
 Corps de Christ -> 85, 86
 Corruption -> 76, 83, 130, 140, 142, 146, 147
 Culte divin -> 37, 44, 65, 68, 102, 148, 149
 Culture -> 11, 23, 24, 30, 31, 39, 46, 64, 79, 105, 108, 109, 131, 138-147, 153, 156, 174

D

Décentralisation -> 73, 74, 78, 79
 Déréglementation -> 137
 Désespoir -> 7, 44, 61, 115
 Diacre -> 74, 83, 84, 86-89, 150-153, 155, 158, 159
 Dîme -> 50, 67, 77, 159, 160
 Discipline -> 149, 150, 153, 160
 Discrimination -> 123, 124, 136
 Discrimination positive -> 11, 49, 59
 Domination, autorité -> 38, 44, 46, 48, 49, 51, 53, 54, 60, 84, 111, 113, 133, 143, 151, 153
 Dons de l'Esprit -> 19, 85, 87, 89, 156, 157
 Droits sociaux -> 10, 49, 59, 95, 122, 124, 136

E

Éducation -> 8, 9, 28, 46, 52, 59, 75, 138, 160, 161
 Église -> 2, 4, 5, 10, 22-25, 28, 33, 34, 38-40, 47-53, 67, 68, 72, 74, 76, 77, 79-81, 83-89, 95, 96, 104, 105, 134-138, 142-155, 158, 159, 161
 Eisenhower, Dwight -> 9
 Élisabeth -> 55
 Encouragement -> 31, 59, 70, 81-86, 88, 101, 102, 125, 133, 135, 146, 153, 157-159, 161
 Entreprises familiales -> 160
 Équité -> 105, 133
 État -> 2-4, 8, 23, 38, 49-51, 67, 71, 72, 75, 76, 104, 121-127, 129-134, 136, 137, 140, 151, 153, 154, 161
 Éthique du travail -> 53, 59, 60, 68
 Évangélisation -> 2, 13, 14, 16-18, 20, 21, 26-28, 30, 32, 34, 39,

60, 75, 89, 109, 110, 143

F

Familles -> 4, 36, 61, 69, 72-79, 86, 91, 92, 102, 123, 131, 132, 148, 150, 151, 154, 159-161
 Famine -> 35, 36, 80, 81, 83, 87, 88, 139, 161
 Ford, Gerald -> 121
 François d'Assise -> 23
 Fraternité -> 150
 Frontière de la crainte -> 149, 150

G

Gilder, George -> 3, 122, 172
 Glanage -> 61-68, 75-78, 94, 95
 Gouvernement civil -> 7, 10, 34, 50, 51, 73, 75, 78, 79, 86, 102, 126, 127, 131, 132, 136
 Grand Réveil -> 22, 23
 Grande Commission -> 27, 28, 39, 49
 Grande Société -> 9
 Guerre à la Pauvreté -> 3, 7-10, 77, 104, 121, 130, 133, 138

H

Hazlitt, Henry -> 122
 HLM -> 27
 Hong-Kong -> 135
 Hôpitaux -> 22, 23, 138
 Hospices -> 22, 23
 Humanisme -> 4, 10, 26, 39, 114, 115, 132, 138, 141-145, 151-153
 Huss, Jean -> 22, 23

I

Immigrés -> 32, 36, 50, 61, 63, 75, 93-95
 Indemnisation au Travailleur -> 9
 Industrie subventionnée -> 129
 Industries en déclin -> 129
 Irresponsabilité ecclésiastique -> 147
 Irresponsabilité herméneutique -> 146, 147

J

Johnson, Lyndon -> 7
 Jordan, James B. -> 1, 172
 Justice -> 4, 10, 16, 17, 24, 32, 34, 45-47, 50, 55, 56, 58, 65-67, 70, 78, 81, 82, 92, 93, 96,

102, 103, 105, 108-111, 114, 133, 141, 149, 155, 156	Productivité -> 7, 57, 59, 64, 78, 87, 96, 104, 123, 130, 133, 135, 141, 145, 147, 148, 158 Promiscuité -> 9, 140 Propriétaires -> 62, 67, 75, 131, 134, 135, 152	W Wesley, John -> 23 Whitefield, George -> 23 Williams, Walter -> 3, 172 Wyclif, John -> 22, 23, 26
L Libéralisme théologique -> 27, 138 Licences professionnelles -> 59, 127-129, 133, 135, 136 Logement -> 5, 9, 110, 115, 134 Loi de Dieu -> 20, 61, 66, 74-78, 93, 95, 97, 98, 102, 135, 141, 142, 149 Loi et Amour -> 31, 34, 76 Lowrie, Glen -> 3	R Racisme -> 123 Reagan, Ronald -> 3, 121 Réductions d'impôts -> 122, 129, 135, 137 Réglementations -> 59, 76, 127, 128, 131, 132, 135 Relation de cause à effet -> 140 Renouveau -> 22, 23, 28, 102, 109, 136 Repas du Seigneur -> 38, 47, 51, 148 Réserves alimentaires -> 151 Rituel -> 17, 32, 148, 149 Rushdoony, R. J. -> 1, 131, 132, 172	Z Zones d'activités -> 135, 137
M Machiavel -> 140 Mariage -> 93, 139 Mead, Lawrence -> 122, 172 Messianique -> 18, 20, 28, 92, 153 Messie -> 18 Mill, John Stuart -> 138 Moody, Dwight -> 23 Morrow, William -> 122, 172 Murray, Charles -> 3, 122, 172	S Sabbat -> 65, 66, 93 Sacrement -> 147, 148, 150, 153 Salaire minimum -> 59, 123-127, 133, 135, 136 Sans-logis -> 59 Schaeffer, Francis -> 23, 141 Schlossberg, Herbert -> 2, 172 Secours -> 10, 11, 22, 23, 35, 36, 40, 42, 43, 45, 55, 59, 60, 64, 76, 77, 81, 82, 94, 100, 104, 109, 129, 135, 147 Semer et récolter -> 140, 141 Service d'emplois -> 148, 152 Situations d'urgence -> 77, 118, 160 Socialisme -> 104, 131, 134, 138, 153 Soljenitsyne, Alexandre -> 141 Soupe populaire -> 22, 23, 59, 139, 148 Sowell, Thomas -> 3, 122, 172 Spurgeon, Charles Haddon -> 5, 23, 28 St. Louis (Missouri) -> 7, 50 Syndicalisme -> 59, 126-129, 133	
N Nixon, Richard -> 121, 124 North, Gary -> 1, 172 Nutrition -> 160 Pépinière du Royaume -> 46-48, 51, 84, 95		
O Obéissance -> 31, 82, 96, 102, 104-106, 116, 118, 141, 154-156 Olasky, Marvin -> 3 Opportunité -> 55, 56, 60-64, 66-68, 80-82, 87, 88, 94, 95, 124, 127, 128, 132, 135, 136 Opprimés -> 16-18, 27, 55-58, 60, 63, 65, 75, 108-110, 114, 124, 126, 129 Orphelinats -> 5, 22, 23 Orphelins -> 23, 36, 40, 55, 56, 63, 72, 75, 87, 93, 110, 111		
P Paresseux -> 24, 55-60, 85, 95, 139, 150 Pendergast, Tom -> 50 Personnalisme -> 74 Peste -> 80, 113 Piétisme -> 26 Platon -> 146 Polycarpe -> 23 Prière -> 71, 72, 85, 99-106, 109, 143 Privatisation -> 134, 137	T Thatcher, Margaret -> 134 Truman, Harry -> 50	
	V Van Til, Cornelius -> 11 Volker, William -> 50	

-- Index des références bibliques --	
1 Chroniques ->	114
9:32.....	65
1 Corinthiens ->	117
1:26-29.....	117
2: 1.....	117
2: 3.....	117
2: 4.....	117
4: 6.....	29, 103, 105, 106
4:12.....	52
5: 1-13.....	150
6:18-21.....	160
7:15.....	117
9:14-15.....	52
11:18-19.....	47
11:21-22.....	47
11:23-25.....	37, 47
11:24.....	47, 147
11:25.....	147
11:26.....	47, 147
11:26-27.....	47
11:28-29.....	47
12: 4-7.....	85
12: 7.....	74
12:28.....	74
13: 1-13.....	84
13: 1-3.....	19, 157
13: 4-8.....	156
13:13.....	157
14: 1.....	157, 160
15:33.....	45, 149
16: 2.....	77
16:17-18.....	34
1 Jean ->	47
1: 1.....	47
2: 3-7.....	154
3:11.....	157
3:14.....	155
3:16-19.....	155
3:18.....	81, 157
4:12.....	82
5: 4.....	113
1 Pierre ->	143
1:13.....	143
2: 1-2.....	105
2: 9.....	71
3: 1-4.....	75
3: 8.....	156
4: 8.....	157
4: 9-10.....	85
4:10.....	85
5: 8.....	39
1 Rois ->	160
1: 6.....	160
4:32.....	53
6: 1.....	72
15:16-19.....	46
17: 1.....	37, 80
17: 1-16.....	37
17: 7-16.....	86
19: 1-8.....	36
22:24-33.....	46
1 Samuel ->	114
1: 1-28.....	114
7: 8.....	160
13: 5-14.....	95, 104
13:19-14:23.....	54
13:22.....	111
14: 6.....	112, 116
14: 8-15.....	112
16: 1-17:58.....	114
17:15.....	53
17:40-50.....	54
21: 1-6.....	37, 64
1 Thessaloniens ->	53
2: 9.....	53
4:11.....	53
1 Timothée ->	156
1: 5.....	156
3: 8-13.....	83
3: 8-9.....	83
3:10.....	84
3:12.....	83
3:13.....	84
4:12.....	157, 158
5: 2-16.....	83
5: 3-13.....	75
5: 3-16.....	86
5: 8.....	69, 86
6:19.....	27
2 Chroniques ->	100
7:13-14.....	100
7:14.....	147
18: 1.....	46
20:35-37.....	46
28: 1.....	42
28: 1, 5-8.....	42
28: 5-8.....	42
28:16.....	43
28:17-19.....	44
28:20-21.....	43
28:21.....	43
28:24-25.....	44
2 Corinthiens ->	36
1: 3-5.....	36
2:13.....	52
5: 7.....	112, 118
5:10.....	84
6:14-7:1.....	47
8: 1-5.....	34, 86
8: 1-7.....	82
8: 1-9:15.....	77
8: 7.....	156, 160
8: 8.....	157
8: 9.....	18
8:16-17.....	34
9: 1-2.....	82
9: 6-15.....	82
10: 3-5.....	116
11: 2-3.....	147
11: 7.....	52
11:25.....	52
11:26.....	52
11:27.....	52
2 Jean ->	158
5.....	158
2 Pierre ->	103
1:19-21.....	103
2 Rois ->	42
16: 5.....	42
16:10-14.....	43
16:15.....	44
16:17-18.....	44
17:24-41.....	30
2 Thessaloniens ->	58, 86
3: 6-15.....	58, 86
3: 8.....	53
3:10.....	52, 64
3:15.....	57
2 Timothée ->	156
2:22.....	156
3:16-17.....	10, 103
4: 1-8.....	52
4: 5.....	74
4:10.....	95
4:13.....	160
3 Jean ->	160
2.....	160
9.....	95
Actes ->	104, 116
1: 8.....	104, 116
1: 8-14.....	104
2: 1-47.....	104
2:17.....	74
4:13.....	53
4:20.....	117
4:32-35.....	86
4:32-37.....	76
4:34.....	83, 85
4:35.....	77
4:36.....	85
5: 1-11.....	95
6: 1.....	74, 83
6: 1-6.....	74, 83
6: 3.....	83
6: 4.....	83
8: 1-28:31.....	116
8:36-37.....	94
8:38.....	94
9:36-41.....	34
10:22.....	94
10:31.....	34, 94
10:34.....	24, 46
10:34-35.....	24
10:36.....	24
10:44.....	94
10:44-48.....	94
11:25-30.....	52
11:27-30.....	34, 81
14: 8-19.....	52
16:14.....	53
18: 2-3.....	52, 53
20:28.....	83
20:34-35.....	52
22: 3.....	52
Aggée ->	80
1: 5-11.....	80
Amos ->	80
4: 6.....	80
7:14.....	53
8:11-12.....	146
Apocalypse ->	146
2: 4.....	146

2:19.....	34	4:11.....	74	18: 1.....	70
3:20.....	37	4:12.....	74, 86	18: 9.....	70
7: 8.....	80	4:12-13.....	86	18:10-11.....	70
15: 3.....	91	4:15-16.....	74	18:14-16.....	69
19: 7-9.....	37	5: 2.....	85	18:17-23.....	70
22:17.....	47	5: 6.....	10	18:21.....	71
22:18-19.....	106	6: 1-4.....	75	18:24-26.....	70
Colossiens ->		6: 4.....	149	19: 6.....	46, 71
1:15-17.....	144	6:10-18.....	116	20: 8-10.....	160
2: 8.....	10	Ésaïe ->		20:10.....	93
2:13-15.....	54	1: 1-6:13.....	114	22:21.....	36, 93
3:12.....	31	1:11-15.....	107	22:21-24.....	36
3:12-14.....	156	1:16-20.....	110	22:21-24, 23:9.....	36
Deutéronome ->		2: 2-4.....	54, 92	22:22-24.....	72
1:17.....	74	4: 2.....	80	22:25-27.....	76
2:25.....	91	5:13-17.....	108	23: 9.....	36, 63, 93
4: 2.....	103, 106	6: 8.....	144	23:22-27.....	104
4: 9.....	160	7: 1.....	42	25:30.....	65
6: 6-8.....	160	7: 3-9.....	42	31: 2-5.....	53
6:20-25.....	75	9: 6.....	107	31: 6.....	53
7: 1-6.....	93	26: 3.....	107	34:11-12.....	45
7:12-26.....	104	26:12.....	26, 107	35: 1-35.....	73
8: 3.....	105	27: 5.....	107	35:13.....	65
8:18.....	54, 71	30: 1.....	43	Ezéchiel ->	
8:19-20.....	71	30: 1-3.....	107	22: 7.....	93
10:19.....	93	32: 6.....	107	34:13-14.....	36
11:13.....	104	32:10.....	107	47:22-23.....	93
12:32.....	103	40: 8.....	102	Galates ->	
14: 2.....	46	42: 6.....	46, 71	1:14-15.....	147
14:22-29.....	32	48:18.....	107	2: 9-10.....	34
14:29.....	77	48:22.....	107, 108	3:28-29.....	92
15: 1-11.....	32	49: 6.....	46	5:13.....	156, 158
15: 4-5.....	118	54:10.....	107	6: 2.....	83, 85
15: 4-8.....	11	55: 3.....	110	6: 7.....	141, 147, 150
18: 1-22.....	74	55: 8-11.....	102	6:10.....	80, 83
18: 9-13.....	46	56: 9-12.....	46	7-10.....	83
21:17.....	75	57:19.....	107	Genèse ->	
22: 4.....	31	57:21.....	107	1:28.....	38, 143
23.....	160	58: 1.....	17, 108	2:16.....	36
23: 7.....	93	58: 2.....	109	2:17.....	15
23:24-25.....	63	58: 3.....	109	3: 1-13.....	147
24:17-22.....	63, 64	58: 3-5.....	109	3:13.....	14
24:19.....	63	58: 6.....	27, 57, 109, 124, 127, 129	3:14-19.....	13
24:19-21.....	93	58: 6-12.....	17, 108	3:15.....	13
24:19-22.....	32	58: 6-7.....	27	3:16.....	13
26:12-13.....	31, 32	58: 7.....	57, 109	3:17.....	13
26:18.....	71	58: 8-12.....	109, 111	3:18-19.....	13
28: 1-14.....	80, 104, 140	58:10.....	39, 111, 116	3:21.....	13
28:15.....	10	58:10-11.....	145	4: 3-8.....	104
28:15-68.....	80, 141	58:10-12.....	38	12: 1-4.....	114
30:11-14.....	10	58:11.....	49	13: 2.....	53
32:14-15.....	160	58:12.....	39, 49, 109, 116, 145	15:13.....	93
61.....	18	61.....	107	15:18-21.....	35
61: 8.....	107	66:12.....	107	18:11-14.....	114
66:12.....	107	Exode ->		19: 1-26.....	46
3: 7-10.....	35	3: 7-10.....	35	23-24.....	13
3: 8.....	65	3: 8.....	65	25:27-34.....	95
12: 7-13.....	92	12: 7-13.....	92	27:27-29.....	114
12:21-36.....	92	12:21-36.....	92	30:31-43.....	53
12:48-49.....	93	14:22-29.....	114	41.....	160
14:22-29.....	114	15:26.....	104	45:19-20.....	35
15:26.....	104	16: 4.....	36	48: 1-20.....	114
16: 4.....	36	16:12.....	36	50:24-26.....	114
16:12.....	36			Habacuc ->	
				3:17-19.....	84

Hébreux ->	1: 5.....	113	9:10-17.....	56	
1: 2-3.....	144	1: 7-8.....	120	10: 2.....	52
4.....	160	1: 8.....	11, 103, 113	10:25-28.....	29
4: 1-11.....	65	2: 1-7.....	90	10:29.....	31
6:12.....	57	2: 8-11.....	90	10:29-37.....	30
6:18.....	114	2:12-22.....	91	10:30-37.....	76
9: 2.....	65	6:22-23.....	92	10:31-32.....	31
10:24.....	85, 158	6:23.....	93, 114	10:37.....	31
10:24-25.....	85	6:25.....	92	11:28.....	11
10:25.....	158	7: 1-26.....	95	12:22-34.....	56
11: 1.....	114	9: 1-27.....	93	12:48.....	160
11: 1-40.....	114	13-14:15.....	73	14.....	160
11: 2.....	114	20: 9.....	93	14:12-25.....	97
11:31.....	90	24:15.....	145	14:15.....	38
11:32.....	114	Jude ->		14:16-24.....	38
11:33-34.....	114	1:11.....	147	16.....	160
11:35-40.....	114	Juges ->		16:11.....	160
12: 1-2.....	114	3:12-30.....	116	21:10-13.....	80
12:17.....	74	3:31.....	53, 116	21:12.....	80
12:28.....	113	4: 1-5:31.....	114, 116	21:13.....	81
13:17.....	83	4:17-22.....	53	22:20.....	47
Jacques ->		6: 1-8:35.....	114, 116	22:25-30.....	44, 48
1:14-15.....	147	6:11.....	53	Malachie ->	
1:17.....	71	7:13-23.....	54	3: 5.....	93
1:22.....	11, 92, 154	9:50-54.....	54	3: 8-12.....	160
1:27.....	111	11: 1-12:7.....	114	Marc ->	
2: 8.....	82, 156	15:14-16.....	54	2:23.....	64
2:14-17.....	12, 21	19: 1-30.....	74	2:27.....	65
2:14-18.....	154	21:25.....	10, 105	6:31-32.....	160
2:14-26.....	26	Lamentations ->		12:29-31.....	156
2:25.....	90	5: 1-22.....	104	12:31.....	31
3:18.....	109	5:19.....	100	Matthieu ->	
3:25.....	92	Lévitique ->		1: 5.....	92
4: 3.....	102	7:22.....	160	4:15.....	33
Jean ->		15.....	160	5: 3-16.....	65
6: 1-14.....	37	16:29.....	93	5: 9.....	117
6:31.....	47	17:10-13.....	93	5:13.....	39
6:33.....	37	18:26.....	93	5:13-16.....	143, 144
6:35.....	37	19: 9-10.....	32, 61, 63, 64	5:20.....	155
6:47-51.....	37	19:10.....	93	5:48.....	143
6:48.....	33	19:15.....	74	6: 1.....	50
6:60.....	37	19:32-34.....	36	6:25-33.....	65
8:48.....	33	19:33-34.....	93	7: 6.....	95
10: 7-18.....	156	20: 2.....	93	7:13-23.....	18
10:35.....	11	23:22.....	63, 93	11:28.....	65
13:34.....	160	23:40-43.....	160	11:28-30.....	18, 150
14:15.....	154	24: 8.....	65	15:14.....	46
14:21.....	154	24:16.....	93	15:22-28.....	94
14:27.....	26	24:22.....	93	15:27.....	48
16:33.....	80	25:35-37.....	76	16: 8.....	116
Jérémie ->		25:35-55.....	32	18:15-20.....	144, 150
1: 4-10.....	117	26: 3-13.....	104	19:26.....	114
5:30-31.....	46	26: 6.....	26	21.....	160
7: 6.....	93	26:14-35.....	80	22:11-14.....	97
14: 1-22.....	100	Luc ->		22:29.....	103
22: 3.....	93	1:79.....	26	23:13-36.....	19
Job ->		3: 2-18.....	109	23:23-24.....	67
5:11-16.....	56	4:18.....	109	23:37-38.....	81
29:16.....	31	4:18-19.....	18, 56	24: 7.....	80
42: 1-2.....	100	4:21.....	18	25:26.....	57
Jonas ->		5: 1-11.....	56	25:31-46.....	109
2: 2-9.....	104	5:20-26.....	20	28:18-20.....	19, 39
Josué ->		6:20-21.....	66	28:19.....	116
1: 2.....	113	7:18-23.....	56	28:19-20.....	38, 46, 95
1: 3.....	113	7:22-23.....	56	Michée ->	

4: 1-4.....	92	4:12.....	52	19: 7-11.....	10, 66
Néhémie ->		Proverbes ->		23: 5.....	37
1: 1.....	100	1.....	149, 160	24: 1.....	113, 144
1: 1-4.....	99	1: 8-9.....	149	29:11.....	26
1: 4-11.....	100	2: 8.....	149	34: 8.....	98
1:11.....	100	2: 9.....	149	34:17-18.....	100
2: 1.....	100	2:13.....	149	41: 1.....	10, 31
2: 1-20.....	75, 117	3: 1-12.....	160	41: 1-2.....	26
2: 4.....	100	3: 5-6.....	11, 149	41: 1-3.....	6
2: 5-6.....	101	4:14-19.....	45	41: 3.....	26
2: 7-8.....	101	5:10.....	57	51: 1-19.....	104
2: 9.....	101	5:22-23.....	57	55:22.....	66
2:12.....	100, 101	6.....	160	62: 2.....	43
2:17-18.....	101	6: 6-8.....	86	68: 5-6.....	36
2:18.....	101	6: 9-10.....	56	68: 6.....	75
2:19-20.....	101	6:11.....	57	72:13.....	31
2:20.....	101	6:16-19.....	146	72:14.....	31
3: 1-32.....	75, 101	6:23.....	103	82: 4.....	32
4: 2.....	100	8:30-31.....	160	85: 8.....	26
4:14-20.....	101	10: 3.....	37, 57	87: 1-7.....	92
4:21-23.....	101	10: 4.....	54, 56, 57, 104	91: 1.....	113
4:23.....	101	10:26.....	56	91: 3.....	113
5:14-19.....	101	11:24.....	57	91: 4.....	113
5:19.....	100	11:25.....	26	91: 5.....	113
6: 1-14.....	101	12:11-12.....	104	91: 7-8.....	113
6: 9.....	100, 101	12:24.....	56	91:10.....	113
7: 1-7.....	101	12:27.....	56	94: 6.....	93
7: 5.....	101	13: 4.....	56	103: 6.....	56
8: 1-8.....	102	13:18.....	57	104: 1-35.....	80
8: 9.....	102	13:24.....	149	109:16.....	32, 155
8:13.....	102	14:21.....	26	109:30-31.....	55
8:14-18.....	102	14:23.....	57	112: 7-9.....	81
8:18.....	102	15:19.....	56	119:105.....	10, 103
9: 1-3.....	102	19:15.....	57	119:130.....	103
13: 4-30.....	101	20: 4.....	57	119:152.....	102
13: 4-9.....	95, 102	21: 1.....	100	119:160.....	103
13:10-14.....	102	21: 2-3, 5.....	105	127: 1-2.....	101
13:15-18.....	102	21:17.....	57	140:12.....	55
13:19-22.....	102	22: 6.....	75, 86, 149, 160	146: 5-9.....	55
13:23-29.....	102	22: 9.....	31	146:9.....	93
13:31.....	101	22:13.....	57	147: 2.....	66
Nombres ->		22:15.....	149	147: 3.....	66
3: 1-4:49.....	73	22:25.....	160	147: 6.....	66
4: 7.....	65	22:29.....	104	147: 7-9.....	66
13:23-27.....	36	23:13-14.....	149	147:14.....	66
13:33.....	115	23:21.....	57	Romains ->	
16: 1-35.....	95, 104	24:30-34.....	57	1:16.....	95
18:24.....	77	26:14.....	57	1:18-23.....	10
19.....	160	26:16.....	57	3:10-18.....	26
19:11-16.....	32	28:19.....	104	6:23.....	15
22: 2-40.....	104	28:22.....	57	8:28.....	80
35:15.....	93	28:27.....	26	8:31.....	105
Osée ->		29:18.....	39, 160	8:37.....	113
2:21-23.....	80	30: 5-6.....	104	8:37-39.....	116
Philémon ->		30: 6.....	106	10: 9.....	92
1.....	53	31.....	74	10:17.....	91, 110
5.....	34	Psaumes ->		11:17-24.....	92
24.....	53	1: 1-2.....	46	12: 6.....	74
Philippiens ->		3: 3.....	43	12: 7.....	85
1: 9.....	156, 158	7: 1.....	43	12: 8.....	85
2: 2.....	156, 158	10:17-18.....	56	12:10-13.....	85
2: 7-10.....	19	11: 3.....	39	12:13.....	86
2:25.....	53	15: 1-5.....	92	12:15.....	85
2:25-30.....	34	18: 1-3.....	36	12:19-20.....	152
4: 3.....	53	19: 7.....	103	13: 8.....	160

13:10.....	31	4:18-22.....	92	2:11-14.....	24
14: 9.....	117	Tite ->		2:14.....	26
16: 3, 9, 21.....	53	1: 5.....	25	2:15.....	25
Ruth ->		1: 9.....	83	2:2-10.....	25
1: 1-6.....	36	1:12.....	24	3: 1.....	25
1: 2.....	61	1:13.....	25	3: 1-2.....	25
1: 6.....	61	1:16.....	25	3: 8.....	25, 26
1:14.....	61	2: 1.....	25	3:12-13.....	25
1:16-17.....	62, 94, 114	2: 2-10.....	25	3:14.....	25
2: 2.....	61, 64	2: 2-15.....	86	3:8.....	25
2: 2-3.....	61	2: 3-5.....	74	Zacharie ->	
2: 4-16.....	75	2: 5.....	25	1:18-20.....	104
2: 4-7.....	62	2: 6-8.....	74	1:18-21.....	53
2: 8-18.....	63	2: 7.....	25	7:10.....	93
4: 1-17.....	74	2:10.....	25		

Bibliographie recommandée

- David Chilton, *Productive Christians in an Age of Guilt-Manipulators*,
(Tyler, Texas; Institute for Christian Economics, 1981; 3rd edition, 1985).
- Gary DeMar, *God and Government: A Biblical and Historical Study*,
(Atlanta, Georgia; American Vision Press, 1982).
- Gary DeMar, *God and Government: Issues in Biblical Perspective*,
(Atlanta, Georgia; American Vision Press, 1982).
- Gary DeMar, *God and Government: The Restoration of the Republic*,
(Atlanta, Georgia; American Vision Press, 1986).
- George Gilder, *Wealth and Poverty*, (New York, New York; Basic Books, 1981).
- George Grant, *Bringing in the Sheaves: Transforming Poverty into Productivity*, (1985).
- George Grant, *The Dispossessed: Homelessness in America*,
(Fort Worth, Texas; Dominion Press, 1986).
- James B. Jordan, *The Sociology of the Church*, (Tyler, Texas; Geneva Ministries, 1986).
- Lawrence Mead, *Beyond Entitlement: the Social Obligations of Citizenship*,
(New York, New York; The Free Press, 1986).
- Charles Murray, *Losing Ground: American Social Policy 1950-1980*,
(New York, New York; Basic Books, 1984).
- Gary North, *The Sinai Strategy: Economics and the Ten Commandments*,
(Tyler, Texas; Institute for Christian Economics, 1986).
- Gary North, *Unholy Spirits: Occultism and New Age Humanism*,
(Fort Worth; Dominion Press, 1986).
- Gary North, *An Introduction to Christian Economics*,
(Nutley, New Jersey; Craig Press, 1973).
- R.J. Rushdoony, *The Institutes of Biblical Law*,
(Phillipsburg, New Jersey; Presbyterian and Reformed Publishing Company, 1973).
- Herbert Schlossberg, *Idols for Destruction*,
(Nashville, Tennessee; Thomas Nelson Publishers, 1983).
- Ray Sutton, *That You May Prosper: Dominion by Covenant*,
(Fort Worth, Texas; Dominion Press, 1986).
- Thomas Sowell, *Civil Rights: Rhetoric or Reality?*,
(New York, New York; William Morrow and Company, 1983).
- Walter Williams, *The State Against Blacks*,
(New York, New York; McGraw Hill Book Company, 1982).

Livres de George Grant

The American Vision, 1984

Bringing in the Sheaves: Replacing Government Welfare with Biblical Charity,
1985, 1989, 1995

In the Shadow of Plenty: Biblical Principles for Welfare, 1986, 1998, 2009

The Dispossessed: Homelessness in America, 1986

*The Changing of the Guard: The Vital Role Christians Play in America's Unfolding
Cultural Drama*, 1987, 1995

The Catechism of the New Age: A Response to Dungeons and Dragons, avec Peter Leithart,
1987

Rebuilding the Walls: A Biblical Strategy for Restoring America's Greatness, avec Peter
Waldron, 1987

Grand Illusions: The Legacy of Planned Parenthood, 1988, 1993, 1998, 2000

Trial and Error: The American Civil Liberties Union and Its Impact on Your Family, 1989,
1993

The Legacy of Planned Parenthood, 1989

*Third Time Around: The History of the Pro-Life Movement from the First Century to the
Present*, 1990, 2010

Clean Air: A Citizen's Handbook for Media Accountability, avec Peter Leithart, 1990

In Defense of Greatness: How Biblical Character Shapes A Nation's Destiny,
avec Peter Leithart, 1990

The Walls Came Tumbling Down: The Fall of Communism in Our Time, avec Peter Leithart,
1990

*The Blood of the Moon: Understanding the Conflict between Islam and Western
Civilization*, 1991, 2001

The Quick and the Dead: RU-486 and the New Chemical Warfare Against Your Family,
1991

Homelessness In America: Its Causes and Its Cures, 1991

Unnatural Affections: The Impuritan Ethic of the Modern Church, avec Mark Horne, 1991

The Last Crusader: The Untold Story of Christopher Columbus, 1992

Hillarious: The Wacky Wit, Wisdom, and Wonderment of Hillary Rodham-Clinton, 1992

Perot: The Populist Appeal of Strong-Man Politics, 1992

The 57% Solution: A Conservative Strategy for the Next Four Years, 1993

Where Do We Go From Here: An Agenda for Conservatives During Cultural Captivity,
1993

Legislating Immorality: The Homosexual Movement Comes Out of the Closet,
avec Mark Horne, 1993

The Family Under Siege: What the New Social Engineers Have in Mind for Your Children,
1994

The Micah Mandate: Balancing the Christian Life, 1995, 1999, 2010

Killer Angel: A Biography of Margaret Sanger, 1995, 2000, 2010

- The Dittohead's Little Instruction Book*, 1996
- You Might Be a Liberal If*, 1996
- Our Character, Our Future: Reclaiming America's Moral Destiny*, avec Alan Keyes, 1996
- Immaculate Deception: The Shifting Agenda of Planned Parenthood*, 1996
- Buchanan: Caught in the Crossfire*, 1996
- Moral Earthquakes*, avec O.S. Hawkins, 1996
- Bless This Food*, avec Karen Grant & Julia Pitkin, 1996
- The Patriot's Handbook: A Citizenship Primer*, 1996, 2001
- Carry a Big Stick: The Uncommon Heroism of Theodore Roosevelt*, 1996
- Faithful Volunteers: The History of Religion in Tennessee*, avec Stephen Mansfield, 1997
- Letters Home: Counsel from the Sages of the Past to their Loved Ones*,
avec Karen Grant, 1997
- Logomorphs: A Politically Incorrect Dictionary*, 1997
- The Reader's Journal: The Stirling Bridge Classics Program*, 1997
- Best Friends: Lessons from Extraordinary Relationships through the Ages*,
avec Karen Grant, 1998
- Kids Who Kill: Confronting our Culture of Violence*, avec le gouverneur Mike Huckabee,
1998
- Y2K: A Novel*, avec Michael Hyatt, 1998
- Just Visiting: How Travel Has Enlightened Lives Throughout History*, avec Karen Grant,
1999
- Lost Causes: The Romantic Attraction of Defeated Men and Movements*,
avec Karen Grant, 1999
- Shelf Life: How Books Have Changed the Destinies of Men and Nations*,
avec Karen Grant, 1999
- Going Somewhere: A Dan and Bea Adventure*, 1999
- Christmas Spirit: The Celebrations of the Season*, avec Gregory Wilbur, 1999
- The Pocket Patriot: Citizenship Basics for the New Millennium*, 2000
- The Christian Almanac: Each Day in History*, avec Gregory Wilbur, 2000, 2002
- Garden Graces: How the Tasks of Gardening Have Shaped Art, Music, and History*,
avec Karen Grant, 2001
- The Absolutes: The Indisputable Principles of Civilized Society*, avec James Robison, 2002
- Center of the Storm: Practicing Principled Leadership in Times of Crisis*,
avec Katherine Harris, 2002
- A New Nation: The American War of Independence*, 2003
- The Importance of the Electoral College*, 2004
- The Courage of Theodore Roosevelt*, 2005
- On the Road to Independence*, avec Gary DeMar, 2006
- The American Patriot's Handbook: The Writings, History, and Spirit of a Free Nation*, 2009

Postface de l'éditeur

La *trêve de Dieu* est une association pro-vie française dont l'objectif est, entre autres, de s'opposer à toute politique ou pratique d'orthogénie, d'eugénisme ou de racisme, de susciter une réflexion et de conduire une action d'alternative à ces menaces.

La publication de ce livre participe à cet objectif.

Le drame de l'avortement de masse qui sévit dans nos pays occidentaux a des racines religieuses ; il ne s'agit pas simplement d'un phénomène social, politique, économique (et encore moins médical) : ce génocide n'a pu se développer que parce que les peuples occidentaux, autrefois chrétiens, ont oublié ou rejeté Dieu et sont devenus majoritairement païens ; or, le paganisme n'a aucune raison de respecter la vie humaine.

Seule la Loi de Dieu protège la vie humaine innocente ; seule elle donne du sens au développement, à la vie, à l'activité humaine.

La lutte contre l'avortement s'inscrit, comme du temps de l'empire romain, dans le cadre beaucoup plus général de la charité et de l'évangélisation.

Ce livre ré-explique les bases de la charité et ses modalités pratiques. Il s'agit d'un enseignement qui pouvait paraître évident il y a quelques siècles, mais que nombre de Chrétiens contemporains ignorent. Cette ignorance de la Loi biblique est telle que se sont développées des hérésies ; pour n'en citer que deux :

-la « théologie de la libération », ou le socialo-communisme déguisé en christianisme ; un de ses avatars est le « défi Michée » qui soutient l'ONU dans ses objectifs anti-chrétiens,

-le piétisme qui croit voir une victoire inéluctable du mal et une « fin du monde » imminente. Il amène à fuir les responsabilités ; c'est un défaitisme aberrant qui aggrave le mal.

Ce livre a été écrit d'une manière très pédagogique par le pasteur Grant, qui est (véritablement) réformé et qui comprend ce que veut dire « *que Ton règne vienne, sur la terre comme au ciel* » ; mais son contenu ne choquera pas le lecteur catholique, tant l'enseignement biblique est universel et riche.

Un livre à mettre dans toutes les mains.

La Trêve de Dieu
BP 167 – 92805 Puteaux Cedex, France
www.trdd.org

A L'OMBRE DE L'ABONDANCE

La Bible, offre-t-elle des réponses aux problèmes difficiles que posent la pauvreté, la privation et l'aide sociale ?

Oui, sans aucun doute.

La « Guerre à la Pauvreté » était censée délivrer notre pays de la famine et du problème des sans-abris, des taudis et de la misère, de la destruction et du désespoir. Mais après des milliards et des milliards de dollars dépensés dans cet effort, il y avait encore plus de pauvres qu'avant. Il semble aujourd'hui que « la Guerre à la Pauvreté » soit finie. Malheureusement, c'est la pauvreté qui a gagné.

La plupart des spécialistes en sciences sociales ne savent que faire en dehors de ces vieilles politiques et de ces vieux programmes qui nous ont déjà fait perdre cette « guerre ». Ils n'ont pas de réponses. Pas plus que la majorité des chrétiens.

Mais la Bible possède les réponses.

Dans ce livre, George Grant les expose en détail. A partir des Écritures elles-mêmes, il montre comment et pourquoi l'Église pourrait et devrait réussir là où les États ont complètement et misérablement échoué.

La Bible nous dit quoi faire, quand, où, comment et pourquoi. Elle nous offre un « projet » pour triompher de la pauvreté. *A l'ombre de l'abondance* explique ce « projet » d'une manière simple, pratique et compréhensible. Il nous trace un itinéraire qui nous fait passer des « jeux de guerre » futiles et impuissants à une récolte « serrée, secouée et débordante » de grains de blé, à des résultats stratégiques et essentiels.

George Grant, pasteur de l'Église presbytérienne (PCA), a écrit une soixantaine de livres sur la pauvreté, la défense de la vie humaine innocente, l'histoire et la théologie. Il est fondateur du *King's Meadow Study Center*, rédacteur en chef du bulletin *Arx Axiom*, collaborateur régulier des magazines *World* et *Table Talk*, membre enseignant à la *Franklin Classical School* et chancelier du *New College Franklin*. Il a étudié les sciences politiques à l'Université de Houston (TX), la théologie au *Midwestern Seminary* et la littérature et la philosophie à *Whitefield College*. Il réside dans le Tennessee (USA) avec sa femme, Karen, et leurs trois enfants.